

74



16
g. II 74



Brunet I, 821

ABO

12

BC

II

R63

ABO

○



BERTHOLDE.

HISTOIRE
DE
BERTHOLDE,

CONTENANT
SES AVANTURES,
SENTENCES, BONS-MOTS,
REPARTIES INGENIEUSES,

*Ses tours d'esprit, l'Histoire de sa Fortune,
& son Testament;*

TRADUITE

Et Paraphrasée de l'Italien de Giulio Cesare CROCI, &
de Messieurs les Académiciens della CRUSCA.

Quid vetat?

Ridentem dicere Verum

HORATIUS, Lib. I. Sat. I.



ALA HAYE,

Aux dépens de l'Editeur.

Se vend chez PIERRE GOSSE, Junior,
Libraire de S. A. R.

M. D. CC. L.

HISTOIRE

DE
BERTHOLDE

COLETTA

DES AVANTURES

SENTENCES, BONS-MOTS,

APRÈS LES VIEUX

ET APRÈS LE TEMPS DE LA TOURNÉE

DE JONATHAN

ET DE SA FAMILLE

ET DE LA MANIÈRE DE LA VIE DE LA COUR
DE LA MANIÈRE DE LA VIE DE LA COUR

DE LA MANIÈRE DE LA VIE DE LA COUR

DE LA MANIÈRE DE LA VIE DE LA COUR

DE LA MANIÈRE DE LA VIE DE LA COUR



DE LA MANIÈRE DE LA VIE DE LA COUR

DE LA MANIÈRE DE LA VIE DE LA COUR

DE LA MANIÈRE DE LA VIE DE LA COUR





P R E F A C E.

ON est si prévenu depuis un tems contre les Préfaces, qu'il n'y a point aujourd'hui d'Ecrivain, quelque excellent qu'il puisse être, qui ne se trouve embarrassé lorsqu'il se voit obligé d'en mettre une à la tête de son Ouvrage. Rien cependant de si nécessaire, ni même de si essentiel pour certains Livres; & celui que je presente au Public est de cette espece. Comme il est peu connu de notre nation, n'ayant encore jamais paru dans notre langue, il me semble qu'il ne doit point y avoir de Lecteur qui ne soit bien aise qu'on lui en donne une idée, ne fut-ce que pour qu'il puisse juger par-là s'il mérite qu'il prenne la peine de le lire. C'est aussi une des principales raisons qui m'ont déterminé à m'expliquer sur ce Livre & sur la traduction que j'en ai faite. En qualité de Traducteur, d'Auteur, & d'Editeur (car je puis prendre ici tous ces titres à la fois) j'espère qu'on voudra bien me permettre de faire une chose à la quelle cha-
cune

IV P R E F A C E

cune de ces qualitez me donne un droit incontestable. Celle d'Auteur me donne le droit de Préface; c'est un Privilege autorisé par l'usage; En qualité de Traducteur, je dois un Avertissement à mes Lecteurs; Et tout le monde sçait que jamais Livre étranger n'a paru pour la premiere fois hors de son País sans un Avis de l'Editeur. Si donc je fais grace au Public de ces deux derniers articles, que je pourrois lui faire essuyer si je voulois suivre l'usage à la rigueur, il me doit sçavoir gré de mon attention à lui épargner deux choses qui auroient pu l'ennuyer; défaut qu'on ne sçauroit éviter avec trop de soin, Et qui néanmoins n'est que trop commun. Je reviens à mon Livre.

C'EST, à ce qu'on m'a assuré, un des plus anciens que nous ayons aujourd'hui dans la langue Italienne. Du moins est-il certain qu'il a plusieurs siècles de datte; Et je suis tenté de croire que c'est son Antiquité qui est cause que nos François l'ont laissé dans l'oubli. Quoiqu'il en soit, les Italiens, qui en connoissent les beautés, lui ont rendu plus de justice que nous; Et trente ou quarante Editions qu'ils en ont fait sont une preuve incontestable de l'estime qu'ils ont pour cet Ouvrage. Cette estime ne paroitra point
suf-

*suspecte lorsqu'on scaura que la scavante
 & fameuse Académie della Crusca, en-
 chantée de cet Ouvrage de Giulio Cesare
 Croci, qui de son tems fut surnommé la
 Lire Bolonoise, engagea ses meilleurs
 Poètes à le mettre en Vers; ce que ceux-
 ci exécuterent avec un succès dont toute
 l'Italie a été extrêmement contente *:
 Aussi ce Livre y est-il fort connu & très
 recherché; & quiconque, dans ce pais-là,
 n'a pas lu les *Avantures de Bertholde,*
de Bertholdin, & de Cacafenno, c'est à-
 dire, du *Pere, du Fils, & du petit-fils,*
 y est regardé comme un ignorant & une
 personne sans goût.*

COMME nous ne sommes plus dans ces
 siècles où notre nation avoit la sotise de se
 flatter (comme elle le faisoit encore il n'y
 a pas long-tems) qu'il ne falloit point comp-
 ter trouver d'esprit, ni rien qui fut beau,
 hors de la France; mais que nous nous
 sommes mis, au contraire, dans l'usage
 de nous enrichir de tout ce que nos Voi-
 sins peuvent avoir de bon chez eux, j'ai
 cru faire plaisir à mes compatriotes, & à
 tous

* De ces trois sujets Messieurs les Académiciens
 della Crusca ont fait un Poëme partagé en vint
 Chants, le quel a été aussi traduit en langage Bo-
 lonois, langage qui est particulier à cette contrée
 de l'Italie.

tous ceux qui entendent notre langue, en leur donnant une Traduction paraphrasée de cet Ouvrage. Je ne leur en présente ici que la première partie, qui sera suivie des deux autres aussi-tôt que je sçaurai que celle-ci ne leur aura point déplu.

J'AI donné à ma traduction le nom de Paraphrase, parce que je ne m'y suis point astreint à suivre pas à pas l'Original de Giulio Cesare Croci, ni même Messieurs les Poètes de l'Académie della Crusca. A l'exemple de ces derniers qui ont retranché de leur Ouvrage tout ce qu'ils ont trouvé dans l'Original n'être pas assez bon ni assez intéressant pour leurs Lecteurs, & qui l'ont embelli de tout ce qu'ils ont cru devoir leur plaire, j'en ai agi avec la même liberté que ces Messieurs, ne prenant dans l'un, & dans les autres, que ce qui m'a paru le meilleur, & suppléant au reste, de mon petit fonds.

CETTE liberté ne paroitra point étrange à tous ceux qui sçavent qu'il y a des beautés de goût, c'est-à-dire, qui plaisent à certaines nations, & qui ne plairoient pas à d'autres; qu'il y a des choses qui ont beaucoup de graces dans une certaine langue, & qui dans une autre seroient des plus communes, souvent triviales, & quel-

quelquefois même grossières & impertinentes. Tous ceux de mes Lecteurs qui entendent les deux langues, & qui se donneront la peine de confronter cette Traduction avec les Originaux sur lesquels je l'ai faite, reconnoîtront la vérité de ce que je dis, & conviendront qu'il ne m'étoit pas possible de faire autrement, sur-tout dans un tems & dans un país où la multitude des bons Ouvrages qui ont paru, & paroissent encore tous les jours, a rendu les Lecteurs extrêmement difficiles & délicats. Si j'ai eu le bonheur de les servir à leur goût dans celui-ci, je leur tiens tout prêt un second & troisième service dont j'espere qu'ils ne seront pas moins satisfaits.



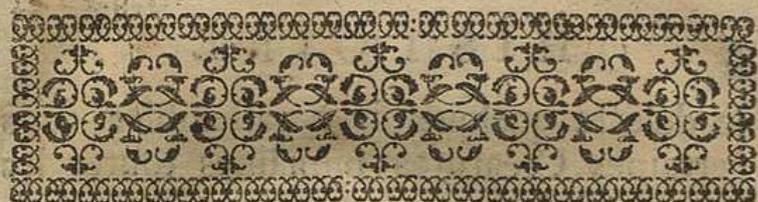
N O M S

De Messieurs les Académiciens *della CRUSCA*,
qui ont paraphrasé, & mis en Vers, les
Avantures, de BERTHOLDE, BER-
THOLDIN, & CACASENNO.

- I. Le Docteur Girolamo, TAGLIAZUCCHI, de *Modene*.
- II. Le Comte Vincenzo MARESCOTTI, de *Belogne*.
- III. Le R. P. D. Sebastiano PAOLI, de *Luques*.
- IV. Le R. P. D. Giampietro RIVA, de *Lugano*.
- V. Le Docteur Paolo, Batista BALBI, de *Bologne*.
- VI. Le Signor Giampédro ZANOTTI, de *Bologne*.
- VII. Le Docteur Gioseffo Pozzi di JACOPO, de *Bologne*.
- VIII. Le Signor Lodovico TANARI, de *Bologne*.
- IX. Le Docteur Francesco, Maria, ZANOTTI, de *Bologne*.
- X. Le Docteur Flaminio SCARSELLI, de *Bologne*.
- XI. Le Docteur Ferrante BORSETTI, de *Ferrare*.
- XII. Le Marquis Ubertino LANDI, de *Plaisance*.
- XIII. L'Abbé Carlo innocenzo FRUGONI, de *Genes*.
- XIV. Le Docteur Camillo BRUNONI, de *Medola*.
- XV. Le Signor Ippolito ZANETI, de *Ferrare*.
- XVI. Le Chanoine Pier Nicola LAPI, de *Bologne*.
- XVII. Le Docteur Ercole Maria ZANOTTI, de *Bologne*.
- XVIII. Le Docteur Girolamo BARUFALDI, de *Ferrare*.
- XIX. Le Signor Camillo ZAMPIERI, d'*Imola*.
- XX. L'Abbé Giuseppe Luigi AMADESI, de *Bologne*.
- XXI. Le Docteur Benedetto PICCIOLI, de *Bologne*.
- XXII. Le Signor Francesco LORENZO CROTTI, de *Crémone*.
- XXIII. Le Docteur Francesco ARRISI, de *Crémone*.



LES

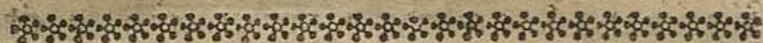


LES AVANTURES,
 SENTENCES, BONS-MOTS,
 ET REPARTIES INGENIEUSES

D E

BERTHOLDE,

*Ses tours d'esprit, & l'Histoire de sa
 Fortune, avec son Testament.*



CHAPITRE PRELIMINAIRE,

Pour servir d'introduction aux Suivants.



Si l'on mesuroit l'esprit des hommes à la figure de leurs Corps, & si l'on jugeoit de l'un par l'autre, je me garderois bien d'offrir à mes Lecteurs le personnage que je leur présente. Jamais en effet la Nature n'en fit de plus difforme, ni de plus rebutant. Comme nous voyons qu'elle

A

se

se délecte quelquefois à rassembler dans certaines Créatures humaines toutes les Graces & toutes les perfections corporelles, il semble qu'elle eut de même pris plaisir à faire de mon Héros un Chef-d'œuvre de laideur, tel qu'on n'en avoit peut-être jamais vu avant lui. Peut-être vous imaginerez-vous, Lecteur, que j'exagère: Vous en jugerez vous même après que je vous en aurai fait le portrait.

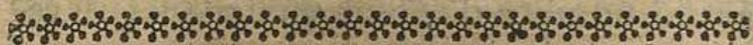
UNE tête grosse & ronde comme un Ballon, garnie de cheveux roux, fort plats, & qui avoient toute la rudesse des Soyés d'un Porc; Un front très étroit & tout sillonné de rides; Deux petits yeux Chafieux, bordez tout au tour du plus vif incarnat, & ombragez par une paire de sourcils dont on auroit pu se servir, au besoin, en guise de broffes; Un nez Camus, de couleur de Béterave, & qu'on auroit pris pour un véritable éteignoir; Une bouche de travers d'ou sortoient deux longues dents crochues qui ressembloient aux deffenses d'un Sanglier, & dont la grandeur démesurée confinoit à deux Oreilles semblables à celles qu'eut autrefois *Mydas*; Une Levre d'une grosseur prodigieuse qui, en tombant sur un menton de galoche, sembloit y succomber sous le poids d'une barbe aussi toufue que crasseuse; Un
Cou

Cou des plus courts, que la Nature avoit garni d'une espèce de Collier formé par dix ou douze petites Loupes qui l'entouroient; Voila quelle étoit; en mignature, la figure du personnage dont je vais écrire l'histoire. Le reste de son Corps répondoit parfaitement à sa grotesque Physionomie; desorte que, depuis la tête jusqu'aux pieds, on peut dire que c'étoit un espèce de Monstre qui, par sa difformité, & par le poil dont il étoit tout couvert, sembloit plutôt être un Ours, & un Ours des plus mal léchez, qu'une Créature humaine.

MAIS si la Nature l'avoit si fort maltraité de ce côté-là, d'un autre, elle l'en avoit bien dédomagé par la subtilité, la gentillesse, & la solidité de l'esprit qu'elle lui avoit donné. Ces avantages, infiniment plus précieux que tous les autres, de l'état de simple & chétif Païsan, qu'il étoit, le firent parvenir à celui de Favori d'un grand Prince, & le tirèrent heureusement de tous les pièges & tous les dangers qu'il eut à éviter avant que d'arriver à ce degré eminent de fortune. Ce sont les Aventures de ce second *Esopé* que j'entreprends d'écrire, & que je vous présente, Ami Lecteur, comme une instruction amusante & récréative dont j'espere

A 2 que

que vous ne ferez pas mécontent. Ne vous attendez cependant pas à trouver ici un stile étudié & fleuri, tel qu'est celui de la plûpart des Romans d'aujourd'hui, dont tout le mérite ne consiste que dans un nouveau tour que l'on y donne à des sujets déjà usez depuis long-tems, ou qu'en des fictions qui n'ont de réalité que dans l'imagination de ceux qui les ont écrites. Les Aventures que je vais vous raconter sont celles d'un chétif Païsan, & d'un Païsan encore, sortant des mains de la Nature, c'est-à-dire, qui n'a rien de ce qu'on appelle urbanité & politesse, d'un Païsan qui n'avoit jamais vu ni fréquenté que les gens de son Village, d'un Païsan enfin aussi grossier pour le langage & les manieres, que l'étoit le gros habit de bure dont il se paroît aux jours des grandes fêtes. Mais à travers la grossièreté de cet habit, de ce langage, de ces manieres, à travers le Masque difforme sous lequel il semble que la Nature s'étoit fait un plaisir de cacher ce Tresor, vous verrez briller un esprit peu ordinaire, & dont je suis persuadé d'avance que vous ne pourrez vous empêcher d'admirer les failles & la finesse. Je commence.



C H A P I T R E II.

Ce qu'étoit Bertholde ; l'estime qu'on en faisoit dans son Village. Il vient à la Ville. Plaisant Combat dont il est Témoin.

QU'UN Noble, quoique sot, parvienne au comble de la fortune, c'est ce qu'on a souvent vu dans le monde, & qu'on y voit encore presque tous les jours. La protection, la faveur de la Cour, les Brigues, les Cabales, le Crédit, la Naissance même, quoiqu'elle ne soit qu'un pur effet du hazard, le conduisent comme par la main au but ou il s'étoit proposé d'arriver. Mais qu'un Païsan, sans amis, sans recommandation, sans aucun protecteur, sans avoir même aucune connoissance à la Cour, en un mot qu'un Païsan, sans autre secours que celui de son esprit, s'élève au comble des grandeurs, c'est, je crois, ce qu'on n'aura vu que dans la personne de celui dont j'écris ici l'Histoire.

IL s'apelloit Bertholde, & étoit né de parents très pauvres, dans un Village nommé *Bertagnana*, à quelques milles de Véronne. La modique fortune de son Pere & le

grand nombre d'enfans qu'il avoit (car celui-ci étoit le dixième) ne permirent pas au bon homme de leur donner la moindre éducation; Mais l'Auteur de la Nature y avoit suplée (du moins à l'égard de ce dernier) en lui donnant un fonds d'esprit qui le dédomageoit abondamment & du peu de bien qu'avoient ses parents, & de la difformité de sa figure. Elle étoit effectivement plus propre à effrayer les enfans, que capable de lui procurer une fortune: Aussi lorsque les Nourices & les femmes du Village vouloient les faire taire, elles n'avoient seulement qu'à le nommer, & il ne leur en falloit pas davantage pour les faire cesser de crier, ou de pleurer.

MAIS autant que sa figure faisoit de peur à ces petits innocents; autant sa compagnie étoit-elle agréable, & conséquemment, recherchée par tous les autres Païsans, qui, les jours de Dimanche & de Fêtes, passaient à l'entendre presque tout le tems qu'ils n'étoient point à l'Eglise. Bertholde les divertissoit par ses plaisanteries, & par les faillies de son esprit aux quelles ils prenoient plus de plaisir qu'aux plus beaux Sermons. Il les instruisoit même par de très belles Sentences qu'il leur débitoit de tems en tems; de-

de forte qu'après le Curé & le Seigneur de sa Paroisse, il étoit la personne du Village pour la quelle ils avoient le plus de considération. Sa pauvreté, contre l'usage ordinaire, ne le faisoit point mépriser de ces bonnes gens. Ils se feroient, au contraire, cotisez très volontiers pour lui fournir de quoi vivre & le retenir parmi eux; Mais ne voulant point leur être à charge, il aima mieux quitter son Village pour aller chercher à vivre ailleurs.

IL vint pour cet effet à Vérone ou *Alboin*, premier Roi des Lombards, qui avoit presque conquis toute l'Italie dont il s'étoit formé un puissant Royaume, tenoit alors sa Cour. Le hasard l'ayant conduit devant le Palais de ce Prince, Bertholde, qui n'avoit jamais vu que les Chaumières de son Village, prit cet Edifice pour une magnifique Eglise, n'y ayant, selon son idée, qu'un Dieu qui put habiter un si superbe bâtiment.

FRAPÉ de sa beauté, il en admiroit la façade, lorsque deux femmes, qui se ti-gnonnoient à quelques pas de lui sur la Place qui étoit vis-à-vis de ce Palais, attirerent toute son attention. La colère, le dépit, la fureur & la rage étoient peintes sur le visage de ces deux *Mégères* qui n'avoient pas assez d'ongles aux doigts

pour s'égratigner, ni assez de volubilité dans la langue pour fournir au torrent d'injures, dont elles s'acabloient. „ Non, „ tu ne l'auras pas, Chienne que tu es, „ disoit l'une de ces femmes! Il est à moi, „ & il me coute assez cher pour ne te le „ pas céder ainsi. Tu voudrais bien encore „ m'enlever cette pièce; & tu crois „ qu'il te suffit pour cela de la revendiquer; „ mais ne crois pas, infame voleuse, „ que je me laisse ainsi dépouiller de „ mon bien. Ce Miroir m'appartient, „ & . . .

„ VRAIMENT oui, lui repliquoit l'autre „ femme sur le même ton; je sçais bien „ que tu le regardes comme ton bien, & „ plus encore, que tu l'as gagné à la „ sueur de ton corps, vilaine gueuse, „ aussi-bien que quantité d'autres bijoux, „ beaucoup plus précieux, dont mon „ scélérat de mari m'a dépouillée, & me „ dépouille encore tous les jours pour en „ parer ta Carcasse décharnée, ou en décorer „ ton exécration taudis. Tu voudrais „ sans doute qu'il te restât, pour „ me narguer encore plus que tu ne fais, „ ou pour en avoir la valeur en le vendant, „ & l'aller boire aussitôt en la „ compagnie d'un tas de vilains ribauds „ avec lesquels tu ne fais qu'ivrogner, „ du

DE BERTHOLDE. 9

„ du matin au soir , infâme sac-a-vin ;
„ Mais ne crois pas que je te le laisse.
„ Non, Carogne maudite : j'aimerois cent
„ fois mieux que cinq cents millions de
„ charrettées de D..... t'emportassent
„ & te tordissent le cou, que de consen-
„ tir jamais qu'une vilaine créature com-
„ me toi se parât des meubles d'une hon-
„ nête & brave femme telle que moi ”.
Ce souhait charitable fut accompagné d'u-
ne gresle de coups de poing qui lui fu-
rent rendus avec usure par la femme à qui
elle venoit de faire cette édifiante haran-
gue.

BERTHOLDE, que cette scène diver-
tissoit beaucoup , n'avoit garde de son-
ger à la faire finir. Le Bon-Sens, joint à un
peu d'expérience, lui avoit appris qu'il ne
faut point mettre, comme l'on dit, son
nez ou l'on n'a que faire, & moins encore
s'immiscer dans les querelles des fem-
mes. Il les regardoit donc faire, & peut-
être auroit-il souhaité que ce combat, qui
le réjouissoit fort, eut encore duré quel-
que tems. Mais un des Officiers du Roi,
qui par hasard étoit alors à sa fenêtre d'ou
il voyoit cette Comique Bataille, vint de
la part de ce Prince dire à ces deux fem-
mes de cesser leur combat, de venir lui

parler & lui exposer le fujet de leur querelle, les assurant qu'il leur rendroit justice.

A ces mots, la fureur dont elles étoient possédées se ralentit un peu, & s'appaisa ensuite tout à fait. Chacune ramassa son Escoffion qu'elles avoient commencé par s'arracher de la tête; mais comme ils étoient en pièces, qu'elles étoient elles mêmes toutes échevelées, & leurs robes en lambeaux, elles demanderent à l'Officier la permission d'aller chacune chez elles pour se rajuster, & se mettre dans un état décent pour paroître devant le Roi, ce que celui-ci leur accorda, persuadé que sa Majesté ne le trouveroit point mauvais.

CEPENDANT Bertholde, ayant entendu ce que le Courtisan venoit de dire à ces deux femmes, & jugeant par son discours de la bonté du Roi qui vouloit bien s'humaniser jusqu'à prendre connoissance des affaires des particuliers, appaiser & vider leurs querelles, choses dont la plûpart des Rois ne se messent plus guère depuis longtemps, quoique ce soit un de leurs devoirs essentiels, il prit sur le champ la résolution d'aller voir ce Monarque qu'il n'avoit jamais vu, & qui nes'attendoit pas, selon toutes les apparences, à une pareille visite.

DANS

DANS ces siècles heureux les Souverains, accessibles à tous leurs sujets, ne faisoient point garder, comme aujourd'hui, les portes, ni même les appartements de leurs Palais, par des hommes dont l'équipage effrayant écarte également du Trône l'innocence & le crime. On ne sçavoit point alors ce que c'étoit que Sentinelles; On ignoroit ce que c'étoit que ces factions que l'on fait aujourd'hui jusqu'aux pieds du lit des Rois pendant le temps même qu'ils y reposent. A toutes les heures du jour & de la nuit, leurs appartements étoient ouverts à tous ceux qui avoient besoin d'eux. Les Officiers, les Courtisans mêmes qu'ils avoient à leur suite, n'étoient pas employez alors à écarter, mais à introduire, au contraire, tous ceux qui avoient affaire à leurs Majestez; & ils se faisoient une gloire & un plaisir des plus sensibles de les y servir de tout leur pouvoir. Tems heureux! Usages si conformes à la Raison, à la Nature, & à l'Équité, qu'êtes vous devenus! Hélas! malheureusement pour nous, il ne nous en reste presque plus aujourd'hui que l'idée.

Tout Païsan, tout grossier, tout disgracié de la Nature qu'étoit Bertholde, elle les lui avoit donné ces idées, & bien
 d'au-

d'autres encore dont le commun des hommes n'a pas même la moindre connoissance. C'est ce que le Roi & toute sa Cour éprouverent bien-tôt, comme on le verra dans les Chapitres suivants.



CHAPITRE III.

*Comment Bertholde s'introduit à la Cour,
& la conversation qu'il a avec le Roi.*

L est une certaine hardiesse qu'inspirent l'innocence & la droiture, hardiesse qui n'est pas aujourd'hui des plus communes, parceque bien des hommes n'ont pas ces deux vertus essentielles. Telle fut celle de Bertholde lorsqu'il se présenta à la Cour de son Roi qu'il voulut voir de près, & avec le quel il lui prit envie de faire, pour ainsi dire, connoissance. N'ayant jamais eu d'autre Maître que la Nature, ni d'autres regles de conduite que celles que nous dicte la Raison, il s'étoit persuadé que tous les hommes, étant sortis de la même main, & créés dans une parfaite égalité, il ne devoit point y en avoir sur la Terre avec qui l'on ne put converser familièrement. Si l'ambition a mis, depuis, quelque différence entre eux, il se figuroit qu'elle ne devoit consister que dans leur affabilité qui doit être plus ou moins grande à proportion du rang plus ou moins élevé que la Fortune leur a donné dans le monde.

EN

EN conséquence de ces principes, sans autre introducteur que lui même, il entre dans le Palais, monte l'escalier, traverse les appartements, & pénètre jusque dans celui où étoit le Roi. Ce Prince étoit pour lors accompagné de tous ses Courtisans qui, dans une posture des plus respectueuses, conversoient avec lui. La conversation, qui n'étoit rien moins que sérieuse, rouloit dans ce moment-là sur les femmes, sur le compte des quelles le Monarque s'étoit beaucoup égayé. Le Combat qu'il venoit de voir, & que j'ai décrit dans le Chapitre précédent, l'avoit mis de très bonne humeur, & lui faisoit dire mille choses agréables que ses Courtisans écoutoient avec une espèce d'admiration. Que les Grands ouvrent la bouche, ne fut-ce que pour dire des sottises, les Flateurs qui les obsèdent aujourd'hui n'ont point assez d'oreilles pour les écouter, ni assez de bouches pour relever leurs discours. Que feroient-ils donc de plus si les Grands ne disoient jamais que ce qu'ils doivent dire; j'entends par là, si l'on trouvoit toujours dans leur conversation tout l'esprit, toute la dignité, & toutes les graces qui devoient s'y rencontrer? Les Cours seroient alors le Centre de l'Esprit comme elles le sont de la politesse; Mais

Mais qu'il s'en faut de beaucoup que ces deux points s'y trouvent toujours réunis! Les personnes qui les ont le plus fréquentées, sont, au contraire, forcées d'avouer qu'ils s'y rencontrent assez rarement ensemble. Je borne ici des réflexions auxquelles je pouvois, sans contredit, donner beaucoup plus d'étendue; & je reviens aux Courtisans du bon Roi *Alboin*.

JAMAIS étonnement ne fut pareil au leur, lorsqu'ils virent entrer Bertholde qui, sans saluer personne, sans dire le moindre mot à qui que ce soit, passa hardiment au milieu d'eux, & alla sans façon s'asseoir à côté du Roi sur un siège qui, selon l'étiquette respectueuse de la Cour, n'étoit point occupé. Surpris de cette rusticité, & plus frapés encore de sa grotesque figure, ils restèrent comme immobiles à la vue de ce second *Esopé* dont l'équipage tout dégüenillé répondoit parfaitement à sa difformité.

A ces manières rustiques & grossières, le Roi n'eut pas de peine à reconnoître que c'étoit quelque Païsan que la curiosité avoit amené à sa Cour. Comme l'Expérience lui avoit appris qu'il ne faut pas toujours juger du prix & du mérite des choses sur la simple apparence, mais qu'au contraire la Nature se plaît quelquefois à
cacher

cacher ses trésors sous un extérieur méprisable, il résolut d'avoir avec ce Païsan une conversation familière, pour voir ce qui en pouvoit être. Bien loin donc de se fâcher, comme auroient pu faire beaucoup d'autres, de ces manières inciviles, il voulut bien oublier pour quelques moments, avec Bertholde, sa grandeur & sa dignité. Les Princes n'en sont pas moins grands pour s'humaniser quelquefois avec leurs sujets; & s'ils le faisoient plus souvent qu'ils ne le font, ils n'en seroient que meilleurs.

QUI es-tu, demanda-t'il à Bertholde? Quand es-tu venu au monde, & quel est ton païs? Je suis un homme, lui répondit notre Païsan, dont je remarquerai ici en passant que les réponses étoient ordinairement fort laconiques. Je suis venu dans le monde lorsque la Providence m'y a mis, & ce même Monde est mon païs. . . . As-tu Pere & Mere, des freres, des Sœurs & d'autres parents? poursuivit le Roi. . . . Oui, lui répliqua Bertholde; j'ai tout cet attirail là; mais tout cela est mort? Et comment peux-tu dire, continua le Prince, que tu as tout cet attirail là, si tout cela est mort? C'est, lui repartit le Manant, que tous ces gens là dormoient lorsque

que j'ai quitté la maison, & que le Sommeil & la Mort se ressembloit parfaitement.

Ces reparties pleines de Bon-sens ayant fait connoître au Roi qu'il ne s'étoit point trompé dans ses conjectures, pour éprouver encore mieux son génie, ce Prince se mit à lui faire plusieurs questions qui, étant au dessus de la portée ordinaire d'un Païsan, lui paroïssent devoir l'embarraffer. Ils firent donc ensemble une espece de Dialogue qui auroit été d'autant plus embarrassant pour tout autre que Bertholde, qu'il falloit répondre au Roi sur le champ, & avec esprit, & que toutes les questions n'avoient aucune liaison, ni aucun raport les unes avec les autres. Ces fortes de conversations familières étoient autrefois fort en usage à la Cour des Rois. Ils s'en faisoient un plaisir & un amusement qui les délassoient de la fatigue que leur causoit la grande application qu'ils donnoient aux affaires. Voici ce Dialogue, tel qu'il s'est conservé dans les vieilles Chroniques du païs.

Quelle est la chose du monde qui passe le plus vite, lui demanda le Monarque?...
C'est la pensée, répondit Bertholde.....
Et quel est le meilleur Vin? Celui
qu'on boit ailleurs que chez soi, parce
B que

que ordinairement il ne coute rien *....
 Quel est le goufre qui ne se remplit ja-
 mais? La Cupidité d'un Avare....
 Quelle est la plus laide chose dans une jeune
 personne?.... L'Opiniatreté, parce qu'elle
 la rend incorrigible, & conséquemment
 inhabile à tout. . . . Quelle est la chose
 la plus ridicule dans un Vieillard & dans
 une Vieille? L'Amour. . . . Quel
 est le Vice le plus commun parmi les Mar-
 chands? Le Mensonge. . . . Quel-
 le est la personne qui ordinairement nous
 fait le plus de caresses? Celle qui a
 dessein de nous tromper, ou qui l'a déjà
 fait. . . . Qui sont ceux qui, en appa-
 rence, font beaucoup de bien dans un
 Etat, & qui, dans la réalité, y font beau-
 coup de mal? Les Moines.
 Quelles sont les deux choses les plus dan-
 gereuses dans une maison? Une mé-
 chante Femme & la langue des Domesti-
 ques? Quelle est la maladie la plus
 incurable pour les Maris? L'infir-
 mité de leurs Femmes. . . . Comment
 t'y

* POUR peu que le Lecteur ait d'intelligence,
 il n'aura pas de peine à distinguer, dans ce Dialo-
 gue, les demandes d'avec les réponses que nous
 avons, d'ailleurs, séparées par des points multi-
 pliez, pour la commodité de ceux qui n'y prête-
 roient pas assez d'attention.

t'y prendrois-tu pour m'apporter de l'eau dans un Crible? . . . J'attendrois pour cela qu'elle fut gelée . . . Comment ferois-tu pour prendre un Lievre fans courir? . . . J'attendrois qu'on l'eut mis à la broche.

ETONNÉ de la promptitude avec laquelle Bertholde répondoit à toutes ses questions, le Roi voulut se mesurer, en quelque façon, avec lui, & éprouver s'il feroit lui-même, aussi prompt à la répartie. Il lui permit, en conséquence, d'en user avec lui aussi librement qu'il l'avoit fait à son égard. Pour lui témoigner combien il étoit déjà satisfait de ses ingénieuses réponses, & lui inspirer encore plus de hardiesse, ce Prince lui promit de lui donner tout ce qu'il pouroit désirer.... Je t'en défie, lui répartit rustiquement Bertholde . . . Pour quoi donc, repliqua Sa Majesté? Doutes-tu de ma bonne volonté pour toi? . . . Nullement; mais c'est que j'aspire après une chose que tu ne possèdes point, & que conséquemment tu ne scaurois me donner . . . Et quelle est donc cette chose précieuse que je ne possède point? . . . La Félicité qui ne fut jamais au pouvoir des Rois, & dont ils jouissent encore moins que le reste des

hommes . . . Comment ! je ne ferois pas heureux sur un Trône si élevé ? . . . Oui, tu l'es, si le bonheur de l'homme peut consister dans la hauteur de son siège . . . Hé, verrois-tu tous ces Seigneurs, tous ces Gentils-hommes, tous ces Courtisans sans cesse autour de moi, & toujours prêts à m'obéir, s'ils n'étoient pas convaincus de ma puissance ? . . . Et ne vois-tu pas, à ton tour, que ce sont comme autant de Corbeaux qui s'assemblent autour d'une charogne pour la ronger, & qui pour t'aveugler sur leur compte, ont commencé par t'arracher les yeux ? . . . Tu as beau dire, tous tes discours n'empêcheront point que je ne brille au milieu d'eux comme fait le Soleil par dessus tous les Astres, . . . Il est vrai, mais dis-moi, s'il te plait, brillant Soleil, combien d'Eclipses ne souffres-tu pas dans une Année ? . . . Pourquoi me fais-tu cette question ? . . . C'est que les flateries continues de ces Messieurs doivent offusquer bien souvent ton esprit . . . Sur ce pied-là, tu ne voudrois donc pas être Courtisan . . . Tout misérable que je suis, je ferois bien fâché de me mettre, comme eux, au rang des Esclaves. D'ailleurs je ne suis ni fourbe, ni traître, ni menteur,

teur, & n'ai par conséquent point les qualitez nécessaires pour réussir dans cette belle profession Qu'es-tu donc venu chercher à ma Cour ? . . . Ce que je n'y ai point trouvé ; car je m'étois figuré qu'un Roi devoit - être autant au-dessus des autres hommes que les Clochers sont au-dessus des Edifices ordinaires ; mais je vois bien presentement que je leur faisois plus d'honneur qu'ils ne méritent.

DE toutes les Vertus, celle qu'on a de tout tems le plus mal récompensée à la Cour, c'est la franchise & la sincérité. Bertholde l'éprouva dans le moment. Comme dans ses discours il ne suivoit point d'autres règles que celles que lui dictoit la Raison ; comme il n'avoit jamais vu de Cour, & que même il n'en avoit jamais entendu parler, il ignoroit que ce terrain - là

*Est un sentier étroit qui, de chaque
côté,
Presente un précipice à la sincérité ;
Que les Rois, les Flateurs étant de même
datte,
Il n'est dans l'Univers aucun Roi qu'on
ne flatte ;
Que qui dans leurs plaisirs a l'honneur
d'avoir part,*

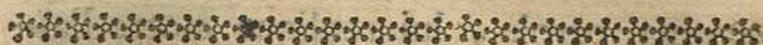
*S'il reprend leurs défauts , le doit faire
 avec art ;
 Qu'il faut , plein du respect que leur
 présence inspire ,
 Les leur faire sentir , mais non pas les
 leur dire ,
 Et prendre garde encore , en risquant ces
 leçons ,
 Qu'ils ne connoissent pas que nous les
 connoissons.*

Faute d'avoir eu ces instructions, que le
 Temps & l'Ambition des Grands ont ren-
 du nécessaires, notre Rustre s'atira le
 ressentiment de son Roi qui, tout affable
 & tout populaire qu'il étoit, fut choqué
 dû peu de cas que Bertholde paroïssoit
 faire de sa personne. Pour l'en pu-
 nir, il lui ordonna de sortir promptement
 de son Palais, s'il ne vouloit pas qu'il l'en
 fit chasser honteusement. Il obéit; mais
 en sortant il dit, en plaisantant, à ce Prin-
 ce, qu'il étoit de la nature des Mouches
 qui, plus on les chasse, plus elles s'obsti-
 nent à revenir Je te permets de
 revenir comme elles, lui dit le Monar-
 que, pourvû que ce soit avec leur mon-
 ture, & si tu y parois autrement, je te
 ferai trancher la tête . . . Je t'en don-
 ne

DE BERTHOLDE. 23

ne ma parole, lui repliqua notre Paï-
fan, & ne te demande pour cela que le
tems d'aller faire un tour à mon Village.
Le Roi y consentit, & Bertholde, du
même pas, s'en retourna à *Bertagnana* d'où
il revint le jour même dans l'équipage
qu'on verra dans le Chapitre suivant.





CHAPITRE IV.

Dans quel équipage Bertholde revient à la Cour. Comment le Roi termine le différent qui s'étoit élevé entre deux Femmes au sujet d'un Miroir. Portrait naturel des Femmes. Leur Apologie.

LA menace que le Roi venoit de faire à Bertholde avoit bien moins pour but de l'intimider, & étoit bien moins une suite de son ressentiment contre ce Païsan, qu'un moyen qui lui étoit venu dans l'esprit pour éprouver encore son génie dont il avoit été jusqu'alors satisfait. Il ne douta point, après cette promesse, qu'il ne lui tint la parole qu'il venoit de lui donner; mais il étoit fort curieux de voir de quelle manière il s'y prendroit. Notre Rustre ne fit pas languir longtems sa curiosité. En effet il ne fut pas plus tôt arrivé à son Village, que courant à l'Etable d'un de ses freres, il y prit un Vieux Ane dont le dos & la croupe étoient tout écorchez; puis étant monté promptement dessus, il reprend le chemin de Verone. Il y fut suivi par un essain nombreux de Mouches qui ne voulurent point abandonner la monture de Bertholde, lequel, de son côté, se garda bien de les chasser.

DANS

DANS cet équipage il arriva au Palais ou le Roi le voyant entrer lui demanda si c'étoit ainsi qu'il tenoit la parole qu'il lui avoit donnée. Assurément, lui répliqua Bertholde. Ne m'as-tu pas ordonné de ne reparoitre ici qu'avec la monture des Mouches: Il est vrai, dit le Roi. Hé bien, continua le Païsan, regarde cet Ane, & cette legion de Mouches dont toutes ses écorchures sont couvertes; C'est la monture ordinaire de ces maudits insectes qui ne quittent point ce pauvre Animal, qui l'ont accompagné fidellement depuis mon Village jusqu'ici, & qui sont entrez avec lui & moi dans ton Palais. Quelque grand que soit ton pouvoir, je te défie de les en faire chasser tant que cette pauvre Bête, qui est leur monture ordinaire, y sera. Le Roi sentit bien qu'il seroit inutile de l'essayer seulement; C'est pourquoi il pardonna à Bertholde en faveur de cette invention; & comme il lui parut qu'il devoit avoir besoin de manger, il l'envoya pour cet effet à la Cuisine.

ON n'auroit pas eu la peine de le lui dire une seconde fois si la curiosité de notre rustre ne l'eut pas emporté sur sa faim. En effet ayant aperçu les deux Femmes qui s'étoient si bien houspillées

le matin en sa présence, & que le Roi avoit mandées pour terminer leur différent, il fut curieux de voir si elles ne lui donneroient point encore, en présence de ce Prince, quelque nouvelle Scène aussi divertissante que celle dont il avoit été témoin. Dans cette espérance, au lieu d'aller à la Cuisine ou la faire appeller, il se retira dans un coin de la Sale d'Audience d'où il pouvoit voir & entendre tout ce qui se passeroit.

Ces deux Femmes étant donc entrées avec toute leur suite (car l'une & l'autre s'étoit fait accompagner par un Escadron de Comeres de leur voisinage, pour déposer en leur faveur) elles exposèrent tour à tour au Roi le sujet de la vive querelle qu'elles avoient eu le matin ensemble. Quoique le fait fut des plus simples, toutefois les plaidoyers qu'elles firent sur ce sujet furent des plus longs; car lorsqu'il est question de babiller, les Femmes ne finissent jamais. Comme chacune avoit donné à sa cause le tour le plus favorable, il falut en venir aux preuves; & comme ces preuves ne consistoient qu'en dépositions, il falut interroger les témoins. C'est ce que fit sa Majesté; mais à peine eut-elle ouvert la bouche pour interroger une de ces Comeres, qu'el-

qu'elles se mirent aussi-tôt à parler toutes à la fois, ce qui fit dans la Sale une cohue, & un tintamarre si étrange, qu'on n'y auroit pas entendu le plus épouvantable Tonerre. Ce bruit & ce tumulte, quoique perçant & incommode, ne laisserent pas que de divertir le Roi qui, malgré toute sa gravité, ne put s'empêcher d'en rire. A chaque interrogation qu'il leur faisoit, toutes continuant de lui répondre de la même manière & sur le même ton, il lui falut enfin les interroger chacune en particulier; & comme toutes leurs dépositions n'éclaircissoient point la vérité du fait, pour s'en assurer, le Monarque eut recours à un autre expédient. Ayant fait faire silence par un de ses gardes, & s'étant fait apporter le Miroir qui avoit occasionné la querelle, il ordonna à ce garde de le rompre en deux, & d'en donner une moitié à chacune de ces deux Femmes, qui toutes deux prétendoient qu'il leur appartenoit.

APEINE cet ordre fut-il donné, que celle à qui il appartenoit véritablement se mit à pleurer & conjura le Roi de ne point faire exécuter sa sentence, disant qu'elle aimoit mieux perdre son Miroir, que de voir briser en morceaux une si
bel-

belle pièce. Non pas, non pas, répondit l'autre Femme; la sentence de notre bon Sire est très juste, & je m'y soumets. Je demande seulement qu'elle soit promptement exécutée, afin que nous ne pensions plus à cette affaire. Et moi, reprit le Monarque, j'ordonne que l'on n'en fasse rien, mais que le Miroir reste dans son entier, & qu'on le donne à votre ennemie à qui je vois parler qu'il appartient, & à qui je reconnois que vous vouliez le dérober. Allez, ma mie, détalez d'ici promptement; & que je n'entende plus jamais parler de vous pour de semblables affaires; car vous n'en seriez pas quitte dans la suite à si bon marché. En achevant ces mots il congédia toute l'assemblée, & resta seul avec quelques uns de ses Courtisans qui exalterent beaucoup la sagesse du jugement qu'il venoit de rendre.

BERTHOLDE, qui, comme je l'ai dit, s'étoit retiré dans un coin de la Sale, n'eut pas plus-tôt vû le monde retiré, & entendu les discours des Courtisans, qu'il se mit à rire de toutes ses forces. Le Roi, qui le croyoit bien loin, l'entendant rire de la sorte, lui en demanda le sujet. . . . Je ris, lui répondit notre Païsan, de la sentence que tu viens de pronon-

noncer. . . . Hé, qu'y trouves-tu de si risible, lui repliqua le Roi? N'en aurois-tu pas fait autant en ma place? Veux-tu une plus forte preuve de l'innocence de cette femme, que les larmes que tu lui a vu répandre & sa tendresse pour son Miroir. . . . Oh! je n'ai rien à opposer à des preuves de cette force! Cependant, si je croyois que ma sincérité ne te fâchat pas, je te ferois bien-tôt voir que ton Cheval n'est qu'une Bête. Je te dirois, par exemple, qu'il n'y a rien de si trompeur que les Femmes, que tout ce qu'elles disent, & tout ce qu'elles font, n'est que pur artifice; que semblables aux Crocodiles leurs larmes sont des pièges mortels dont elles se servent pour faire tomber ceux qu'elles veulent perdre; qu'en secret elles se moquent de ceux devant qui on les voit soupirer & gémir; qu'elles disent une chose & en pensent une autre, enfin que dans tout ce qu'elles font, elles n'ont jamais d'autre but que la malice & la tromperie.

BERTHOLDE termina cette longue facade contre les Femmes par ce couplet d'une vieille Chançon qu'il avoit, dit-il, apprise de son grand-pere, & qu'il chanta au Roi & à ses Courtisans.

La

*La Femme est pleine d'artifice ;
Vice au dedans, fard au dehors ;
Otez-en le fard & le Vice,
Vous en otez l'Ame & le Corps.*

QUELQUE hideux, reprit le Roi, que soit le portrait que tu viens de faire des Femmes, que j'ai toujours aimées & estimées; je ne me fâche point néanmoins de l'injure que tu leur as fait en ma présence. Tu ne les déchires sans doute ainsi que par jalousie & par mécontentement. De la laideur dont tu es, je ne crois pas qu'aucune ait jamais été tentée de te faire la Cour, ni t'ait jamais honoré de la moindre de ses faveurs; & tu prétens t'en venger en décrivant, comme tu as fait ici, tout leur sexe. Mais fâche que, quoique tu en puisses dire, il n'est jamais rien sorti de plus parfait des mains de la Nature. Outre l'avantage incomparable de la Beauté, qu'elles reçurent d'elle, les Femmes sont encore la Bonté même, & conséquemment tu as grand tort de leur attribuer les défauts dont tu viens de parler. Si la fragilité, qui est naturelle à leur sexe, en fait tomber quelqu'une en faute, sa foiblesse la doit excuser, parce qu'elle y tombe beaucoup

coup plus aisément que l'Homme. De quel œil crols-tu qu'on doive regarder celui-ci lorsqu'il n'a aucune liaison ni aucun Commerce avec elles? . . . Comme un Corps sans ame, un Aveugle sans bâton, un Cheval sans bride, un Ane sans conducteur. Comment peut-on avoir du mépris pour les Femmes? Comment pouvons-nous avoir le front de les décrier? N'est-ce pas à elles que nous avons obligation de tout ce que nous sommes? Elles nous mettent au monde, elles prennent soin de notre enfance, elles nous élèvent, nous instruisent, nous forment, & elles mettent le comble à toutes ces faveurs en faisant, à notre tour, notre félicité par le mariage. Quel bonheur est comparable à celui d'un Mari tendrement aimé de sa Femme? Outre les délicieuses caresses qu'il en reçoit, elle se charge du Gouvernement de sa maison, prend soin de sa famille, de ses enfans, & de mille autres choses. Ne sçais-tu pas qu'elle fait le plaisir & les délices des jeunes-gens, la consolation des Vieillards, & la joye des uns & des autres, soit le jour, soit la nuit. Elle est tendre & fidelle dans ses amours, aimable dans sa conversation, & l'on trouve mille agréments dans sa compagnie. Si elle commande, elle

le

le fait toujours avec douceur, & est elle même toujours prête à obéir. Honête dans les discours, modeste dans toutes ses actions, sobre dans le manger & le boire, tendre envers ses parents, gracieuse pour les étrangers, obligeante envers tout le monde, on peut dire qu'une Femme, unie à un Epoux qu'elle aime bien, est une pierre précieuse enchassée dans l'Or le plus pur. Enfin contre une qui sera d'un mauvais caractère & d'une méchante conduite, il y en a mille qui ont les belles qualitez que je viens de te détailler, & bien d'autres encore qui me sont échappées.

VRAIMENT, reprit Bertholde lorsque le Roi eut fini son Apologie des Femmes, quand tu n'aurois pas dit que tu les aimes, il n'auroit pas été difficile de le deviner sur le portrait flatteur que tu viens d'en faire; Mais que dirois-tu si je te faisois, d'ici à vint-quatre heures, chanter la palinodie, & te dédire de tous ces magnifiques éloges que tu viens de prodiguer si gratuitement à ces beaux petits Animaux-là? . . . Si-tu peux jamais venir à bout de cela, lui répondit le Roi, je deviendrai alors que tu es le plus habile homme du monde, & je te ferai asseoir avec moi sur mon Trône; Mais songe aussi que

tu es perdu si tu n'y réussis pas. Je veux bien, lui repliqua Bertholde, en courir les risques. Avant que la journée de demain soit passée, je te répons que tu chanteras sur tout un autre ton, & que tu diras toi-même encore plus de mal des Femmes, que je ne t'en ai dit.

COMME il étoit fort tard, le Roi se retira dans son appartement. Bertholde en fit autant, & suivant la permission qu'il en avoit reçue, il alla faire un tour à la Cuisine, où il fit son souper d'un gros morceau de pain & de quelques oignons qu'il y trouva, préférant cette nourriture simple & grossière, à laquelle il étoit accoutumé, à tous les mêts délicats qu'on lui présenta, & dont il ne tint qu'à lui de se rassasier. Il aima mieux s'en abstenir & suivre le régime que sa pauvreté lui avoit prescrit, & qu'il observoit sans peine; régime aussi excellent pour la Santé, que l'abondance & la délicatesse des mêts lui sont contraires. Par une suite du même principe, il ne voulut point coucher dans la Chambre qu'on lui avoit destinée; mais il alla se jeter, tout habillé, sur la paille dans une des Ecuries du Palais. Là, avant que de s'endormir, il se mit à chercher dans sa tête un expédient pour venir à bout, le lendemain, de

ce qu'il venoit de promettre au Roi. Quand il l'eut trouvé, il s'endormit tranquillement, comme je vais faire, avec l'aide de Dieu, en finissant ce Chapitre. Bon soir, & bonne nuit, Ami Lecteur.



CHAPITRE V.

Eloge de la Vie Rustique. Combien la Molesse est nuisible à la Santé. De quelle manière Bertholde s'y prit pour obliger le Roi de se dédire de tout le bien qu'il avoit dit des Femmes. Tumulte épouvantable qu'elles viennent faire à la Cour de ce Prince, & quel en étoit le sujet.

LA Paresse ne fut jamais le Vice des Païsans. Pressez par la nécessité & l'indigence de se procurer par le travail les besoins de la vie & ceux de leur famille, s'ils en ont, ils n'ont ni les moyens de rester oisifs, ni le temps de se laisser aller à la Molesse. Se lever de grand matin, travailler beaucoup, se coucher fort tard, dormir peu; Voilà qu'elle est la vie de ces pauvres malheureux que notre injuste vanité nous fait regarder comme les derniers des hommes, quoique, dans la réalité, nous leur soyons redevables de notre subsistance, & que leur vie soit celle qu'ont mené nos premiers Peres.

DANS la situation ou Bertholde se trouvoit pour lors à la Cour de son Roi, rien ne l'obligeoit, sans doute, à mener ce train de vie; mais l'habitude est, dit-on, une seconde Nature dont on a de la peine, & dont il est même dangereux de s'écarter. C'étoit par cette raison qu'il avoit refusé, la veille, les mêts délicats qu'on lui avoit offerts dans la Cuisine de ce Prince. Le même motif lui avoit fait préférer l'Ecurie, & une simple botte de paille, à la Chambre & au Lit molet qu'on lui avoit destinez; & par une suite de l'habitude qu'il avoit contractée, il se leva de très grand matin. Tous les hommes en feroient autant, sans contredit, si comme autrefois, ils n'avoient point d'autre Lit que la Terre, ni d'autre Matelas qu'une planche, ou une natte. Il n'y a point à douter, s'ils en usoient ainsi, que leur Santé n'en fut beaucoup meilleure; Mais il y a long-tems que le Luxe, la Vanité, & la Mollé nous ont rendus sourds à ce langage.

BERTHOLDE à qui ces Vices étoient inconnus n'eut, le matin, pour s'éveiller & se lever, que la peine de secouer ses oreilles. Comme il s'étoit jetté tout habillé sur la paille, sa Toilette ne le tint pas long-tems occupé. Un coup de
pei-

peigne en fit toute l'affaire. Il eut pour cela recours à celui qui servoit aux Chevaux de sa Majesté, qu'il trouva encore trop bon pour lui.

COMME il n'avoit point voulu s'endormir, la veille, qu'il n'eut auparavant trouvé un expédient pour faire dédire le Roi sur le chapitre des Femmes, ce fut aussi la première chose qui l'occupa à son reveil. Voici celui qu'il avoit imaginé, & qu'il alla exécuter sur le champ.

DES que le jour fut assez grand pour qu'il pût voir à se conduire, il alla trouver la Femme à qui l'on a vu que le Roi avoit fait adjuger, la veille, le Miroir, qui avoit occasionné le Comique Combat dont j'ai donné ci-devant la relation. Cette Femme, qui s'appelloit *Aurelia*, le voyant entrer chez elle si matin, lui demanda quel pouvoit être le sujet d'une visite si extraordinaire. Deux affaires de la plus grande conséquence, lui répondit Bertholde. L'une te concerne, & l'autre regarde toutes les Femmes de ce Royaume. Quant à la première, qui est la tienne, tu sauras, continua-t-il, que le Roi, ayant fait réflexion sur le jugement qu'il rendit hier au sujet de la querelle que tu as eu avec ta rivale, ce Prince ne l'ayant

pas apparemment trouvé assez équitable, ou pour quelque autre raison que j'ignore, a ordonné de nouveau que le Miroir en question seroit brisé en mille pièces, & que vous en partageriez ensemble les morceaux.

A d'autres, lui repartit *Aurelia!* Je ne me laisse pas ainsi duper; & si tu prétendois m'attrapper, il falloit te lever encore un peu plus matin. Les Rois n'ont qu'une parole; & lorsqu'ils l'ont une fois donnée, comme ce doit être pour eux une chose Sacrée, ils ne font pas Maitres de la révoquer.

C'EST pourtant ce qu'à fait le notre, reprit Bertholde, & je l'ai moi-même entendu hier de sa propre bouche. Cela est, sans doute, bien chagrinant pour toi; aussi te vois-je sur le point d'en pleurer; Mais, hélas! Plut-au-Ciel que je n'eusse pas de plus grand malheur à t'annoncer! Ah, pauvres Femmes, pauvres Femmes, qu'allez vous devenir! Vous en mourrez toutes de douleur, & ce ne fera pas sans sujet. Non, vous ne pouvez pas survivre un moment à cette disgrâce! C'est un coup de foudre qui va vous écraser, & si vous ne vous réunissez toutes pour conjurer cet Orage, c'en est fait de votre Sexe.

AURELIA, qui n'étoit déjà que trop affligée de la premiere Nouvelle que Bertholde venoit de lui annoncer, ne put tenir contre la seconde, quoiqu'elle ne sceut point encore ce dont il s'agissoit. La chose ne paroitra point du-tout extraordinaire à ceux qui connoissent tant-soit-peu les Femmes. Semblables aux Enfans on les voit tous les jours non seulement s'affliger & pleurer pour des riens, mais même sans sçavoir pourquoi. Elle se mit donc à répandre un torrent de larmes, premierement pour la perte imaginaire de son Miroir, & en second lieu, pour cet autre épouvantable malheur dont on venoit de lui dire que son Sexe étoit menacé, & qu'elle ignoroit encore.

APRÈS avoir long-tems pleuré sans sçavoir pourquoi, elle demanda enfin à Bertholde quel étoit donc ce nouveau désastre qu'il lui venoit annoncer. Il se fit long-tems prier avant que de le lui déclarer, tant pour lui faire mieux valoir la chose, que pour animer par là davantage les Femmes contre le Roi. Enfin après bien des façons & des misteres, il lui déclara que ce Monarque venoit de faire une Loi par laquelle il étoit enjoint à chaque Mari de prendre sept Femmes.

SEPT Femmes, repartit *Aurelia*, sans
C 4 lui

lui donner le tems d'achever ! Sept Femmes ! Ah, pour le coup, c'est bien pis que s'il avoit ordonné de briser tous les Miroirs qui sont dans son Royaume ? Sept Femmes à chaque Mari ! Mais, poursuivit-elle, après avoir un peu rêvé, N'est-ce point plutôt sept Maris qu'il ordonne à chaque Femme de prendre ? Ne t'es-tu point trompé ? L'as-tu bien entendu ? Oh ! tu auras assurément pris l'un pour l'autre ; car il n'est pas possible qu'on ordonne à un Mari de prendre sept Femmes. Ce seroit une injustice criante, un crime atroce, une folie qui n'auroit jamais eu d'exemple. Ce seroit mettre la confusion & la discorde dans tout le Royaume. Hé, comment veut-il qu'un Mari vive en paix avec sept Femmes ? Hélas ! bien souvent il ne peut pas y vivre avec une seule. Non, non, cela ne peut pas être ; tu as assurément pris les Femmes pour les Maris, & tout le contrepied de l'Ordonnance.

RIEN n'est plus certain que ce que je t'ai dit, lui repliqua Bertholde. Par considération pour ton Sexe, que j'aime & estime beaucoup, je suis venu t'en annoncer le premier la triste Nouvelle. C'est à vous à faire ce que vous jugerez le plus convenable pour prévenir ce malheur. Adieu,

dieu, profite de l'avis, & sur-tout, garde toi bien de faire connoître que tu le tiens de moi.

BERTHOLDE, après avoir ainsi mis la puce à l'oreille à cette femme, s'en retourna à la Cour attendre le succès de son stratagème. Il avoit prévu que l'effet en seroit des plus prompts & des plus vifs; & il ne fut pas trompé dans sa conjecture. En effet à peine avoit-il les talons tournez, qu'*Aurelia*, sans se donner même le tems de s'habiller, courut chez toutes ses voisines, aux quelles elle raconta, la pretendue Nouvelle qu'elle venoit d'apprendre.

JAMAIS fureur n'égala celle de ces Femmes lorsqu'elles entendirent parler de la Nouvelle Ordonnance du Roi. Ce n'étoit plus des Femmes, mais des Bacchantes, des forcenées, des enragées, en un mot des véritables D. . . . effes. Ce bruit s'étant répandu, en moins d'une heure, dans toute la Ville, elles s'assemblerent au nombre de plus de mille pour tenir conseil & délibérer ensemble sur ce qu'il y avoit à faire dans une si étrange conjoncture. La délibération fut un peu longue, tant par le nombre des Opinantes dont les discours ne furent rien moins que Laconiques, que par la diversité des opi-

nions qu'on eut beaucoup de peine à ramener à l'unanimité. Enfin après avoir long-tems babillé & raisonné, tant bien que mal, sur cette grande & importante affaire, le résultat de la délibération fut, que toutes les Femmes & Filles de la Ville iroient en Corps porter leurs plaintes au Roi au sujet de sa nouvelle Ordonnance, & feroient dans son Palais tant de tapage & de vacarme, que sa Majesté seroit forcée de révoquer cette Loi étrange.

RE'SOUDRE & exécuter ne sont presque qu'une seule & même chose dans les Femmes. C'est une suite de la vivacité de leur caractère & de leur tempéramment. Cette résolution ne fut pas plus-tôt prise, qu'elles s'assemblerent aussi-tôt & se rendent par milliers au Palais ou elles demandent avec de grands cris à parler au Roi.

QUELQUE intrépide que fut ce Prince qui, par sa bravoure & son courage, s'étoit conquis tout un Royaume, comme il ne s'attendoit à rien de semblable, il ne put s'empêcher d'être ému, & même interdit, lorsqu'il vit un soulèvement si subit & si extraordinaire. On le seroit sans doute pour beaucoup moins. Les plus grands Héros, tant de l'Antiquité, que de nos jours ont souvent tremblé; & tremblent encore tous les jours à la vue d'une seule
Fem-

Femme. En quel état auroient-ils été & seroient-ils s'ils en avoient tant de milliers sur les bras? Ce n'est pas que ce Monarque n'eut été témoin d'un assez grand nombre de séditions, Il en avoit dissipé plusieurs par sa prudence, d'autres par les moyens usitez en pareils cas, & quelques unes par sa seule présence. Ce qui le frappa le plus dans celle-ci, fut que, dans un si grand nombre de milliers de Femmes, qui tenoient son Palais comme assiégé, on ne voyoit pas un seul homme. Interdit à cette vue, il ne sçavoit que penser de cet événement, & toute sa prudence, qui éclatoit surtout dans les plus grandes occasions, ne put lui faire prévoir quelle en seroit l'issue.

CEPENDANT Bertholde, qui avoit occasionné cette rebellion, de la maniere qu'on l'a vu, rioit sous cape, dans un coin, de l'embaras & du trouble ou il voyoit le Roi. Enfin ce Monarque s'étant un peu remis de sa premiere émotion, leur parla en ces termes du haut de son Balcon: „
 „ Qu'est ce donc que ceci, mes bonnes
 „ & cheres Amies? Il les traita de la sorte, se flattant, par l'expérience qu'il en avoit fait en plusieurs rencontres, que la douceur les tranquiliserait. „ Qu'y a-t'il de nouveau, continua-t'il? A quel
 „ pro-

„ propos vous êtes-vous ainsi toutes assem-
 „ blées? Pourquoi ce soulèvement géné-
 „ ral dans un Sexe qui est la douceur, la
 „ docilité, & la complaisance même?
 „ Vous a-t'on fait quelque injure? Par-
 „ lez, je suis, & serai toujours prêt, &
 „ disposé à vous rendre justice. A voir
 „ votre contenance, on diroit que la fu-
 „ reur vous transporte. A quelle fin ce
 „ tumulte & tout ce vacarme? Il sembleroit
 „ que la folie & l'extravagance vous
 „ auroient fait tourner la tête. „
 „ Ce n'est pas à nous, mais à toi-mê-
 „ me, qu'elle a tourné, lui répondit in-
 „ solemment une Femme qui avoit été
 „ chargée de parler au nom de toutes les
 „ autres. Ne faut-il pas effectivement
 „ l'avoir perdue, ou n'en avoir jamais
 „ eu, pour avoir ordonné, comme tu
 „ l'as fait, que chaque Mari prendra sept
 „ Femmes? O le beau coup de tête que tu
 „ viens de faire là! O le beau & rare trait
 „ de prudence! O la belle action, & bien
 „ digne d'un Monarque sans tête! Sept
 „ Femmes à chaque Mari! Eh, oui vrai-
 „ ment, on leur en donnera! Ils n'ont
 „ qu'à s'y venir frotter! C'est bien pour
 „ leur chien de museau, ma foi! Va, s'ils
 „ ne mangent jamais rien de plus chaud,
 „ je te répons, de la part de tout mon
 „ Sexe

„ Sexe, pour lequel je te porte ici la paro-
 „ le, qu'ils ne se bruleront jamais la bou-
 „ che; Tu auras beau l'ordonner, nous
 „ nous moquons de toi & de tes Ordon-
 „ nances ”.

ON n'aura pas de peine à se persuader qu'un discours si peu respectueux étonna fort le Roi. Ce Prince, qui jusqu'alors avoit toujours été estimé, chéri, & ré-éré de ses sujets, n'étoit rien moins qu'accoutumé à recevoir de semblables harangues de leur part.

„ QUE venez-vous toutes demander ici,
 „ leur dit-il avec une modération que ces
 „ Femmes traitent de pusillanimité?
 „ Parlez doucement si vous voulez que
 „ je vous entende; & pour lors je verai
 „ ce que j'aurai à vous répondre.

„ PARLER doucement, lui repliqua
 „ Madame de Fort-en-gueule! (c'étoit le
 „ nom de la harangueuse) Parler douce-
 „ ment! Et oui, ne mérite-t'il pas bien,
 „ après ce qu'il a fait, qu'on lui parle
 „ doucement? Je veux parler haut, moi,
 „ & aussi haut qu'il me plaira. Nous
 „ n'avons que de trop bonnes raisons
 „ pour cela. Tu mériterois que nous te
 „ chassassions du Trône & t'arrachassions
 „ cette maudite langue qui a dicté une
 „ Ordonnance si exécrationnelle.

LE Roi ayant encore une fois répliqué
aux Femmes, qu'il n'entendoit point ce
qu'elles vouloient lui dire. „ Eh vraiment
„ oui, poursuivit la harangueuse: Croyez
„ le sur sa parole, il ne nous entend pas?
„ comme si nous ne scavions pas qu'il n'y
„ a point de pire sourd que celui qui ne
„ veut point entendre. Hé bien, nous
„ voulons bien encore te le répéter, &
„ te dire que tu es le plus injuste, & mê-
„ me le plus fou, de tous les hommes, d'a-
„ voir ordonné, comme tu l'as fait, à
„ tous les Maris, d'épouser sept Femmes
„ à la fois. Est-ce à toi à te mêler de
„ ces affaires là? Mêle toi des tiennes &
„ des affaires Politiques de ton Royaume,
„ & nous laisse jouir en paix de nos an-
„ ciens droits, tout modiques qu'ils sont.
„ Passe encore si, voulant faire sur cela
„ quelque changement, tu avois enjoint
„ à chaque Femme de prendre sept Ma-
„ ris? La chose seroit dans l'ordre, con-
„ forme à la Justice, à la Raison, & con-
„ venable à notre Sexe qui, étant foible,
„ comme tout le monde le sçait, a besoin
„ de soutien, & n'en sçauroit trop avoir.
„ Bien loin d'en murmurer & de nous
„ plaindre de toi, nous te Bénirions, &
„ te rendrions mille actions de graces
„ d'en avoir agi si charitablement envers
notre

„ notre pauvre Sexe pour le quel un seul
 „ Mari est si peu de chose; Mais par ce
 „ que tu as fait il est bien aisé de voir que
 „ tu n'as point de cervelle, & que tu l'as
 „ perdue. Hé bien? Nous entend-tu
 „ bien à présent?

„ JE ne vous entends que trop, inso-
 „ lentes que vous êtes, repliqua le Roi
 „ dans un transport de colère qui n'étoit
 „ que trop bien fondé, & qu'il lui fut
 „ impossible de retenir. Non contentes
 „ de me charger de la plus grande des im-
 „ postures, vous venez encore insulter
 „ votre Roi, votre Maitre, votre Prin-
 „ ce qui eut toujours pour votre Sexe tou-
 „ tes les considérations imaginables. Al-
 „ lez, ingrates, sortez tout-à-l'heure de
 „ ma présence si vous ne voulez pas ressen-
 „ tir les effets de mon indignation que
 „ vous n'avez que trop encourue! Reti-
 „ rez vous, méchantes Créatures que
 „ vous êtes. Vous m'avez fait connoître
 „ véritablement aujourd'hui ce que c'est
 „ qu'une Femme. Je croyois que l'on
 „ m'avoit trompé; mais je reconnois
 „ qu'on ne m'a dit que la vérité lorsqu'en
 „ parlant de votre sexe, on a dit ”.

*Que ce n'est que malice & qu'imperfection,
 Que pure extravagance & qu'indiscrétion,
 Qu'il*

Qu'il a l'esprit méchant & l'ame très
 fragile,
 Qu'il n'est rien de plus foible & de plus
 imbécille,
 Qu'il s'occupe à mal faire & le jour & la
 nuit,
 Tout semblable en ce point au Diable qui
 le fit;
 Que la meilleure Femme est en Vices fécon-
 de,
 Que Satan l'engendra pour damner tout
 le monde;
 Que bien-loin de servir au plaisir des Hu-
 mains,
 Elle fait leur tourment, leur cause cent
 chagrins,
 Et qu'elle est en un mot plus à craindre
 sur Terre
 Que le Feu, que la Faim, que la Peste &
 la Guerre.

Allez, Sexe trompeur, Allez Sexe maudit!
 Je vous donne à jamais au Diable qui
 vous fit !

IL est aisé de juger par cette impréca-
 tion, de la colére ou devoit être le Roi
 qui, de son naturel, étoit la bonté mê-
 me. Il y a toute apparence que les Fem-
 mes s'en feroient moquées, & dans la fu-
 reur

reur ou elles étoient auroient poussé l'insolence jusqu'au bout ; Mais un Corps de troupes , de la garnison de la Ville , qui étoit fort nombreuse , s'étant avancé , & ayant investi cette Légion Feminine , la frayeur les saisit au point , que s'étant toutes prosternées par terre , elles conjurerent le Roi de vouloir bien leur sauver la vie qu'elles s'imaginèrent qu'on alloit leur ôter par ses ordres.

LE Monarque étoit bien éloigné d'avoir cette cruelle pensée. Il n'avoit pas même donné le moindre ordre à ses troupes qu'un de leurs Commandants avoit fait avancer ainsi , de son propre mouvement , uniquement dans la vue de les intimider & de dissiper cette sédition. Il y réussit parfaitement. En effet le Roi qui étoit dans une grande colère s'étant laissé fléchir par leurs cris & par leurs larmes , leur fit beaucoup valoir la grace qu'il leur accordoit , & leur permit de s'en retourner saines & sauvées chez elles à condition qu'elles resteroient tranquilles à l'avenir , & ne s'abandonneroient jamais à des excès de cette nature ; ce qu'elles lui promirent toutes.

A INSI fut appaisée la plus terrible sédition qu'on auroit peut-être jamais vue dans le monde si la force avoit répondu à

la fureur qui transportoit ces Femmes, & cela parce que Bertholde avoit fait accroire à une d'elles qu'à l'avenir elles n'auroient plus que la septieme partie des bonnes graces de leurs Maris.





CHAPITRE VI.

Quelles furent les suites de la ruse de Bertholde. Nouvelle Apologie du Beau Sexe. Colère de la Reine contre Bertholde. Caractère de cette Princesse, & des Femmes en général.

DÈS que toutes les Femmes se furent retirées, le Roi rentra dans son appartement où Bertholde l'ayant suivi lui dit en riant; Hé bien, tu viens de voir la vérité de ce que je te disois hier. Tu as accompli toi-même la prédiction que je t'avois faite; sçavoir que tu dirois aujourd'hui autant de mal de ce Sexe trompeur, que tu en disois de bien hier.

CELA est vrai, lui répondit le Roi; mais qui auroit jamais cru des Femmes capables des excès aux quels celles-ci viennent de s'abandonner? A propos, continua Sa Majesté, je me ressouviens des conditions aux quelles je me soumis en cas que tu vinsses à bout de ce que je viens de voir arriver: La parole des Rois doit être inviolable. Viens donc prendre avec moi ta place sur ce Trône.....

D 2

NON,

NON, lui repliqua Bertholde. Il est trop petit; & d'ailleurs deux derrières ne vont jamais bien ensemble sur un même siège. Hé bien donc, repartit le Roi, j'en ferai faire pour toi un qui sera tout semblable au mien, & je veux que, conformément à ma promesse, tu partages ma puissance. L'Amour & le Trône, lui répondit Bertholde, ne souffrent point de partage. Ce sont deux choses trop délicates & trop friandes, & l'on n'en a jamais trop pour soi.

TU as raison, lui repliqua le Roi; Je vois par cette réponse que tu as beaucoup plus d'esprit encore que je ne croyois. Elle me fait même penser que tu pourrois bien être l'Auteur du soulèvement de toutes ces Femmes contre moi. Va, je te le pardonne; mais à condition que tu me diras par quel stratagème tu as pu exécuter en si peu de tems une entreprise de cette nature.

BERTHOLDE, sans se faire prier, raconta au Roi la maniere dont-il s'y étoit pris, & que j'ai rapportée dans le Chapitre précédent. „ Je ne suis plus étonné après „ cela, lui dit le Prince, de la fureur ou „ étoient ces Femmes & du vacarme „ qu'elles font venues faire autour de „ de mon Palais. Elles n'avoient assu-
rément

„ rément pas tort, & je suis fâché de
 „ les avoir si fort mal-traitées de paro-
 „ les. Je ne l'aurois pas fait de sens-
 „ froid quand même il auroit été ques-
 „ tion de gagner un nouveau Royaume
 „ aussi grand que le mien. Tu m'as là
 „ fait commettre une faute dont je me
 „ repens. En effet la Femme est de tou-
 „ tes les Créatures qui sont dans le mon-
 „ de, la plus parfaite. Elle est

*Des blessures du Cœur l'appareil souverain
 Et le plus ferme appui de tout le Genre
 Humain,*

*Un homme ne sçauroit vivre content sans
 Femme,*

*Tant qu'il en est privé, c'est un vrai Corps
 sans Ame,*

Sans elle une maison iroit tout de travers,

Elle sçait du Destin partager les revers,

Elle sert un Mari, soulage sa vieillesse;

*La Femme est dans le monde un Miroir
 de Sagesse,*

*Le Temple de l'Honneur, le Chef-d'œuvre
 des Cieux,*

*Et tout ce que la Terre a de plus pré-
 cieux,*

*La Beauté fut son lot, l'Esprit son apa-
 nage,*

La Vertu son domaine, & l'Honneur son partage.

Et toi qui parle ainsi tu n'es rien moins que sage, continua Bertholde sur le même ton.

IL alloit poursuivre, & parodier le bel éloge que le Roi venoit de faire des Femmes, lorsqu'un Page, qui entra, lui remit un Billet de la Reine, par lequel elle le prioit de lui envoyer Bertholde pour le faire châtier du tour qu'il venoit de jouer à son Sexe. Comme il n'est point de Créature plus vindicative que les Femmes, ni dont la colére soit plus à craindre que la leur, le Roi, qui faisoit beaucoup de cas de Bertholde à cause de son esprit, se seroit bien gardé de le lui envoyer, s'il n'eut pas été persuadé que son imagination, féconde en stratagèmes, en trouveroit bien quelqu'un qui le tireroit d'affaire. Il hésita néanmoins, & délibéra pendant quelques moments s'il accorderoit à la Reine ce qu'elle lui demandoit.

BERTHOLDE, le voyant un peu pensif, se douta qu'il y avoit quelque chose de nouveau, & le pria de vouloir bien lui en faire part. „ La Reine demande à te voir, lui dit le Roi; mais j'appréhende...
qu'elle

qu'elle ne soit peut-être tentée de ma peau, interrompit Bertholde : Va, ne crains rien. La Nature y a pourvu & t'a donné des assurances de sa Vertu, du moins quant à ma personne. Oh, reprit le Roi, je suis fort tranquille de ce côté-là; mais je ne le suis pas tant sur ce qui te concerne. Comme elle est fort colérique & tres rancuniere, je crains qu'elle ne t'envoie chercher pour se venger du tour que tu as joué à ces Femmes, & au quel j'apprends qu'elle a été extrêmement sensible. D'un autre côté, comme elle est fort impérieuse & tres méchante lorsqu'on la contredit, je n'ose lui refuser ce qu'elle me demande.

„ C'EST-à-dire, lui repliqua Bertholde,
 „ que tout Roi, & tout puissant que tu
 „ es, tu as cependant un Maître qui te
 „ fait trembler. Pour moi, quoique je
 „ ne sois qu'un chétif & misérable Paï-
 „ san, je suis, en ce cas, plus grand &
 „ plus puissant que toi; car quelque hau-
 „ taine, quelque colérique, quelque mé-
 „ chante enfin que puisse être ta Femme,
 „ je ne la crains point, & je me moque
 „ de sa colère. Crois moi, les Femmes,
 „ en général, ne sont envers leurs Ma-
 „ ris que ce qu'ils veulent bien qu'elles
 „ soient, & s'ils ont à souffrir de leurs

„ défauts , ce n'est qu'à leur excessive
„ complaisance, & à leur foiblesse pour
„ elles, qu'ils doivent s'en prendre. Tu
„ l'as tantôt éprouvé dans le soulève-
„ ment général de celles de cette Ville.
„ Tant que tu leur as parlé avec dou-
„ ceur & politesse, tant qu'elles ont cru
„ que tu les craignois, leur insolence
„ contre toi n'a fait qu'aller en augmen-
„ tant; Mais dès que tu as changé de
„ ton, & que tu leur as parlé des gros-
„ ses dents, elles sont aussi-tôt rentrées
„ dans leur devoir. Il en feroit aujour-
„ d'hui de même de la tienne si tu avois
„ eu, dès les premiers jours de ton
„ union avec elle, la prudence & le
„ courage de lui rabatre les airs hautains
„ & impérieux que ta foiblesse & ta com-
„ plaisance lui ont laissé prendre. O le
„ grand Héros! O le grand Roi! O le
„ grand Homme! Il a sçu conquérir un
„ vaste & puissant Royaume, il sçait
„ parfaitement gouverner un peuple des
„ plus nombreux & des plus difficiles à
„ conduire, & il n'a eu ni l'esprit, ni la
„ prudence, ni la hardiesse, ni le talent
„ de gouverner sa Femme! Va, quelque
„ Diablesse qu'elle puisse être, quelle que
„ soit sa colere contre moi, je n'en appré-
„ hende point les effets, & je sçaurai m'en
„ garantir

C'EST

C'EST ce que j'espère, lui repliqua le Roi, & ce n'est que dans cette persuasion que je te laisse aller chez elle; mais je ferai curieux d'apprendre de toi-même comment tu te seras tiré de ses mains, & de celles de ses Femmes qui, à ce qu'on m'a marqué, ne sont pas moins en colere contre toi. *Qui ne craint point la gueule du Loup, lui repartit Bertholde, n'a pas peur des Moutons.* Va-t'en donc à la grace de Dieu, lui dit le Roi, & reviens d'abord me raconter ce qui se fera passé.





CHAPITRE VII.

*De quelle manière Bertholde évite les châ-
timents que la Reine étoit résolue de
lui faire, & comment il les fait re-
tomber sur ses Domestiques mêmes aux-
quels elle en avoit donné la commission.*

QUOIQUE Bertholde fut prévenu sur le traitement qui l'attendoit chez la Reine, il n'en alla pas pour cela moins hardiment trouver cette Princesse, dans l'espérance que son esprit lui fourniroit, à l'ordinaire, quelque expédient pour le garantir de sa colére. Dès qu'il parut devant elle, ses Dames d'honneur, & la Princesse elle même, furent si frappées de sa laideur & de sa Grottesque figure, que peu s'en fallut qu'elles ne prissent la fuite. Quelque hideux que fut le portrait qu'on leur en avoit fait, elles en trouverent l'original mille fois encore plus difforme; de sorte que, sans le dessein qu'elles avoient de se venger de lui, elles auroient abandonné la place lorsqu'elles le virent.

COMME elles avoient résolu de commencer par se divertir de lui, elles avoient pré-

préparé pour cet effet une espece de Chaise dont le siège apparent étoit formé par un Cuvier rempli d'eau qu'elles avoient proprement couvert d'un tapis de soye. Pour le mieux attirer dans ce piège, la Reine, dissimulant sa colere: Est-ce toi, mon ami, lui dit-elle, que l'on nomme Bertholde? Oui sans doute, je te reconnois au portrait qu'on m'a fait de toi.

Si on ne l'a point flatté, lui répliqua notre Païsan (ce qui est assez rare dans ta Cour) il n'a pas du te prévenir beaucoup en ma faveur; Mais tel qu'est mon visage, ajouta-t-il, du moins est-il naturel; & en cela il ne ressemble pas à plusieurs que je vois ici. Par ces dernières paroles Bertholde désignoit plusieurs Dames d'honneur, & la Reine même, dont les visages étoient couverts d'une triple couche de fard & parfemez de plusieurs douzaines de mouches.

QUAND je ne t'aurois pas connu à ta physionomie, lui dit la Reine, il me seroit impossible de te méconnoître à ces faillies d'esprit, à ces traits de franchise & de sincérité qu'on m'a dit qui t'échappoient presque à chaque moment. Certes je ne suis plus étonnée maintenant que tu sois si avant dans les bonnes graces de mon Mari. Par la même raison je veux
être

être de tes Amies, & comme j'apprends qu'il t'a fait asseoir aujourd'hui avec lui sur son Trône. Je veux aussi que tu prennes scéance à mes côtez. Viens donc occuper auprès de moi ce siége que j'ai fait mettre tout exprès pour toi, afin de te marquer par-là l'estime que je fais de ta personne, de ton esprit, & de tes talents qu'on dit être en si grand nombre.

MES talents, lui repartit Bertholde, sont fort peu de chose. Toutefois j'en ai un que je ne donnerois pas pour toutes les richesses, & même pour tout le Royaume de ton Mari.... Et quel est donc ce talent si rare & si précieux, lui demanda la Reine avec empressement. Celui de deviner, lui répondit Bertholde. Je devine, par exemple, quand quelqu'un a envie de me faire mouiller le derriere, de me faire donner la bâstonnade, & d'autres choses semblables. Je devine de même encore si une Demoiselle est Pucelle, ou non; si une Dame est fidelle à son Mari, ou si elle ne l'est pas; & s'il y avoit dans la compagnie quelqu'une de ces Dames & Demoiselles qui voulut être instruite sur ces derniers articles, ou qui me força de le lui dire, je pourois lui donner cette satisfaction dans le moment. Par cette réponse de Bertholde, la Reine comprit que

que la mèche étoit éventée, & que se défiant du piège qu'on lui avoit tendu, il n'avoit par conséquent garde de s'y laisser prendre.

COMME rien n'irrite plus le désir de la Vengeance dans les Femmes, que la difficulté d'y réussir, la Reine voyant qu'elle avoit manqué son premier coup, fit prendre à chacune de ses Femmes, & prit elle même une Canne. Alors levant le masque, elle leur ordonna d'étriller comme il faloit Bertholde, pour le punir du mauvais tour qu'il avoit joué, le matin, à toutes les Femmes de la Ville.

C'ÉTOIT beaucoup risquer, sans doute, après ce qu'il venoit de leur dire du talent qu'il avoit de deviner sur le compte des Filles & des Femmes. Aussi la plûpart de celles-ci resterent-elles immobiles, n'osant fraper Bertholde, parce qu'il n'y en avoit presque aucune qui n'eut, comme l'on dit, quelque ordure dans ses flutes, c'est-à-dire, quelque intrigue galante, quelque petit Commerce secret dont elles auroient toutes été tres fâchées que la Reine & leurs compagnes eussent été instruites. Il s'en faut de beaucoup que les choses soient aujourd'hui sur le même pied dans les Cours ou ces sortes d'intrigues sont à-present si communes & si ordinaires, qu'elles y pas
sent

font pour des bagatelles dont on ne fait tout-au-plus que rire. Mais dans ce tems-là les Femmes & les Filles y faisoient encore parade de leur Vertu. Il falut donc de nouveaux ordres de la Reine pour rendre à ses Dames d'honneur le mouvement de leurs bras qu'il sembloit que notre Païfan leur eut fait perdre. Elles les leverent enfin, mais en tremblant, & sans aucune force.

ILS alloient tomber sur Bertholde, quand celui-ci, s'apercevant que sa premiere ruse lui avoit manqué par l'obstination de la Reine, en imagina sur le champ une autre: „ Puisque je ne puis échapper „ de vos mains, leur dit-il, permettez „ du moins que je vous demande une „ grace; C'est que celle de vous qui a résolu „ & entrepris d'empoisonner le Roi soit „ la premiere à me frapper. ” A ces mots les Cannes qu'elles tenoient déjà levées leur tomberent des mains. Empoisonner le Roi, s'écria l'une en jettant son bâton au milieu de la Chambre! Hé bon Dieu! qui pouroit avoir une si horrible pensée? Ce n'est pas moi certainement. Et moi encore moins, poursuivit une autre en faisant la même cérémonie. Ainsi parlerent & firent toutes les autres, & jusqu'à la Reine même qui, malgré sa colere ne
put

put s'empêcher d'admirer l'esprit de Bertholde, & la subtilité avec laquelle il étoit échappé à la greffe de coups de bâtons toute prête à tomber sur lui.

LA double épreuve qu'elle en venoit de faire devoit bien appaiser son ressentiment & la convaincre qu'avec les gens d'esprit on vient rarement à bout des mauvais desseins qu'on a contr'eux, des-là qu'ils en sont instruits; Mais, par malheur pour l'Espece humaine, les passions ne raisonnent point; Bien loin de-là, elles nous ôtent le peu de raison que nous pouvons avoir. Ce fut ce qui arriva encore à la Reine. Ne pouvant digérer le tour que Bertholde avoit joué à tout son Sexe, & qu'elle regardoit comme le plus grand affront qu'on eut pu lui faire, elle appella, pour s'en venger, un de ses Domestiques à qui elle donna ordre de faire bien bâtonner Bertholde par ses Gardes lorsqu'il sortiroit de chez elle; de faire venir trois autres de ses camarades pour l'accompagner, être témoins comment la chose se passeroit, & de venir tous les quatre lui en faire rapport,

QUAND on veut réussir dans sa vengeance, la première chose qu'on doit faire est de la dissimuler. La Reine, mauvaise politique, comme le font toutes les per-

personnes d'un caractère violent, n'eut pas plus-tôt donné cet ordre, que Bertholde en rit au fonds de son ame. Il en eut d'autant plus de joye, qu'il le regarda comme un moyen de se venger lui même de ces quatre Domestiques qu'il scavoit l'avoir desservi auprès de cette Princesse, & avoir entrepris de le chasser de la Cour ou ils voyoient avec beaucoup de chagrin & de jalousie qu'il avoit gagné les bonnes graces du Roi.

PLUS adroit & plus rusé que ses ennemis, il dissimula son dessein. Semblable à un homme qui seroit dans la dernière désolation, & qui se voyant prêt à périr n'a plus d'autre ressource que d'implorer la clémence de la personne qui veut le perdre, Bertholde se jette aux pieds de la Reine & la conjure, puisqu'il a eu le malheur d'encourir son indignation, & qu'elle est absolument résolue de lui faire donner la bastonade, d'avoir du-moins la bonté de recommander à ceux qu'elle avoit chargé d'exécuter ses volontez, de ne point donner sur le Chef; qu'il leur abandonnoit le reste du Corps, pour lui donner la satisfaction qu'elle desiroit avoir.

LA Reine qui n'entendit point l'équivoque, & ne sentit point la ruse de Bertholde, lui accorda ce qu'il lui demandoit,

&

& chargea ses Domestiques de notifier en passant ce nouvel ordre à ses gardes.

BERTHOLDE, aussi content que si on lui eut fait la plus grande faveur, en rendit mille graces à la Reine, après quoi il sortit de son appartement. Il se vit aussi-tôt accompagné de quatre grands Estafiers qui l'escorterent jusque dans la Cour où étoient les gardes de cette Princesse qui l'attendoient chacun un bâton à la main, & tous prêts à le recevoir. Bertholde ayant fait ressouvenir ceux qui l'accompagnoient du dernier ordre de la Reine, ceux-ci crièrent aussi-tôt aux gardes de la part de cette Princesse, de ne point toucher au Chef, mais de ne point épargner le Corps.

A peine achevoient-ils de prononcer ces paroles, que notre Païsan, doublant le pas, & prenant les devants, passa devant les gardes qui, le regardant comme le Chef de la troupe, le laisserent passer non seulement sans lui faire le moindre mal, mais le saluerent encore profondément, sachant la grande considération où il étoit auprès du Roi. Il n'en fut pas de même des Estafiers qui le suivoient. Les gardes croyant que l'intention de la Reine étoit que l'on étrillat d'importance ces quatre drôles pour quelque sottise qu'ils

E
avoient

avoient fait , les bâtonnerent si cruellement , que peu s'en falut qu'ils ne restassent morts sur la place. Ils eurent beau crier que c'étoit sur Bertholde que devoit tomber cette gresle de coups , le Manant qui voyoit avec plaisir fondre sur eux l'Orage qu'ils lui avoient peut-être attiré , en rioit de tout son cœur , & crioit lui même aux gardes qu'ils eussent à exécuter , dans toute leur étendue , les ordres de la Reine qu'on venoit de leur notifier ; qu'autrement il alloit se plaindre de sa part au Roi du peu de déférence qu'ils avoient pour les volontez de cette Princesse. Il n'en falut pas davantage pour les rendre in-exorables & sourds aux cris de ces quatre malheureux qu'ils rouèrent de coups.

CEPENDANT la Reine , aprenant ce qui leur étoit arrivé , entra dans une colère encore plus violente contre Bertholde , & jura intérieurement de s'en venger ; mais elle dissimula pour cette fois son ressentiment. En attendant que le tems lui presentat l'occasion de se satisfaire , elle ordonna qu'on prit soin de ces malheureux qui de plus de quatre mois ne furent point en état de marcher , & eurent tout le tems de pester & de jurer contre Bertholde qui les avoit si bien fait étriller.

CHA-



CHAPITRE VIII.

Bertholde raconte au Roi ce qui s'est passé chez la Reine. Il confond un Parasite. Tour qu'il joue au Roi pour le convaincre d'une vérité dont il ne vouloit pas convenir.

COMME il étoit un peu tard lorsque Bertholde sortit de chez la Reine, que d'ailleurs le Roi étoit fort occupé, il ne put le voir de la soirée; mais il ne manqua pas de se trouver le lendemain au lever de ce Prince. Ayant ses grandes & petites entrées dans le Palais, il vint le matin dans l'appartement du Monarque où il trouva un grand nombre de Ducs, Comtes, Marquis, Barons, & autres Seigneurs qui s'y étoient rendus, selon leur coutume, pour lui faire leur cour. Dès-que le Roi l'apperçut: Ah! te voila Bertholde, lui dit-il! Hé bien? Comment as-tu passé hier l'après-dînée chez la Reine? Je pense qu'il y faisoit bien chaud pour toi. Le Tonnerre aura furieusement grondé; car l'Orage étoit terrible.

Il est vrai, lui répondit Bertholde; mais il est tombé sur d'autres. La dessus il raconta au Roi de quelle maniere il s'étoit tiré de ce mauvais pas, les ruses qu'il avoit employées pour cela, & comment il avoit fait tomber sur les Domestiques mêmes de cette Princesse les coups de bâton qui lui étoient destinez. Le Prince en rit beaucoup, de même que tous les Seigneurs qui étoient présents;

*Car qu'un Monarque rie, un Courtisan
rira,
Et tous ils en riront, autant qu'il en
viendra.*

P A R M I tous ces Seigneurs, dont j'ai rapporté ci-dessus les titres & qualitez, il y avoit un Parasite, ou Ecornifleur, vermine qui n'est que trop ordinaire dans les Cours, ou toute l'occupation de ces gens-là est de ronger les Princes qui les souffrent auprès d'eux. Celui-ci faisoit encore à la Cour le métier de Plaisant, ou de Bouffon; je dis métier; car y-t-il au monde un emploi plus bas que celui-là? Qu'un homme d'esprit, par les faillies qui lui échappent, divertisse de tems-en-tems son Prince, c'est ce qu'on voit tous les jours arriver dans les Cours. Mais comme ces
traits

dans les Cours des plus grands Princes, de sujets qui n'ont point d'autre mérite que leur effronterie à la faveur de laquelle ils s'infinuent par tout, & se donnent même un air d'importance dont celui des plus grands Seigneurs n'approche pas ?

LE foi-disant Boufon du Roi étoit de cette trempe. Il se nommoit *Fagotti*, nom qui quadroit parfaitement avec sa personne qui étoit toute des plus mal fagotées. Soit jalousie, soit présomtion, il ne plut pas au Seigneur *Fagotti* de rire, comme avoient fait le Prince & tous ses Courtisans, au récit que Bertholde venoit de faire des tours qu'il avoit jouez chez la Reine. Bien loin de les trouver ingénieux, il en méprisa l'Auteur, & se flattant d'avoir mille fois au-moins plus d'esprit, il demanda au Roi la permission d'entrer en lice avec lui, se promettant bien de faire voir que Bertholde n'étoit qu'un sot auprès de lui. „ J'y consens, lui dit le Monarque; mais prends garde que ce Païsan ne te fasse voir que ton Cheval n'est qu'une Bête. Il en a démontré bien d'autres que toi; & tu seras bien habile si tu fors de ses mains comme tu y seras entré ”.

FAGOTTI ayant répondu au Roi qu'il vouloit bien en courir les risques, ils eurent

rent ensemble, en présence de toute la Cour, une conversation dans la quelle ils s'efforcèrent, à l'envi l'un & l'autre, de faire briller leur esprit. Cette conversation n'est pas venue en entier à notre connoissance, ce qui est cause que je ne puis l'insérer ici. C'est sans doute grand dommage; car il y a toute apparence que ce fut le Chef-d'œuvre & le Triomphe de l'esprit de Bertholde; Mais tels sont les ravages que le Temps a fait dans l'Histoire, dont il nous a enlevé presque tous les plus beaux morceaux. Ce que les Chroniques du país nous en aprennent, est que toute la gloire fut du côté de ce dernier. Elles ajoutent, apparemment pour donner un échantillon de l'entretien qu'ils eurent ensemble, ce qui suit, & que je n'ai garde de laisser ignorer à mes Lecteurs: „

„ Fagotti, dit l'auteur de ces Chroniques, irrité de se voir si mal-mené par Bertholde, lui dit: Il faut avouer que le Païsan est un méchant Animal...
 „ Et le Flateur un vilain Monstre, lui repliqua sur le champ Bertholde? . . .
 „ On voit bien à tes souliers, continua Fagotti, que tu ne fus jamais qu'un misérable; regarde comme ils bâillent.
 „ Par-là le Parasite croyoit faire beaucoup

„ de honte à son adversaire en faisant re-
 „ marquer à toute la Cour que ses sou-
 „ liers étoient perçez... Cela ne te doit
 „ point étonner, lui répondit Bertholde,
 „ ni aucun des assistants qui nous écou-
 „ tent. Si mes souliers bâillent, c'est que
 „ tu les ennuyes par tes impertinences...
 „ Ah, voyez un peu le bon air qu'il a,
 „ dit *Fagotti*, avec ses bas tout rapetaf-
 „ fez!..... T'es-tu jamais regardé dans
 „ un miroir, lui repliqua Bertholde? En
 „ ce cas tu as du être étrangement con-
 „ fus lorsque tu y as vu sur ton visage
 „ toutes les coutures que tout le monde
 „ y voit, & qui nous apprennent ce que
 „ tu as été autrefois; car personne ne
 „ doute qu'elles ne soient la recompense
 „ de tes belles actions ”.

A cette dernière repartie, le Roi &
 toute sa Cour éclaterent de rire; ce qui
 causa à *Fagotti* une confusion d'autant
 plus grande, qu'il ne s'attendoit pas à
 des reproches aussi sanglants. Personne
 ne s'étoit effectivement avisé jusqu'alors
 de lui en faire de cette nature. Comme
 la dispute avoit été des plus vives, Ber-
 tholde, qui étoit naturellement fort pitui-
 teux, demanda au Roi la permission de
 cracher quelque part. Le Roi le lui ayant
 permis, pourvû que ce ne fut pas dans
 la

la place la plus propre, notre Païfan cracha aussi-tôt sur la tête de *Fagotti* qui, comme je l'ai déjà dit, étoit chauve.

Si ce Bouffon avoit été sensible au dernier reproche que lui avoit fait Bertholde, il le fut encore bien plus à cette insulte dont il pria le Roi de lui faire donner satisfaction. Le Monarque n'approuva pas d'abord l'action de Bertholde, & il lui en fit quelque réprimande; à quoi celui-ci répondit. „ De quoi se plaint cet Animal-
 „ là, & de quoi me réprimandes-tu? Ne
 „ viens-tu pas de me permettre de cra-
 „ cher ou je voudrois, pourvû que ce fut
 „ dans la place la moins propre? Or je
 „ n'en ai point trouvé pour cela de plus
 „ convenable que la tête de *Fagotti*. Ne
 „ sçais-tu pas le Proverbe qui dit, *Tête*
 „ *pelée, Place aux Poux?* Or en est-il,
 „ dis-moi, qui soit plus mal propre que
 „ celle-là? ” Le Roi & tous ses Courtisans ne purent tenir contre cette faillie; & ils se mirent tous à en rire à gorge déployée.

ELLE mit, au contraire, le Parasite *Fagotti* dans une si grande colère contre Bertholde, que sans aucun respect pour le Roi & pour toute sa compagnie, il se jeta sur ce Païfan qu'il vouloit étrangler. Bertholde, qui se piquoit encore moins de politesse que lui, en quoi il étoit infiniment

plus excusable, vû qu'il n'y avoit encore que quelques jours qu'il étoit à la Cour ou il n'avoit certainement pas eu le tems de l'apprendre, Bertholde, dis-je, ne crut pas devoir lui donner cette satisfaction. Il prend lui même son ennemi à la gorge, le terrasse, & lui décharge une gresle de coups de poing & de pieds que *Fagotti* s'efforce de parer. Il tâche même de lui en reflituer au-moins une partie; mais notre Païfan, qui n'étoit pas encore enervé, comme lui, par les délices de la Cour, les lui rendoit avec usure; de forte que le Parasite se vit bientôt forcé de lui demander grace, pour ne pas périr entre ses mains. Bertholde eut bien de la peine à le lâcher; & il ne l'auroit pas fait, à coup sur, si le Roi n'avoit joint son autorité aux prieres de ce misérable. Comme notre Rustre n'étoit que grossier, & nullement brutal, le Prince n'eut pas plus-tôt parlé, qu'il obeit...

„ De quoi t'es-tu avisé, pauvre *Fagot-*
„ *ti*, lui dit le Monarque en riant, de
„ vouloir te mesurer contre un homme
„ qui l'emporte de beaucoup sur toi, non
„ seulement pour l'Esprit, mais aussi pour
„ la force du Corps? Ne te l'avois-je pas
„ prédit que tu ne sortirois pas de ses
„ mains comme tu y ferois entré? Re-

„ garde le bel état ou il t'a mis. Te voi-

„ là

„ la le visage tout en fang, & la machoi-
 „ re toute en capilotade; & je ne doute
 „ pas qu'il ne t'ait meurtri de même tout
 „ le corps. Voila ce que c'est que de
 „ s'attaquer à plus fort que soi. Au res-
 „ te je ne scaurois blâmer Bertholde de
 „ ce qui vient de t'arriver. C'est à toi
 „ seul qu'en est la faute. Tu l'as insulté &
 „ attaqué le premier. Il t'a payé dans
 „ la même monnoyé; & je ne crois pas
 „ que tu fois tenté de lui demander ton
 „ reste. Va te laver, & te faire panser.
 „ Que cette Avanture t'apprenne aujour-
 „ d'hui deux véritez que tu aurois du sca-
 „ voir depuis long-tems. La premiere
 „ est, qu'il ne faut jamais mépriser ni in-
 „ sultter personne; & la seconde que, n'y
 „ ayant rien de plus trompeur que les ap-
 „ parences, il n'y a que des gens sans ef-
 „ prit qui s'y fient. Tu viens d'en faire
 „ l'épreuve, & tu dois t'en ressouvenir.”

FAGOTTI fut si confus de se voir ainsi
 vaincu & battu par Bertholde, & de plus,
 réprimandé par le Roi, qu'il n'osa plus
 reparoitre à la Cour la quelle en fut déli-
 vrée, & eut cette obligation à notre Pai-
 san. Que les Souverains & tous les Grands
 seroient heurenx s'ils pouvoient se dé-
 faire à si bon marché de tous les Ecorni-
 fleurs, mauvais Plaisants, fades Bouffons
 qui

qui les obsèdent & les rongent ! Il n'y en a point qui n'eut aujourd'hui besoin pour cela de trois ou quatre Bertholdes, tant cette maudite race a pullulé depuis ce tems là. Rois, Princes, Seigneurs, Généraux, Evêques, Magistrats, Financiers, Bourgeois même, pourvû qu'ils soient riches, dès-qu'ils tiennent une bonne table, tous ont leurs Ecornifleurs qui, conduits par la friandise, y accourent des extrémités de la Ville ou la fumée délicieuse des mêts va fraper leur odorat. Plus alertes mille fois que les meilleurs Chiens de chasse, ils volent alors ou le fumet des ragoûts les appelle, & ou leur grand appétit les conduit ; car ces sortes de gens en sont toujours bien pourvus.... Mais c'est leur faire trop d'honneur que de m'arrêter si long-tems à des sujets si méprisables ; je reprends le fil de mon Histoire.

Le Roi, que la Tragicomique Avanture de *Fagotti* avoit mis de fort bonne humeur, n'ayant d'ailleurs rien de fort pressé à faire ce jour-là, voulut se divertir un peu avec Bertholde, & essayer s'il ne pouroit point l'embarrasser & mettre son esprit en défaut. Ces sortes de récréations, comme je l'ai dit ailleurs, étoient autrefois un de plus grands amusements des Rois ; & nous lisons dans l'Histoire

toire

toire de plusieurs des notres, qu'ils se divertissoient, fort souvent à ces jeux d'esprit qui paroîtront peut-être aujourd'hui à quelque Censeur peu dignes de la Majesté Royale; Comme si les Princes devoient être toujours montez sur le ton Héroïque. Pour moi je demanderois volontiers à ces fortes de gens, qui ne trouvent rien de beau que ce qui est à la mode, le quel est le plus digne de la Majesté Royale, lorsqu'elle veut se délasser des pénibles & fatigantes occupations du Trône, ou de s'amuser à tenir, avec une personne d'esprit, quelques propos divertissans, & en même tems instructifs, ou d'aller courir, comme des foux, à la Chasse, après des Bêtes, pendant des journées entières; ou de tourner pendant plusieurs heures de suite, comme des Enfants, autour d'une grande Table couverte d'un Tapis vert; le tout pour y faire entrer, un certain nombre de fois, une boule d'yvoire dans un trou qu'on nomme *Bloufe*; lequel est le plus digne d'un Roi, ou de courir, comme des dératez, après une petite boule de bois qu'à l'aide d'un petit maillet on pousse de toutes ses forces devant soi; ou de se mettre tout en eau, & dans le risque de périr par la plus douloureuse Pleurésie, à force de courir après une balle qu'on ne veut

veut pas manquer de renvoyer à son adversaire. Si ces jeux-là sont aujourd'hui regardez comme les Amusements les plus Nobles, & dignes des Rois mêmes, pour moi je suis persuadé que les personnes judicieuses les mettront infiniment au-dessous de celui dont je viens de parler. Au reste, ne faisant dans cet Ouvrage que le rôle d'Historien, je suis obligé de rendre à mes Lecteurs la Vérité Historique telle que je la trouve; & voici ce que les anciennes Chroniques du pais nous ont conservé de la conversation que le Roi eut ce jour-là avec Bertholde. L'Antiquité a quelque chose de si respectable & de si attrayant pour les Curieux, que je suis assuré que le plus grand nombre de mes Lecteurs seroit fâché que j'eusse retranché de mon Livre ce curieux & rare morceau.

QUE ferois-tu, demanda le Roi à Bertholde, si je t'ordonnois de paroître devant moi, de maniere que tu ne fusses ni nud, ni habillé... Je me mettrois, répondit notre Païsan, tout nud dans un filet. De cette façon je serois dans l'état que tu demandes. Je ne serois point habillé, puisque j'y serois tout nud; & cependant je ne serois point nud, puisque ce filet me serviroit de vêtement.

LA réponse parut fort juste au Roi qui,
con-

continuant sa conversation avec Bertholde, lui fit les questions suivantes.
 Que faisoient ta Mere, ton Frere, & ta Sœur, la dernière fois que tu as été à *Bertagnana*? Ma Mere faisoit à sa Voisine ce qu'elle ne pourra plus jamais lui faire. Mon Frere en tuoit autant qu'il en trouvoit; & ma Sœur pleuroit pour ce qui l'a fait rire pendant près d'une Année. Je ne croyois pas, lui repliqua le Roi, que tu eusses aussi le talent de faire des Enigmes. Explique moi celle-ci Elle n'est pas, lui répondit Bertholde, fort difficile à deviner. Voici ce que c'est. Ma Mere fermoit les yeux à sa Voisine qui expiroit, chose qu'elle ne lui fera jamais plus, à coup sur. Mon Frere cherchoit des Puces dans sa chemise, & en tuoit autant qu'il en trouvoit. Ma Sœur étoit en travail d'enfant, & pleuroit les suites du plaisir qui l'a fait rire pendant plusieurs mois

ON ne peut pas mieux rencontrer, dit le Roi. Voyons si tu seras aussi heureux dans les autres questions que je vai te faire Quel est le plus long jour de l'Année? C'est celui que l'on passe sans manger Quelle est la plus grande Folie de l'Homme? Celle de se croire Sage. Elle est presque Uni-
 ver-

verfelle Pourquoi la Tête devient-elle plus-tôt chauve que le Menton ?
 Parceque les Cheveux font venus avant la Barbe, & qu'il est juſte qu'ils s'en aillent plus-tôt Quelle eſt l'Herbe que les Aveugles mêmes connoiſſent ? L'Ortie
 Quelle eſt la plus mauvaiſe Fleur ? Celle du Vin, parce qu'elle annonce que le Tonneau eſt près de ſa fin
 Quelle eſt la choſe la plus effrontée ? Le Vent ; car il ſe foure même ſous les jupes des Dames Qu'elle eſt la choſe la plus blanche qu'il y ait dans le monde ? Le jour

Oh ! pour le coup, interrompit le Roi, je te prends en défaut ; car nous n'avons rien de plus blanc que le Lait Et moi je te ſoutiens, repliqua Bertholde que c'eſt le jour, qui l'emporte par ſa blancheur ſur la Neige même Pour celui-là, reprit le Monarque, je voudrois le voir pour le croire ; & je te défie de me le démontrer Je ne veux pour cela que quelques minutes, lui répondit Bertholde ; & en même tems, il ſortit, en promettant au Roi de revenir dans le moment.

Ce ne fut que pour aller chercher un ſeau qu'il fit remplir de Lait, après quoi il le porta dans une Chambre dont il ferma tous les Volets ; de maniere que le
 jour

jour n'y entroit pas plus que dans un Four ? Quand cela fut fait, il vint prier le Roi de venir voir de ses propres yeux ce qu'il n'avoit pas voulu croire. Ce Prince, pour s'en convaincre par lui-même, suivit Bertholde qui le conduisit dans la Chambre ou il avoit placé le seau rempli de Lait à quelques pas de la porte. A peine le Roi eut-il fait deux pas, qu'il alla heurter contre, & renversa sur le plancher tout le Lait dont il étoit rempli. Alors Bertholde, courant ouvrir les Volets de la fenêtre; Hé bien, dit-il, tu vois maintenant la vérité de ce que je te disois il n'y a qu'un moment, & que tu ne voulois pas croire. Si ce Lait, que tu vois par terre, avoit été plus blanc que le jour, il auroit éclairé cette Chambre, tu n'aurois pas été te heurter contre ce seau dans le quel il étoit, & tu ne l'aurois pas renversé, avec risque de te rompre les jambes, comme tu aurois fait si je ne t'avois pas retenu. En effet Bertholde, qui marchoit derrière ce Prince, le retint au moment qu'il alloit tomber sur le seau, & rouler dans le Lait dont tout le plancher de la Chambre étoit inondé.

LE Roi convint alors qu'il avoit raison, & ne put s'empêcher d'admirer ses ruses, & plus encore la vivacité & la justice

telle de son esprit, qu'il avoit remarquée dans les réponses qu'il avoit faites à ses questions. Cette vivacité de génie parut encore bien davantage dans une nouvelle affaire qui arriva quelque tems après à la Cour, & qu'on verra dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE IX.

Plaisante & singuliere Requête, présentée au Roi par les Dames. Embarras dans le quel ce Prince se trouve à cette occasion. Il prie Bertholde de lui aider à s'en tirer.

LE Beau Sexe a deux passions favorites qui sont comme les deux grands ressorts qui remuent l'Âme des Femmes, & le principe de presque toutes leurs actions. Ces deux passions sont l'Amour, & l'Ambition. Une Femme sans Amour est une Créature aussi Fabuleuse & aussi Chimérique que le *Phœnix*; une Femme sans Ambition est une espèce de Phénomène hors des règles ordinaires de la Nature. Demandez à une Fille de treize à quatorze ans ce qui la fait soupirer, dans un âge encore si tendre, après un Galant; quel est le motif qui lui fait mettre en usage toutes les innocentes ruses que sa petite imagination peut lui suggérer pour s'en procurer un; qui est-ce qui lui inspire ce desir ardent qu'elle a de plaire à tous les hommes qu'elle voit; qui est-ce qui lui apprend à relever encore par la plus galante parure qu'elle peut imaginer

les attraites dont la Nature l'a pourvue ; Demandez à cette Femme mariée avec un homme, souvent bien plus aimable qu'elle, ce qui la fait courir après un autre qui n'en approche pas ; qui peut lui suggérer tous les ingénieux stratagèmes qu'elle employe pour duper son Epoux, & l'enrôler dans la grande Confrerie ; l'une & l'autre, si elles veulent parler sincèrement, vous répondra que c'est l'Amour. Interrogez cette autre jolie Femme, & demandez lui pourquoi elle ne scauroit souffrir aucune belle personne de son sexe ; d'ou vient qu'il n'en est aucune sur qui sa langue médifante ne s'exerce, pourquoi elle se persuade qu'il n'y en a point dans le monde à qui elle doive & puisse en conscience céder le pas ; elle vous répondra, si elle veut dire la vérité, que c'est par ce qu'elle est convaincue qu'il n'y a point sur la Terre de Femme qui soit plus belle, plus aimable, ni plus parfaite qu'elle. On a vu dans le Chapitre cinquième de ce Livre à quels excès l'Amour avoit porté les Femmes dans le soulèvement général ou elles furent contre le bon Roi *Alboin* quoiqu'il n'y eut pas donné le moindre sujet ; voici une autre démarche que l'Ambition leur fit faire, démarche qui auroit eu de très pernicieuses

ses suites pour tout son peuple, si Bertholde ne les eut pas prévenues par un innocent & ingénieux stratagème qu'il imagina pour faire échouer leur projet.

IL étoit, selon sa coutume, auprès du Roi, non pour lui faire sa cour, mais pour le réjouir & l'instruire (car il faisoit l'un & l'autre tout-à-la fois) lorsque le Chancelier de la Reine, nommé *Borgno*, vint de sa part trouver ce Prince. Il tenoit en sa main un papier qui étoit plié en forme de Lettre.

A la vue de ce papier, le Monarque, qui craignoit que ce ne fut encore quelque message funeste pour Bertholde, jetta les yeux sur ce Païsan, qui par un signe, lui fit connoître qu'il s'inquiétoit fort peu de ce qui pouvoit en être. *Borgno* s'étant donc présenté devant le Roi, commença à lui exposer le sujet de sa commission; Mais sa mémoire lui ayant fait faux-bond au milieu de son discours, il fut obligé d'avoir recours au papier qu'il tenoit dans une de ses mains. Comme il étoit fort âgé, & que sa vue n'étoit pas moins foible que sa mémoire, avant d'ouvrir ce papier, il commença par tirer de sa poche une paire de Lunettes d'une grandeur enorme, qu'il planta sur un nez Aquilin des plus longs dont la Nature l'a-

voit pourvu, prévoyant bien, fans doute, le besoin qu'il en auroit un jour.

A l'aspect de ces prodigieuses lunettes, avec les quelles on auroit pu découvrir & observer la plus petite Etoile de la *Voye Lactée*, & à la vue de la risible gravité du Chancelier, Bertholde fit un éclat de rire contre lequel le Roi ne put tenir. A son exemple toute l'Assemblée en fit autant. Le Chancelier, voyant ainsi rire tout le monde, se mit aussi à rire lui même, comme les autres, fans songer à ses Lunettes qui, étant tombées de dessus son nez par terre, s'y brisèrent en mille pièces. Ce nouvel incident, joint à l'embaras où il mit le Chancelier, fit redoubler les éclats de rire. En effet par la perte inopinée de ses Lunettes, il se trouvoit hors d'état de s'acquitter de sa commission, ne pouvant ni retrouver le fil de son discours, ni lire le papier qui en contenoit le sujet. Il auroit été donc obligé de s'en retourner comme il étoit venu, si la bonté du Roi ne l'eut assisté. Ce Prince, voyant son embaras, lui demanda le papier qu'il avoit en main. C'étoit une Requête que la Reine lui faisoit présenter au nom de toutes les Dames les plus qualifiées de la Cour & de la Ville. Elle étoit conçue en ces termes.

S I R E,

COMME toutes les Histoires, tant Anciennes que Modernes, ont appris à tout le monde que notre Sexe, aussi bien que celui des hommes, a eu dans tous les tems des sujets très capables de gouverner des Provinces, des Royaumes, & des Empires, & qui même se sont acquitez de cet illustre emploi avec beaucoup plus de prudence, de sagesse, & de gloire, que n'ont fait plusieurs Rois & Empereurs; Comme il s'est vu parmi nous des Femmes assez courageuses pour se mettre à la tête de leurs Armées, soit pour deffendre leurs Etats, soit pour en étendre les frontieres par de nouvelles Conquêtes, ce que firent autrefois les Semiramis, les Tomyris, les Zénobies, & un grand nombre d'autres dont nous pourrions citer les exemples, personne, & sur-tout un Prince aussi sage & aussi éclairé que Votre Majesté, SIRE, ne trouvera étrange la tres humble Requête que nous prenons la liberté de Vous présenter. C'est pour le bien de l'Etat, c'est pour le salut de la Patrie; c'est pour la gloire de votre Regne, enfin, c'est pour la prospérité de votre Auguste Famille Royale, que Vous la

présente un Sexe pour lequel nous scavons que vous avez un amour des plus sincères, une estime des plus parfaites, & toute la considération qu'il mérite.

QUE seroient en effet les Hommes sans les Femmes? Que deviendroient sans elles les Etats les plus florissants? N'est ce pas à nous que les plus grands Princes sont redevables de toute leur puissance qui, sans nous, s'anéantiroit bien-tôt! Otez les Femmes d'un Royaume, ou d'un Empire, même le plus vaste & le plus peuplé, vous n'en ferez bien-tôt qu'un affreux Desert, habité, tout-au-plus, par quelques Sauvages qui l'abandonneront bien-tôt eux mêmes dès qu'ils n'y trouveront point de Femmes.

TANT d'obligations, & qui sont d'un si grand prix, méritent sans doute des égards infinis, & une reconnoissance qui devrait durer autant que le Monde. Toutefois, par la plus étrange & la plus horrible des ingrattitudes, les Hommes, & les Princes mêmes, nous ont traitées, & nous traitent encore tous les jours avec le plus grand mépris, en nous excluant de toutes les charges, de toutes les places & de tous les emplois, sans aucune exception, qui ont quelque rapport, ou la moindre liaison, avec les affaires du Gouverne-

ne-

nement. Injustice criante! Ingratitude affreuse, & que rien ne sçauroit justifier! Car enfin à qui appartient incontestablement le droit de gouverner les Hommes; si non à celles qui les mettent au monde, qui les élevent, qui les instruisent, & qui font leur plus grande félicité sur la Terre?

Pour toutes ces raisons, & beaucoup d'autres encore, que nous pourrions exposer ici si nous n'appréhensions pas de fatiguer Votre Majesté qui n'en sentira que trop la solidité, nous Vous supplions, O grand Roi, dont nous connoissons l'Equité, qui fut de tout temps votre Vertu favorite, de nous rendre sur ce point la justice qui nous est due, & de nous admettre, aussi bien que nos Maris, dans tous vos Conseils, & dans le Gouvernement des affaires de l'Etat pour la conduite des quelles Vous reconnoîtrez bien-tôt que nous n'avons pas moins de lumieres & de talents qu'ils en peuvent avoir.

EN attendant qu'il plaise à Votre Majesté, SIRE, de nous rendre sur ce point la justice que mérite notre Sexe, nous ne cessons point de faire au Ciel les Vœux les plus ardens pour la conservation de sa personne sacrée, & pour la prospérité de son

glorieux Regne dont nous souhaitons que la durée égale celle des siècles: AMEN.

LE Roi ayant lu cette longue Requête que les Femmes lui faisoient présenter par la Reine, dit à son Chancelier, que cette affaire, étant d'une très-grande importance, elle demandoit, par conséquent, que l'on y fit de sérieuses réflexions; qu'il y penseroit murement, & qu'il répondroit sur cela aux Dames dans une Audience qu'il leur donneroit tout exprès le lendemain; qu'en attendant il pouvoit assurer la Reine qu'il auroit tous les égards & toute la considération possible pour sa recommandation.

CEPENDANT Bertholde, qui avoit entendu lire au Roi la Requete des Dames, ayant oui la réponse qu'il venoit de faire au Chancelier de la Reine, se mit à rire de toutes ses forces. . . Tu ris, mon ami Bertholde, lui dit ce Prince; & j'avoue ici que tu en as bien sujet. En effet fut il jamais demande plus extravagante que celle que ces Dames me font faire ici? Des Femmes demander à être admises dans tous mes Conseils, & vouloir entrer dans le Gouvernement des affaires de mon Royaume? Ne feroient-elles pas en de belles mains? Il faudroit que je fusse le plus
fou

fou de tous les hommes pour souscrire à cette risible Requête.

Si tu ne l'es pas, répartit Bertholde, la démarche de ces Femmes fait du-moins voir qu'elles te regardent comme tel. Ce n'est pas à *Alboin* qu'elles croient avoir affaire, mais à un *Babouin*, & tu l'es véritablement, ayant eu la patience de lire jusqu'au bout leur impertinente Requête, & la foiblesse de répondre comme tu as fait au Chancelier de ta Femme.

Tu en parles bien à ton aise, lui dit le Roi. As-tu donc oublié ce que je t'ai dit de son humeur hautaine, & impérieuse ? Si j'avois rejeté brusquement, comme j'ai été d'abord tenté de le faire, si j'avois mis au néant cette Requête à laquelle elle a souscrit toute la première, je serois un homme perdu ; & si je refuse d'y souscrire moi-même, je ne sçais pas trop ce qui en arrivera. Au moins est-il sur qu'elle s'en vengera à la première occasion qu'elle en trouvera.

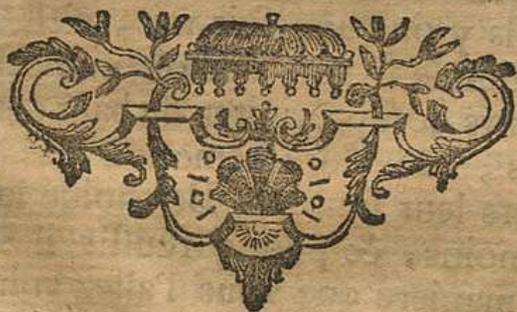
TRISTE maison, s'écria Bertholde, que celle où les Poules chantent, & où le Coq se tait ! Malheur à tout Chien qui se laisse prendre par-là queue ? Pour faire une bonne maison, il n'y faut ni Poules ni Pigeons. . . . Que veux-tu dire par-là, lui repliqua le Roi ? . . . Ce que je t'ai
déjà

déjà dit, continua Bertholde; je veux dire que tu ne dois imputer l'impertinence de toutes ces Femmes qu'à ta foiblesse, & à la fotte complaisance que tu as pour la tienne. Tu n'as qu'à aquiescer à leur demande, & les laisser faire ensuite à leur tête, comme elles sçauront bien t'y forcer dès qu'elles t'auront fait faire ce premier pas; va, je te réponds qu'elles seront bientôt Maitresses dans tes Conseils, & que ce sera un grand bonheur pour toi si elles ne te chassent pas de ton Trône avant qu'il soit un Mois.

Je crois, lui répondit le Roi, qu'elles sont bien capables de le faire, ou du moins quelque chose d'aprochant. Le soulèvement ou elles furent l'autre jour contre moi m'a fait voir qu'il n'y a rien qu'on ne doive attendre de ce Sexe lorsqu'il est irrité; & c'est ce qui me met actuellement dans un embarras terrible. Je suis perdu si je leur accorde ce qu'elles me demandent; & je ne cours guère moins risque de l'être si je le leur refuse. Ce refus les mettra en fureur; & elles sont capables, pour se venger, de faire soulever contre moi leurs Maris qui, ayant le commandement de mes troupes, peuvent me jeter de très mauvaises affaires sur les bras. Mon cher Bertholde,
Ber-

Bertholde mon fidelle Ami, aide moi à fortir du Labyrinte ou je me vois, & d'où je ne prévois pas que je puisse me tirer sans ton secours. Ton imagination fertile en stratagêmes t'en a fourni jusqu'à présent pour te tirer de tous les périls ou tu t'es trouvé à ma Cour. Pour peu que tu veilles y rêver, je suis persuadé qu'elle t'en fournira quelqu'un pour me fortir de ce mauvais pas; & je me flate que tu voudras bien me rendre ce service.

Non seulement celui-là, lui répondit Bertholde, mais je veux encore qu'elles viennent à tes pieds te demander pardon de la folie qu'elles se sont mises dans la tête, & dont je sçaurai bien les guérir: laisse moi faire seulement, & ne t'inquiette pas.



C H A P I T R E X.

Stratagème que Bertholde imagine pour faire échouer le projet des Dames. Embarras ou elles se trouvent. Quelles furent les suites de leur curiosité & de leur désobéissance. Belles réflexions de Bertholde sur la sotte vanité des Hommes.

P A R M I les Créatures sans nombre, de toute espece, que l'Auteur de la Nature a mises sur la Terre, il y en a principalement deux qui l'emportent sur toutes les autres par leur obstination & leur entêtement. Ces deux Créatures Privilégiées sont la Mule, & la Femme, Entreprendre d'ôter de la tête de ces deux Animaux ce qu'ils y ont une fois mis, c'est à-peu-près comme si l'on vouloit empêcher les Torrents de se précipiter du haut des Montagnes, ou faire remonter les Rivières vers leur source. Bertholde le tenta néanmoins, & pour y réussir il s'y prit de la maniere que vous l'allez voir.

De's qu'il eut promis au Roi de le tirer de l'embaras dans lequel il se trouvoit, il rêva un moment à ce qu'il avoit

à faire, après quoi il sortit du Palais, & alla au marché où il acheta un petit oiseau. L'ayant ensuite enfermé dans une boîte, en présence du Roi, il la donna à ce Prince en lui disant de l'envoyer à la Reine pour la faire remettre aux Dames qui lui avoient fait présenter la Requête qu'on a vue dans le Chapitre précédent, avec défense très expresse, sous peine d'encourir son indignation, d'ouvrir cette boîte, mais de la garder jusqu'au lendemain, qu'elle seroit ouverte devant lui lorsqu'elles se seroient toutes rendues à l'Audience qu'il leur avoit promise.

L'OFFICIER qui fut chargé de cette commission s'en étant acquitté, la Reine remit aussitôt la boîte aux Dames qui étoient encore chez cette Princesse où elles raisonnoient ensemble sur la réponse que le Roi leur avoit fait faire par le Chancelier. Comme on se persuade aisément ce qui flatte l'amour propre, chose dont le Beau Sexe est assez bien pourvu, il n'y en avoit pas une seule qui ne se persuadât que la Requête qu'elles avoient fait présenter au Monarque seroit accordée.

„ Sa Majesté, disoient-elles, n'auroit
 „ pas manqué de la rejeter si elle n'a-
 „ voit pas eu dessein d'y souscrire. Mais
 „ elle

„ elle a senti la justice de notre deman-
„ de, & comme elle est l'Equité même,
„ elle a compris d'abord qu'il lui étoit
„ impossible de nous la refuser. Pour
„ nous faire trouver meilleure cette fa-
„ veur, qu'elle nous accordera sûrement,
„ elle a seulement jugé à propos de la
„ différer jusqu'à demain. „ La boëte
que le Roi venoit de leur envoyer fut en-
core regardée comme une nouvelle mar-
que de la disposition favorable ou ce Prin-
ce étoit à leur égard. „ Il n'y a point à
„ douter, continuerent-elles, que cette
„ boëte ne contienne quelque chose d'ex-
„ trêmement précieux, & la confiance
„ avec laquelle il l'a déposée entre nos
„ mains démontre aussi, à n'en pouvoir
„ douter, qu'il ne nous en croit nullement
„ indignes. Allons, Mesdames, faisons
„ voir que nous la méritons, & que
„ chacune de nous soit exacte & fidelle
„ à observer la deffense que le Roi nous
„ a fait faire de toucher à ce Trésor pré-
„ cieux! „ Là dessus elles prirent congé
de la Reine qu'elles remercièrent de ses
bontez, & se retirèrent chacune chez el-
les, après être convenues de se rassem-
bler, le lendemain, chez la Femme du
Gouverneur de la Ville, d'où elles se ren-
droient ensuite, toutes ensemble, à l'Au-
dience

dience du Roi, à l'heure qu'on leur avoit indiquée.

A PEINE se furent-elles séparées, & rentrées dans leurs Hôtels, que chacune d'elles se sentit atteinte d'un desir extraordinaire de sçavoir ce qu'il pouvoit y avoir dans la boëte qui leur avoit été envoyée. Elles résisterent d'abord, mais foiblement, à cette envie qui, renaissant à chaque moment, augmenta de façon, que de toute la nuit elles n'en purent fermer l'œil, au grand déplaisir de leurs Maris qui ne purent pas mieux reposer qu'elles à cause de l'agitation continuelle ou elles furent. Jamais heure ne fut attendue avec plus d'impatience, que celle ou elles devoient se rassembler chez la Femme du Gouverneur. Il s'en faloit encore plus de trois grands quarts-d'heure qu'elle ne fut prête à sonner, lorsqu'elles se trouverent déjà toutes au rendez-vous. Là elles se mirent à babiller & à raisonner ensemble sur la boëte qui leur avoit été envoyée, la veille, & que le Gouverneur avoit enfermée dans son Cabinet aussitôt qu'il l'eut reçue des mains de sa Femme. La précaution étoit fort sage; car comme il connoissoit la Dame, craignant que sa curiosité ne lui fit encourir la disgrâce du Roi qui, pour l'en punir,

G

lui

lui auroit pu oter son Gouvernement, il trouva à propos d'ôter à sa chere moitié cette occasion de succomber à la tentation. Enfin comme l'heure indiquée pour l'Audience approchoit, il crut qu'il n'y avoit plus rien à craindre. Dans cette persuasion il remit la boëte en question à sa Femme qui la lui vint redemander, en la faisant encore ressouvenir de la deffense du Roi.

CETTE boëte ne fut pas plus-tôt apportée dans l'assemblée, que toutes les Dames, la dévorant, pour ainsi dire, des yeux, se mirent à dire à celles qui étoient assises à leurs côtez: Le voilà ce maudit & précieux dépôt qui m'a empêché de dormir toute la nuit! Je n'ai rien eu autre chose dans la tête depuis le moment que nous sortimes hier de chez la Reine. Pour moi, disoit une autre, je ne sçai pas bien au juste ce qu'il peut y avoir dans cette boëte; mais je crois que c'est quelque sortilège dont le charme m'est entré par les yeux; car depuis que je l'ai vue, je n'ai pas été un seul moment tranquille. Je vous en offre autant, Mesdames, ajouta une troisieme; & toutes les autres, jusqu'à la Gouvernante même, tinrent à peu près le même langage. Que nous avons été simples, continua celle-ci, d'a-

d'avoir tant souffert pour une bagatelle ? Si nous avions pu prévoir cela hier au soir lorsque nous fumes sorties de chez la Reine, nous pouvions prévenir & nous épargner tous ces tourments.

PENDANT que la Gouvernante leur tenoit ce discours toutes les Dames avoient les yeux fixez sur cette précieuse boëte qu'il sembloit qu'elles alloient dévorer. Quand je donne à cette Boëte le titre de précieuse, ce n'est pas qu'elle le méritat par elle même, car elle n'étoit que de bois, & à la bien payer, elle ne valoit pas deux sols; mais je lui donne ce nom à cause de ce qu'elle renfermoit, & que la curiosité de ces Femmes leur faisoit regarder comme la chose du monde la plus précieuse & la plus rare. Pour moi, dit encore une de ces Dames; je n'ai jamais souffert en ma vie, & je ne pense pas qu'on puisse souffrir de plus cruel supplice que celui que j'ai enduré. Cette maudite boëte m'a donné, toute la nuit, des Vapeurs qui m'ont pensé suffoquer; & j'en serois morte sans mon Mari. Je sens même qu'elles me reviennent encore; & je prévois que si, je ne puis sçavoir ce qu'elle contient, je tomberai morte, à coup sur, aux pieds du Roi. Quel risque après tout courons-nous de l'ouvrir? Elle

n'est ni cachetée, ni fermée à clef; qui pourra, par conséquent, s'apercevoir qu'elle aura été ouverte? Personne assurément, à moins qu'il ne fut Sorcier: S'il étoit question de toucher, de prendre, de voler cet in-estimable trefor; A la bonne heure; nous aurions très-grande raison d'appréhender l'indignation dont le Roi nous a menacées; mais un regard, un simple coup-d'œil peut-il y causer le moindre dérangement dont on puisse s'apercevoir?

Et. . . . Mais. . . . C'est parler fort sensément, dit la Gouvernante; & je ne vois pas, pour moi, qu'il y ait le moindre inconvénient dans ce que nous propose Madame. C'est la raison même; & j'avouerai ici que nous avons été bien folles de ne le pas faire dès hier. Que de tourments nous nous serions épargnez! Toutes les autres Dames ayant été du même avis, on ouvrit la boîte. Aussitôt le petit oiseau, qui y étoit renfermé, s'envole comme un éclair, & disparoit pour jamais à leurs yeux par une fenêtre qu'une des Servantes de la Gouvernante avoit, sans y penser, laissé ouverte.

JAMAIS consternation ne fut égale à celle de ces Dames lorsqu'elles virent l'oiseau disparu, & la boîte vuide. Ce qui les affligeoit encore davantage, c'est qu'il

qu'il ne leur avoit pas donné le tems d'examiner de quelle espece il étoit. Etoit-ce un Moineau, un Chardonneret, une Linote, un Pinson, une Hirondelle, une Fauvette, un Roitelet, un Rossignol, un Canarie? C'est ce que ces Dames ignoroient. Si elles l'avoient sçu, elles lui en auroient substitué un autre de la même espece, quand il auroit du leur couter mille pieces d'Or, & plus. Mais ce secret n'étoit sçu que de Bertholde & du Roi; & l'un & l'autre s'étoit bien gardé d'en rien dire à personne.

LA consternation ou ces Dames se trouverent, jointe à la crainte des suites fâcheuses que pouvoit avoir leur désobéissance aux ordres du Roi, les rendit aussi muettes qu'elles avoient eu de babil un moment auparavant. Enfin après avoir gardé, pendant près d'un demi-quart-d'heure, un triste & morne silence: „ Malheureuses que nous sommes, s'écria „ la Gouvernante en versant un torrent „ de larmes, qu'avons-nous fait, & „ qu'allons-nous devenir! Notre désobéissance est manifeste, & ce seroit en vain „ que nous voudrions la cacher au Roi. „ Comment pourrions-nous le faire dans „ l'état où sont actuellement les choses? „ De quel front oserons-nous paroître

„ devant ce Monarque irrité qui nous a
„ avertis de l'indignation où il feroit si
„ quelqu'une de nous avoit la hardiesse
„ de lui désobeir. Il nous perdra, Mes-
„ dames, nous, nos Enfans, nos Maris,
„ & toutes nos Familles. Ce qu'il y a
„ encore de plus triste pour nous dans
„ tout ceci, c'est que nous ne pouvons
„ point nous en plaindre, puisque notre
„ infortune ne vient que de nous mêmes.
„ O malheureuse, O maudite curiosité,
„ tu nous a toutes perdues ! Funeste
„ boëte, tu nous es mille fois plus fatale
„ aujourd'hui, que ne fut autrefois celle
„ de *Pandore* ! Si la curiosité, qui la fit
„ de même ouvrir, causa de grands maux
„ sur la Terre, du-moins l'espérance de
„ s'en voir délivré, & même garanti,
„ resta-t'elle au fonds de cette boëte ;
„ mais il s'en faut de beaucoup que nous
„ ayons ici cette foible consolation. „
Ainsi parla Madame la Gouvernante.

Son discours ne fit qu'augmenter encore l'affliction où étoient toutes ces Dames que l'on auroit prises pour autant de statues.

CEPENDANT l'heure de l'Audience que le Roi leur avoit promise aprochoit. Dans l'état de perplexité où elles étoient, elles ne sçavoient si elles devoient s'y

ren-

rendre, ou si elles ne feroient pas mieux de s'en retourner chacune chez elles. La chose ayant été mise en délibération, & mûrement discutée, on étoit sur le point de se déterminer pour le parti de la retraite, lorsqu'une des Dames proposa un expédient par le moyen du quel on pouroit, si-non réparer la faute qu'on venoit de faire, du moins prévenir les suites funestes qu'elle pouvoit avoir. C'étoit d'aller se jeter aux pieds de la Reine, de lui raconter le malheur qui venoit d'arriver, & la prier de vouloir bien employer l'autorité & le crédit qu'elle avoit sur l'esprit du Roi, pour arrêter les effets de sa colère.

„ A QUOI aboutiront, Mesdames,
 „ leur, dit-elle, nos délibérations? A
 „ quoi nous conduiront tous les autres
 „ partis que nous pourrions prendre?...
 „ A rien. Ne perdons donc point en
 „ discours, ni en démarches inutiles, un
 „ tems qui nous est des plus précieux.
 „ La faute est faite, il n'est plus question
 „ que d'en prévenir les suites; & il n'y a
 „ pas un moment à perdre. La Reine
 „ se laissera toucher & sçaura fléchir le
 „ Roi qui, sans parler de l'ascendant
 „ qu'elle a sur lui, est naturellement bon,
 „ & ne voudra pas nous perdre toutes.

» pour une bagatelle; car enfin la perte d'un
» oiseau, qui peut-être ne valoit pas qua-
» tre oboles, n'est pas la mort d'un Hom-
» me. Nous avons toutes été témoins,
» l'autre jour, de sa grande bonté, &
» de son excessive indulgence pour notre
» Sexe, dans le soulèvement général ou
» furent contre lui toutes les Femmes de
» cette Ville, soulèvement dans lequel el-
» les le traitèrent si insolemment. Qu'en
» arriva-t'il? Vous le sçavez. Rien. Elles
» méritoient cependant toutes la mort
» pour leur rébellion; & elles en furent
» quittes pour un moment de frayeur
» qu'elles eurent, encore ce bon Prince
» n'y avoit-il aucune part. Avez-vous
» oublié combien il aime notre Sexe dont
» je l'ai cent fois entendu faire la plus
» flateuse Apologie? Et nous pourrions,
» après cela, craindre les effets de son
» indignation contre nous? Pour moi je
» suis persuadée que notre frayeur lui
» fait injure. Peut-être même en rira-
» t'il s'il arrive qu'il en soit informé, aussi
» bien que de la faute que nous avons
» commise en lui désobéissant. Lui; nous
» punir pour la perte d'un petit oiseau?
» Hélas, je suis presque assurée qu'il ne
» le feroit pas pour tous les Faifans, pour
» toutes les Perdrix, pour tout le Gibier
» qui

„ qui est dans son Parc, ni pour tous les
 „ Oiseaux du monde ensemble. Repre-
 „ nez donc courage, Mesdames; suivez
 „ moi toutes, & ressouvenez vous qu'il
 „ est des moments dans la vie ou il faut
 „ payer de hardiesse, & ou le découra-
 „ gement ne sert de rien. „ Ainsi parla
 Madame *Sans-peur*, & toutes les Da-
 mes embrasserent unanimement l'avis
 qu'elle venoit de proposer.

ELLES se leverent toutes aussi-tôt pour
 se rendre chez la Reine, lorsqu'un Page,
 envoyé par cette Princesse, vint leur de-
 mander la boîte qu'elle leur avoit confiée
 la veille de la part du Roi, & les faire
 ressouvenir que l'heure de l'Audience, que
 ce Prince leur avoit promise, aprochoit.
 Les Dames lui répondirent qu'elles s'en
 ressouvenoient très bien, qu'elles partoient
 pour s'y rendre, & qu'elles porteroient
 elles mêmes à la Princesse la boîte qu'elle
 leur redemandoit.

ELLES se mirent effectivement en mar-
 che, & se rendirent dans le moment chez
 la Reine qui n'eut pas plus-tôt aperçu la
 boîte que tenoit la Gouvernante, qu'elle
 se jetta dessus, comme on fait sur une
 chose qu'on a désirée long-tems, & avec
 beaucoup d'ardeur. Dès-qu'elle l'eut en-
 tre les mains, elle l'ouvrit avec un em-

preslement extraordinaire. Confuse & étonnée de n'y rien trouver, peu s'en falut qu'elle ne se trouvat mal, tant la colere dans laquelle elle entra fut violente. „
 „ Comment donc, s'écria-t'elle avec
 „ transport, mon Mari auroit-il eu la
 „ hardiesse de se jouer ainsi de moi! Je
 „ n'en scaurois douter après ce que je
 „ vois; mais en revanche il me le payera
 „ cher! Il m'a fait passer la plus triste &
 „ la plus fâcheuse nuit que j'aye jamais
 „ eue en ma vie; & lorsque je crois ren-
 „ contrer dans cette boëte du soulage-
 „ ment au mal qu'il m'a causé, je la trou-
 „ ve vuide! Laissez moi faire, je vais lui
 „ chanter une belle Gamme. „

Il y auroit de l'injustice de s'en prendre à lui, Madame, lui dit la Gouvernante. Si la boëte est vuide, ce n'est pas assurément sa faute, mais uniquement la notre. La dessus elle lui raconta, les larmes aux yeux, le malheur qui venoit de leur arriver; & pria cette Princesse, au nom de toutes les Dames, de vouloir bien employer son crédit pour appaiser la colere du Roi dont elles avoient tout sujet d'appréhender les funestes suites. Ce recit, qui fut des plus patétiques, calma celle de la Reine qui, sensible à leur affliction, se chargea d'être leur Mediatrice
 auprès

auprès de son Époux.

CEPENDANT le Roi, qui les attendoit, étoit surpris de voir qu'elles ne fussent pas encore arrivées, & demanda à Bertholde, qui étoit auprès de lui, quelle pouvoit être la cause de ce retardement. Je m'en doute, lui répondit notre Païfan, & je suis presque sur que c'est une suite de mon stratagème. A peine achevoit-il ces mots, qu'il vit paroître la Reine accompagnée des Dames qui étoient au nombre d'environ trois cents. Leur air triste & abatu le confirma dans l'idée qu'il avoit, & qui se trouva un moment après des plus vraies.

LE Roi, ayant fait asséoir la Reine à ses côtes, lui demanda le sujet qui pouvoit avoir occasionné sa visite, quoique le nombreux cortège dont elle étoit accompagnée le lui eut fait assez connoître. Sire, lui dit-elle, vous avez lu la Requête que je vous ai fait présenter hier au nom de toutes ces Dames; je viens avec elles en chercher la réponse que vous avez promis de leur donner aujourd'hui. . . . Elle est dans cette boëte, Madame, lui répondit le Roi; & en même tems il se mit en devoir de l'ouvrir. . . . Epargnez-vous cette peine, Sire, continua la Reine, l'Oiseau n'y est plus. Il s'est envolé. Un mou-

mouvement de curiosité, auquel ces Dames n'ont pu résister, a causé cet accident; & vous les voyez toutes aux pieds de votre Majesté pour vous en demander pardon. Les Dames en effet s'étoient toutes prosternées la face contre terre au moment qu'elles virent que le Prince alloit ouvrir la fatale boîte.

A ces mots le Roi, à qui Bertholde avoit prédit que la chose arriveroit ainsi, feignit d'être dans une très-grande colère contre elles: „ C'est donc ainsi, leur dit-
 „ il d'un air & d'un ton couroucé, c'est
 „ donc ainsi que vous m'avez obéi, ex-
 „ travagantes que vous êtes! Vous avez
 „ laissé envoler l'oiseau dont je vous a-
 „ vois confié la garde, malgré la sévère
 „ deffense & les rigoureuses menaces que
 „ je vous fis faire hier à ce sujet! Et vous
 „ avez encore le front, après cela, de
 „ me venir demander à être admises dans
 „ tous mes Conseils, & à entrer dans le
 „ Gouvernement des affaires de mon
 „ Royaume! Hé, comment pourriez-
 „ vous garder le secret sur les affaires qui
 „ s'y traitent, secret qui est de la der-
 „ niere importance puisque c'est princi-
 „ palement de ce point que dépendent le
 „ bonheur ou le malheur de mon peuple,
 „ la prospérité ou la perte de mon Ro-
 „ yau-

» yaume, & la sureté ou la chute de mon
» Trône? Comment pourriez-vous résis-
» ter à la démangeaison de babiller, vous
» qui, malgré toutes mes deffenses &
» mes menaces, n'avez pu seulement ré-
» sifter, pendant une demie journée, à
» votre curiosité? A quelque chose le
» malheur est bon. Je vois par là ce que
» je devois attendre de vous si j'étois si
» fou que de vous accorder votre deman-
» de. Ce seroit bien pour le coup que
» je pourois dire adieu au secret. On
» n'auroit pas plus-tôt mis dans mes Con-
» seils une affaire sur le tapis, que, de
» quelque importance qu'elle fut, une
» heure après, ou peut-être en moins de
» tems encore, toute la Ville en seroit
» instruite. Allez folles que vous êtes,
» vous mériteriez que je vous fisse punir
» avec la dernière sévérité pour m'avoir
» désobei, comme vous avez fait; mais
» par considération pour la Reine qui a
» bien voulu vous accompagner ici &
» qui s'interresse pour vous, je vous par-
» donne. Que chacune de vous s'en re-
» tourne donc chez soi, & sur-tout qu'au-
» cune de vous ne se mette jamais à l'a-
» venir de pareilles extravagances dans
» la tête. Croyez moi, ce n'est pas sans
» de très bonnes & très solides raisons
» que

„ que les Loix vous ont exclues du Gou-
„ vernement. La Quenouille, le Fuseau,
„ l'Aiguille, & quelques autres petites
„ occupations dans ce genre, voilà votre
„ Sphère, & celle dont toute Femme
„ tant-foit-peu raisonnable ne doit jamais
„ sortir. „

AUTANT que les Dames furent humiliées par ce discours du Roi, autant ce Prince fut-il satisfait de Bertholde qui, par l'ingénieux stratagême de son petit oiseau, venoit de le tirer d'un pas très-hazardeux ou il auroit peut-être succombé sans son secours. Après qu'elles se furent retirées, très-contentes d'en avoir été quittes à si bon marché, il remercia ce Païsan du service qu'il venoit de lui rendre. Tu es donc content de moi, lui dit Bertholde. Assurément, reprit le Monarque; & je souhaiterois de tout mon cœur que la Reine & mes Courtisans le fussent autant que moi; mais tes manières rustiques les choquent extrêmement, & surtout ton impolitesse. La Reine que je viens de reconduire, & en présence de laquelle tu as toujours eu le Chapeau sur la tête pendant l'Audience que je lui ai donnée, vient encore de m'en faire ses plaintes. Je lui ai dit pour t'excuser que tu ne l'otois jamais devant moi, & que

DE BERTHOLDE. III

tu n'avois même jamais fait la moindre inclination pour me saluer. . . .

ET pourquoi m'inclinerois-je pour te faire la révérence, lui dit Bertholde? La Terre doit-elle saluer la Terre? Nous en sommes tous sortis, & nous y rentrons tous, les uns plus tôt, les autres un peu plus tard. La main de celui qui nous a tous formez nous brise, quand il veut, comme le Potier met en pièces, quand il lui plaît, les Vases qu'il a fabriquez. Quoique les uns soient employez à des usages honorables, & que les autres servent à des usages communs, & même quelquefois ignobles, toute la différence qu'il y a entre eux ne vient que de la fantaisie & du caprice des hommes; & je ne crois pas qu'on ait jamais vu un pot-de-chambre s'incliner pour saluer un autre vase de la même matiere dans lequel on avoit mis des fleurs. C'est aussi ce que je n'ai jamais fait, & ce que je ne ferai jamais. Tu es le pot aux fleurs, je suis le pot-de-chambre, ton origine n'est pas différente de la mienne; nous sommes sortis tous les deux de la même main, & pétris de la même matiere; tu ne me dois rien, je ne t'en dois pas d'avantage. Quand la mort nous aura mis tous les deux en pièces, & fait rentrer dans la Terre dont nous
som-

sommes fortis, n'aurois-tu pas bonne grace à me demander alors des inclinations, des saluts, & des révérences? Regardons nous tous dans ce point de vue, envisageons ce terme, qui est inévitable pour nous, & ou nous voyons tous les jours nos semblables arriver, c'est alors que tu sentiras le ridicule de ce que tu exiges de moi, & que je ne puis me résoudre à t'accorder.

Et que dirois-tu si je t'obligeois à le faire, lui dit le Roi? . . . Je t'en défie, continua Bertholde, à moins que tu n'employasses pour cela la violence à la quelle il faut que tout cède. Je sçaurai bien en venir à bout, lui repartit le Roi, sans avoir recours à cette voye que je n'ai presque jamais mis en usage, la douceur ayant toujours été le principe de mon gouvernement. A demain, nous verrons qui de nous deux en aura le démenti. En achevant ces dernières paroles le Roi se leva pour aller au Conseil qui étoit déjà assemblé, & ou l'on n'attendoit plus que lui. De son côté Bertholde alla à ses affaires qui n'étoient pas, à coup sur, d'une aussi grande conséquence.



CHAPITRE XI.

Le Roi croit surprendre Bertholde par qui il est lui-même atrapé. Portrait des Courtisans. Pour quelle raison l'Ecreviffe marche à reculons & la Crabe de côté.

LE Roi ayant été occupé tout le jour, Bertholde ne put le voir que le lendemain qu'il alla à son appartement ou ce Prince l'attendoit. Sa Majesté étoit assise sur un siège vis-à-vis de la porte, qu'elle avoit fait baisser considérablement pendant la nuit à l'insçu de Bertholde, afin que, lorsqu'il viendroit le matin, il fut obligé malgré lui de s'incliner devant elle. Notre Païsan, qui n'étoit nullement prévenu sur ce point, pensa donner de la tête contre le mur lorsqu'il se présenta pour entrer chez le Roi. Etonné d'un changement si prompt, il recula quelques pas en arrière; puis s'étant mis à considérer la porte, il comprit bien-tôt à quel dessein elle avoit été ainsi baissée.

CEPENDANT le Roi, ne voulant pas lui laisser le temps de s'en apercevoir, appella Bertholde aussi-tôt qu'il le vit, &

H

prit

prit le prétexte d'une affaire très pressée qu'il avoit à lui communiquer, afin de l'engager à venir plus promptement. Ce Monarque s'étoit persuadé, comme beaucoup d'autres l'auroient cru, qu'il lui étoit absolument impossible d'entrer sans s'incliner devant lui, & lui faire par conséquent la révérence, chose à laquelle notre Païsan avoit dit, la veille, qu'il ne pouroit jamais se résoudre. Déjà même il s'aplaudissoit du succès de son stratagème, & croyoit avoir mis l'esprit de Bertholde en défaut dans cette rencontre. Mais celui-ci, ne voulant pas avoir le démenti de ce qu'il avoit avancé, trouva sur le champ un expédient pour se tirer d'affaire, & en venir à son honneur. Ce fut de tourner le dos à la porte, & d'entrer à reculons dans la chambre; de sorte qu'au lieu de saluer le Roi en entrant, il presenta le derriere à Sa Majesté qui ne fut pas peu étonnée de cette nouvelle maniere de se présenter à la Cour, & de faire la révérence à son Prince.

LES Courtisans, qui furent témoins de cette irrévérence, en furent extrêmement choquez. Malgré la considération qu'ils sçavoient que le Roi avoit pour Bertholde, ils lui firent entendre qu'il devoit le faire chatier de cette insolence.

Le

Le Monarque, à qui cette faillie, quoique polissonne, n'avoit pas déplu, étoit bien éloigné de suivre leurs conseils. Il feignit toutefois d'en être fâché, & lui demanda, d'un ton assez brusque, qui lui avoit appris à se présenter de la sorte devant le monde. . . . L'Ecrevisse, lui repliqua notre Païsan. Il est vrai, lui dit le Monarque, que cet Animal marche à reculons; mais il est excusable, parce que cette allure lui est naturelle, & qu'il n'en eut jamais d'autre. C'est ce qui te trompe, lui repartit Bertholde. Comment? dit le Roi, les Ecrevisses n'ont pas toujours marché comme elles font aujourd'hui? Non assurément, lui répondit notre Païsan, & si tu n'as rien de plus pressé à faire, je te raconterai sur ce sujet ce que m'a conté mon bon homme de Pere, C'étoit un bon Païsan, comme moi, qui tout grossier qu'il étoit, ne manquoit pas de génie. Il étoit surtout ennemi de la dissimulation, & ignoroit l'art de déguiser ses sentiments, art dans lequel j'ai remarqué que bien des gens excellent ici. Je serois curieux, dit le Roi, de savoir cette histoire. Rien de plus aisé que de te satisfaire, lui repliqua Bertholde; Elle pourra être utile à plus d'une personne. Alors il lui fit le Conte suivant, qu'il

imagina sur le champ, & sous l'emblème duquel il fit au Roi le portrait de la plupart de ses Courtisans.

AVANT-que d'aller plus loin, il est à propos, dit-il, que tu saches que mon Pere, de qui je tiens ce que je vais te raconter, étoit un Païsan, honnête homme, mais pauvre, & qui avoit dix enfans. Comme il n'avoit pas toujours de quoi donner à manger à tant de marmots, qui étoient tous de fort bon appetit, le soir, au lieu de nous donner à souper, il nous amusoit souvent avec des Contes qu'il nous faisoit & que nous écoutions avec tant d'attention, que nous ne pensions seulement pas à lui demander à manger. Le bon homme les faisoit ordinairement durer jusqu'à ce qu'il nous vit plus d'amoitié endormis; alors il nous envoyoit coucher avec cette viande creuse dont il nous avoit repus. Dans le grand nombre de ces Contes, qui nous tenoient lieu de souper, il y en avoit un, entre autres, qui nous fit tant de plaisir lorsqu'il nous le raconta, que je l'ai toujours retenu depuis ce tems; le voici.

„ Un jour, nous dit-il, l'Ecreville &
 „ la Crabe, qui vivoient en tres bonne
 „ amitié l'une avec l'autre, eurent la fan-
 „ taisie de voyager, tant pour voir le
 „ mon-

„ monde, que pour s'instruire & se for-
 „ mer elles-mêmes en voyant les diffé-
 „ rentes Mœurs, Loix, Coutumes,
 „ Usages, Cérémonies, Modes, & au-
 „ tres particularitez des divers Peuples
 „ qui habitent la Terre. Rien n'est plus
 „ instructif que ces sortes de leçons;
 „ Aussi n'y a-t'il point d'Animal plus sot
 „ au monde, que celui qui n'est jamais
 „ sorti de son País. Ne voulant pas qu'on
 „ leur put faire ce reproche, l'Ecrevisse
 „ & la Crabe formerent donc le dessein
 „ de courir un peu le monde ensemble,
 „ beaucoup plus raisonnables en ce point
 „ que bien des hommes, qui néanmoins
 „ en ont bien plus besoin qu'elles. Leur
 „ résolution prise, elles mettent ordre à
 „ leur petites affaires, recommandent à
 „ leurs parents & voisins d'avoir bien
 „ soin de leur maison en leur absence,
 „ de recevoir tout ce qu'on leur apporte-
 „ roit, & de dire, au contraire, à tous
 „ ceux qui viendroient leur demander
 „ quelque chose, qu'il n'y avoit person-
 „ ne au logis. C'est depuis ce tems, &
 „ de ces deux Animaux, que les *Gascons*
 „ & bien d'autres nations, ont pris cette
 „ dernière méthode qu'ils observent très-
 „ régulièrement, quoi qu'elles ne sortent
 „ ni de leur país, ni de leur Ville, ni

„ même de leur maison.
 „ A Y A N T ainsi pris tous leurs arran-
 „ gements, & un grand nombre de Let-
 „ tres de change payables à vue, chose
 „ tres essentielle à tout Voyageur qui
 „ veut voir le país agréablement, elles se
 „ mirent en route. Comme ces deux
 „ Animaux marchaient alors droit, ainsi
 „ que toutes les autres Bêtes, & qu'ils
 „ avoient le gousset bien garni, ils fi-
 „ rent beaucoup de chemin en assez peu
 „ de tems, & parcoururent beaucoup
 „ de país ou ils furent parfaitement bien
 „ reçus tant qu'ils eurent de l'argent. Je
 „ ne m'arrêterai point ici à en faire la
 „ description qui me meneroit trop loin;
 „ je me contenterai de dire que du Ro-
 „ yaume des Sauterelles ils passerent dans
 „ celui des Lezards, de là dans celui des
 „ Papillons, & arriverent enfin dans
 „ celui des Beletes ou la nécessité, ou si on
 „ l'aime mieux, le manque d'argent, les
 „ contraignit de faire halte. Ce fut par
 „ la faute d'un Banquier Génois. Celui-
 „ ci ayant malheureusement fait Banque-
 „ route de plusieurs millions, la Lettre
 „ de Change qu'il avoit donnée à nos
 „ deux Voyageuses leur devint inutile,
 „ le Negociant Hollandois, sur qui elle
 „ étoit tirée, ayant refusé d'y faire hon-
 „ neur

„ neur. Les deux Pélerines ne pouvant
 „ donc par cette raison aller plus loin,
 „ furent obligées de s'arrêter dans ce
 „ Royaume jusqu'à ce qu'elles se fussent
 „ mises en état de continuer leur route.
 „ Tout étoit alors en mouvement
 „ dans *Mustelopolis*, Capitale du Royau-
 „ me des Beletes, à l'occasion d'une
 „ guerre dont voici le sujet. *Mustelicarpax*,
 „ Roi de ce pais, avoit une Fille d'une
 „ beauté ravissante, & mille fois encore
 „ plus spirituelle, qu'elle n'étoit belle.
 „ Comme son Pere l'aimoit tendrement,
 „ il n'avoit rien épargné pour lui donner
 „ l'éducation la plus parfaite; Elle excel-
 „ loit dans les Arts & les Sciences, sca-
 „ voit parler Latin, Grec, Hebreu, Ara-
 „ be, Syriaque, Turc, Allemand, Ita-
 „ lien, Anglois, François; enfin elle
 „ sçavoit toutes les Langues, tant mor-
 „ tes que vivantes. Elle possédoit de
 „ même toutes les parties des Mathé-
 „ matiques, la Philosophie, la Théolo-
 „ gie, la Nécromancie, la Chiromancie,
 „ l'Astrologie, la Mithologie, la Géo-
 „ graphie, l'Histoire, la Chirurgie, la
 „ Médecine, la Musique, la Chimie, la
 „ Poésie, la Botanie & la Politique. Elle
 „ sçavoit parfaitement faire des Vers,
 „ des Lavements, des Almanachs, des

„ Pilules, des Romans, des Pompons,
„ de la Dentelle, des Mercures, des Ta-
„ lismans, & toutes sortes de belles cho-
„ ses dans ce genre : Aussi avoit-elle été
„ instruite dans toutes ces Sciences par
„ un Ane qui étoit le Docteur ordinaire
„ de la Cour, & qui y avoit beaucoup
„ de pratique, par ce que tous les Cour-
„ tisans venoient prendre de ses leçons.
(Par la fréquentation que Bertholde avoit
eu avec ceux du Roi *Alboïn*, qu'il tour-
noit ici en ridicule, il avoit appris les
noms des sciences dont il venoit de par-
ler.)

„ TANT de beauté & de perfections,
„ continua-t'il, ne pouvoient manquer de
„ lui faire un grand nombre d'adora-
„ teurs ; Aussi tous les Princes voisins
„ en étoient-ils devenus amoureux ; Mais
„ son Pere ne consultant que la Politique,
„ l'avoit destinée au Fils du Roi des *Mar-*
„ *motes*, Roi très puissant, qui l'avoit as-
„ sisté, quelques années auparavant,
„ dans une Guerre qu'il avoit eu à sou-
„ tenir contre les petites Belettes qui s'é-
„ toient révoltées, & vouloient ériger
„ leur pais en République. Tout se dis-
„ posoit à la Cour pour la cérémonie de
„ ce Mariage qui devoit se célébrer dans
„ quelques semaines, lorsque deux grands
„ LÉ-

„ Lévriers, qui faisoient la fonction de
 „ Postillons, vinrent donner avis au Roi
 „ qu'il étoit arrivé de *Ratopolis* un Am-
 „ bassadeur qui se rendroit incessamment
 „ à la Cour.

„ CE Ministre s'y rendit en effet, &
 „ fit demander au Roi des Beletes une
 „ Audience qui lui fut accordée, & dans
 „ laquelle il notifia à ce Prince le sujet de
 „ son Ambassade. C'étoit le Mariage de
 „ sa Fille qu'il venoit lui demander au
 „ nom de *Mirmidon Buzzimelek*, grand
 „ Empereur de *Ratomanie*. Comme ce
 „ Monarque avoit appris qu'elle étoit des-
 „ tinée à un autre, son Ministre avoit
 „ ordre d'ajouter qu'en cas de refus il
 „ viendrait avec une Armée des plus for-
 „ midables lui enlever sa Fille, & peut-
 „ être son Royaume.

„ SI *Mustelicarpace* avoit été bien con-
 „ seillé, il n'auroit pas rejeté cette pro-
 „ position aussi légèrement qu'il le fit.
 „ S'exposer à perdre un Royaume pour
 „ une Belette que lui demandoit un des
 „ plus puissants Rois qui fut dans tout le
 „ païs, & dont le ressentiment lui pou-
 „ voit être si funeste, n'est pas l'action
 „ d'un Monarque prudent; Mais par
 „ malheur il n'avoit autour de lui que des

„ Courtisans étourdis qui lui firent faire
 „ cette sottise. Il refusa donc sa fille à
 „ *Mirmidon Buzzimelek* qui sur le champ
 „ ayant rassemblé ses troupes, dont il
 „ composa une Armée de six cents mil-
 „ le combattants, entra dans les Etats du
 „ Roi des Belettes. *Mustelicarpax* voyant
 „ alors, mais un peu tard, les suites fâ-
 „ cheuses de la démarche qu'on lui avoit
 „ fait faire, ramassa de son côté toutes
 „ les siennes qu'il fit marcher pour s'op-
 „ poser au progrès que son ennemi pou-
 „ voit faire.

„ LES choses étoient en cet état, lors-
 „ que l'Ecrevisse & la Crabe arriverent
 „ à *Mustelopolis*. Comme tout est sus-
 „ pect dans le tems de guerre, leurs habil-
 „ lements, leur figure, & leur air étranger
 „ les firent arrêter aux portes de la Ville
 „ d'où on les conduisit chez le Gouver-
 „ neur, & de-là chez le Roi qui leur de-
 „ manda d'ou ils venoient, qui ils étoient
 „ & ce qu'ils venoient faire dans ses Etats.

„ Nous sommes nés, répondit l'E-
 „ crevisse, mon Compagnon & moi, dans
 „ un Pais Aquatique & marécageux.
 „ Nous sommes des Marchands qui
 „ avons fait fortune, & nous voyageons
 „ maintenant pour notre plaisir comme
 „ des Chevaliers errants. Nous avons

„ été

„ été à Memphis, dans l'Isle de Ceylan,
 „ dans le Paraguai, dans la Terre de Feu
 „ en Zelande, & sommes passez de-là
 „ dans l'Asie dont nous avons parcouru
 „ la plus grande partie. Vous pouvez
 „ vous figurer, O grand Roi, combien
 „ dans toutes ces courses nous avons eu
 „ d'Avantures; dans lesquelles nous avons
 „ donné des preuves de notre prudence
 „ & de notre valeur. Mille moucherons
 „ que nous tuames, mon Camarade &
 „ moi, dans une seule soirée, en ont été
 „ les tristes Victimes, & . . .

„ PUISQUE vous avez tant de bra-
 „ voure, interrompit le Roi, voudriez-
 „ vous entrer à mon service? Si le par-
 „ ti vous agrée, je vous offre à chacun
 „ un Escadron de Grillons fort aguerris
 „ dont je vous donne le commande-
 „ ment; & comme je ne doute pas que
 „ vous ne fassiez bien votre devoir,
 „ vous devez être persuadez que je n'en
 „ demeurerai pas là avec vous, mais que
 „ pour peu que la guerre dure je vous
 „ élèverai aussi haut que vous pourrez
 „ monter.

„ Le parti des armes est la ressource
 „ ordinaire de ceux qui n'en ont point
 „ d'autres. Que pouvoient faire ces
 „ deux pauvres Bêtes se trouvant sans

» argent dans un païs étranger , à plus
» de six mille lieues de leur Patrie? El-
» les acceptent donc, en attendant mieux,
» le parti que le Roi leur propose, &
» partent dès le lendemain pour s'aller
» mettre chacune à la tête de leur Esca-
» dron. Elles s'y distinguèrent par leur
» valeur & leur intrépidité. Le Général
» des Belettes en fut si content, que ne
» connoissant point de plus braves Offi-
» ciers dans l'Armée, & étant bien aise d'être
» instruit de ce qui se passoit dans
» celle des ennemis, il jetta les yeux sur
» l'Ecrevisse & sur la Crabe, pour les
» charger de cette dangereuse commis-
» sion. Ces deux Animaux l'accepterent
» & partirent ensemble. Leur voyage
» fut assez heureux ; & ils passerent
» toutes les gardes avancées sans aucun
» péril, attendu que tous les Soldats étoient
» endormis. Par là même raison ils pas-
» serent toutes les autres sans qu'il leur
» arrivât le moindre accident ; de sorte
» qu'ils pénétrèrent jusqu'à la tente du
» Général dans laquelle même l'Ecrevisse
» entra.

» Ce Général, qui étoit un jeune Rat,
» jouoit alors aux Echecs avec un vieux
» Chat qui lui servoit de premier Ad-
» judant. Sa garde étoit composée de

» tren-

„ trente deux jeunes Merles , de douze
 „ Perroquets , & de dix huit Cailles qui
 „ ne se ressentoient nullement des misères
 „ de la Guerre ; car elles étoient toutes
 „ des plus grasses. Comme l'Ecrevisse
 „ connoissoit le naturel babillard de ces
 „ deux premiers oiseaux , son intention
 „ étoit de faire connoissance avec quel-
 „ qu'un d'eux pour tâcher de tirer , par
 „ leur moyen , le secret du Général ; mais
 „ le malheur voulut qu'elle fut apperçue
 „ par un des gardes qui , la prenant pour
 „ un Espion , lui déchargea sur la tête un
 „ grand coup de sa Halebarde ; & com-
 „ me il crut l'avoir tuée , il la prit par une
 „ de ses barbes , & la jetta dans un fossé.
 „ ELLE y seroit périë si la Crabe , qui
 „ avoit vu de loin ce funeste accident ,
 „ n'eut couru à son secours. La pauvre
 „ bête étant revenue à elle , & pouvant
 „ à-peine lever la tête à cause du vilain
 „ coup qu'elle y avoit reçu , fit serment
 „ qu'elle n'entreroit plus jamais nulle
 „ part qu'à reculons , afin qu'en cas qu'elle
 „ fut menacée d'un semblable malheur ,
 „ les coups , du moins , ne tombassent
 „ que sur sa queue , ou tout au plus ,
 „ sur son dos qui en seroient garantis
 „ par l'armure dont elle est revetue.
 „ AUSSITÔT qu'elle se fut un peu
 „ re-

„ remise par les bons soins que la Cra-
 „ be prit d'elle, ces deux Animaux re-
 „ tournerent vers leur Général auquel
 „ ils firent raport de tout ce qu'ils avoient
 „ vu dans le Camp des ennemis, & du
 „ malheur que l'Ecrevisse y avoit essuyé.
 „ Le Général, profitant de l'avis, fit
 „ mettre sur le champ toutes ses troupes
 „ sous les armes, & les fit marcher à pe-
 „ tit bruit contre les Rats qu'ils prirent
 „ au dépourvu, & dont ils firent un
 „ grand carnage; de sorte que les Belet-
 „ tes remporterent sur eux une Victoire
 „ des plus complètes.

„ LA gloire en étoit principalement
 „ due à l'Ecrevisse & à la Crabe sans l'a-
 „ vis de qui elle n'auroit jamais été rem-
 „ portée, & qui avoient pour cela expo-
 „ sé leur vie à des dangers presque iné-
 „ vitables. Une action si glorieuse mé-
 „ ritoit, sans contredit, une des plus
 „ grandes récompenses, toutefois elles
 „ n'en reçurent aucune. Au contraire
 „ bien loin d'obtenir l'avancement que
 „ le Roi leur avoit promis, les Courti-
 „ sans, par une basse & injuste jalousie,
 „ les desservirent auprès de ce Prince d'u-
 „ ne si étrange manière, qu'elles couru-
 „ rent risqué de perdre, par leurs menées,
 „ une vie qu'elles avoient exposée pour

„ sa gloire, & pour la conservation de
 „ ses Etats qu'elles venoient de sauver.
 „ Indignées de cette ingratitude, pour
 „ éviter le traitement indigne dont on les
 „ menacoit, elles résolurent de quitter
 „ le service du Monarque & de s'en re-
 „ tourner dans leur pais comme elles pou-
 „ roient. Cependant, ajouta l'Ecrevif-
 „ se, comme on pouroit nous poursui-
 „ vre & nous faire un très mauvais parti
 „ en nous faisant peut-être punir comme
 „ des Deserteurs, pour dérouter ceux
 „ qu'on pouroit envoyer après nous,
 „ & les empêcher de nous atteindre en
 „ nous suivant à la trace, tu marcheras
 „ de travers, & moi à reculons.

„ CET ingénieux expédient plut beau-
 „ coup à la Crabe qui, se levant sur la
 „ pointe de ses pieds, se mit effective-
 „ ment à marcher de travers, & si vite,
 „ que l'Ecreville, qui marchoit à reculons,
 „ & qui ne voyoit, par consequent, pas son
 „ chemin aussi bien qu'elle, eut beaucoup
 „ de peine à la suivre d'abord; Mais s'é-
 „ tant ensuite accoutumée à cette nou-
 „ velle manière de marcher, elles con-
 „ tinuerent, de compagnie, leur route,
 „ & se sauverent sans qu'on put jamais
 „ les atteindre, parceque les Soldats qu'on
 „ envoya à leur poursuite, ayant exami-

„ né

„ né & suivi leurs traces, prirent une rou-
„ te précisément toute opposée à celle
„ qu'elles avoient tenue. Enfin après
„ un long & pénible voyage, l'Ecre-
„ visse & la Crabe arriverent heureuse-
„ ment chez elles. Comme elles avoient
„ essuyé de grandes fatigues dans leur
„ course, & surtout dans la Campagne
„ qu'elles avoient faite au service de
„ *Mustelicarpax*, elles tomberent mala-
„ des l'une & l'autre peu de tems après
„ leur retour, & moururent. Mais avant
„ que de quitter ce monde, elles firent
„ un Testament par lequel elles ordonne-
„ rent toutes-les-deux que, pour per-
„ pétuer la mémoire de la façon dont
„ elles étoient échappées à leurs ennemis
„ de Cour, leurs Enfants, petits-Enfans,
„ & tous leurs descendants, jusqu'au der-
„ nier, marcheroient à l'avenir de la
„ même manière qu'elles avoient fait
„ dans cette rencontre; ce qui a tou-
„ jours été observé fidèlement depuis ce
„ tems par toutes les Crabes & les Ecre-
„ visses”. Voilà le Conte que mon Pere
„ nous fit, ajouta Bertholde, & dans le-
„ quel tu as pu voir la vérité de ce que je
„ t'ai dit.

„ J'y ai vu bien d'autres vérités, lui ré-
„ pliqua le Roi. J'en ferai mon profit; &
„ sou-

souhaite, ajouta-t-il en regardant ses Courtisâns, que ces Messieurs, qui les ont entendues comme moi, en retirent le même avantage. Il ne tiendra qu'à eux, lui dit Bertholde. Nous sommes tous dans le monde pour nous instruire les uns les autres, & il n'y a que des fots, ou des fous, qui ne profitent pas des leçons qu'on a la charité de leur donner.





CHAPITRE XII.

Le Roi veut récompenser Bertholde des services qu'il lui a rendus. Celui-ci refuse ses gratifications. La Reine le fait demander une seconde fois au Roi pour le punir du nouveau tour qu'il avoit joué aux Femmes. Comment il échape à sa vengeance. Elle le fait mettre dans un sac pour le faire jeter dans la riviere.

AUTANT que les Courtisans furent mécontents du conte de Bertholde & de la Morale dont il l'avoit assaisonné, autant sa Majesté en fut-elle satisfaite. Plus je t'examine, lui dit le Roi, plus je t'éprouve; & plus je t'estime & t'admire. Je vois avec beaucoup de joye que la Nature a pris plaisir à rassembler en toi les deux extrêmes, je veux dire la laideur du côté du corps, & la beauté du côté de l'esprit. Pour marque de ma satisfaction reçois de ma main cette bague, & vas dire de ma part à mon Trésorier qu'il te compte sur le champ mille ecus dont je te fais présent. En prononcant

ces

ces paroles, le Monarque ota de son doigt son Anneau Royal qui étoit garni de plusieurs pierres des plus précieuses, & qu'il présenta à Bertholde. Mais notre Païfan refusa d'accepter l'un & l'autre, en lui disant; Ne trouve point mauvais que je te désobéisse. Ma sincérité ne m'a déjà fait à ta Cour que trop d'ennemis, dont à la vérité je ne me soucie guère; car qui va droit, qui ne desire rien, n'a rien, à appréhender; & ce que Dieu garde est bien gardé. Que seroit-ce, & quel vaste champ ne donnerois-je point à la Médisance & à la Calomnie si j'acceptois tes présents? On ne manqueroit pas de dire que l'Ambition & la soif des richesses m'auroient conduit à ta Cour, & grace à Dieu, ce n'est ni l'une ni l'autre de ces deux passions que je n'ai jamais ressenties, & que je ne compte ressentir jamais. La Nature m'a fait naitre libre, & je prétends l'être toute ma vie: Or on ne sçauroit l'être quand on reçoit des présents; car qui prend, se vend, comme dit un Proverbe. D'ailleurs jamais homme n'aima plus à dormir tranquillement que moi: Et si je prenois ta bague & tes mille écus, je n'aurois plus de repos; car je serois tourmenté ou par la crainte que j'aurois de les perdre, ou par l'appréhension continuelle ou

je ferois que quelqu'un de tes Domestiques qui (soit dit sans te déplaire) ne sont pas tous des plus honêtes gens, ne me coupassent la gorge pour m'enlever ces présents.

AINSI donc, lui-dit le Roi, je ne pourai pas te marquer ma reconnoissance des services que tu m'as rendus, ni t'attacher à moi par quelque récompense. J'ai entendu dire, poursuivit Bertholde, qu'il étoit beaucoup plus glorieux de mériter les bienfaits de son Prince, & de les refuser, que de les recevoir sans les avoir mérités. Ta bonne volonté me suffit; & si j'étois sensible à la Vanité, j'en ferois mille fois plus agréablement flatté, que de tous les plus riches présents du monde.

PENDANT - que Bertholde s'entretenoit ainsi avec le Roi, ce Prince reçut un billet de la Reine par lequel elle lui marquoit qu'elle étoit indisposée, & le prioit de lui envoyer Bertholde pour l'amuser & la réjouir un peu par ses saillies & ses bons-mots. Celui-ci, qui connoissoit, par l'épreuve qu'il en avoit déjà faite, l'humeur colérique & vindicative de cette Princesse, ne fit pas voir d'abord beaucoup d'empressement à obéir aux ordres du Roi qui, pour le rassurer, lui dit qu'il n'avoit rien à appréhender de la Reine,

vû qu'elle n'avoit aucun sujet raisonnable de se plaindre de lui. . . . Chat échaudé, craint même l'eau froide, lui répondit Bertholde. Elle n'en avoit pas d'avantage l'autre jour; cependant il ne tint qu'à moi d'être assommé de coups de bâton, & sans quelques ruses qui me réussirent, je ne serois jamais sorti de chez elle. Ne crois pas que je sois si sot que de me fier à ce qu'elle t'écrit. Le Renard contrefait le malade, & quelquefois même le mort, pour mieux atraper & croquer les Poulets; & la colère des Femmes est un feu caché sous la cendre, qui éclate dans le moment qu'on s'y attend le moins. D'ailleurs je sçai qu'à la Cour les injures se gravent sur le bronze, & les bienfaits sur le sable. Ta femme s'est tenue offensée des tours que j'ai jouez à son Sexe; ainsi ne t' imagine pas qu'elle en ait perdu le souvenir. Il n'est pire eau que l'eau qui dort; & la bonace est toujours suivie de la Tempeste. Au reste il en arrivera ce qui pourra. Je ne veux pas qu'il soit jamais dit qu'aucune Femme, quelle qu'elle soit, m'a fait trembler, & pour cette raison j'y vais tout de ce pas.

IL partit effectivement pour se rendre chez la Reine; mais il apprit en chemin que cette Princesse, qui véritablement ne

choit qu'à se défaire de lui, avoit donné ordre à ses Domestiques de lâcher contre lui quatre grands Dogues des plus furieux qui gardoient pendant la nuit une des Cours du Palais qu'il lui falloit absolument traverser pour aller à son appartement. Bertholde ayant entendu cette fâcheuse nouvelle ne sçavoit pas trop comment il pourroit se garantir de la gueule de ces impitoyables Animaux qui l'auroient mis en pièces & dévoré, s'ils étoient tombez sur lui.

PENDANT qu'il cherchoit dans sa tête un expédient pour se tirer de ce mauvais pas, le hazard fit passer auprès de lui un des Chasseurs du Prince qui portoit à son Maitre d'Hôtel deux Lievres vivants qui avoient été pris à la course. Ayant engagé ce Chasseur à les lui céder pour une pièce d'or qu'il lui donna, il continua son chemin. Dès-que les Domestiques de la Reine l'apperçurent dans la Cour, ils lâcherent aussi-tôt les quatre Dogues qui accoururent pour se jeter sur lui; mais Bertholde pour leur donner de l'occupation ailleurs, lâcha, de son côté, ses deux Lievres qui se mirent à courir de toutes leurs forces dans la Cour. Les Dogues ne les eurent pas plus-tôt vus, que, quittant notre Païsan sur lequel ils alloient se jeter
pour

pour le dévorer, ils se mirent à poursuivre les deux Lievres qui leur donnerent beaucoup d'exercice.

A la faveur de cette ingénieuse diversion, Bertholde s'ésquiva, & arriva sain & sauf dans l'appartement de la Reine qui fut bien étonnée de voir qu'il eut encore échapé à sa vengeance. Cette Princesse ayant sçu de quelle manière il s'y étoit pris pour se tirer de ce danger qui lui avoit paru inévitable: „ Oh! pour le coup,
 „ lui dit-elle, je te tiens; & tu ne m'é-
 „ chaperas plus. C'est à present que tu
 „ vas me payer tous les tours & tout le
 „ mal que tu as fait à mon Sexe. Je
 „ t'apprendrai, pendart que tu es, à te
 „ moquer de moi comme tu l'as fait tant
 „ de fois! Je ne sçai qui me retient &
 „ m'empêche de t'arracher le cœur de
 „ mes propres mains! Enfin malgré tou-
 „ tes tes ruses, te voila tombé dans le
 „ piège, viéux Renard que tu es! Tu
 „ vas voir ce que c'est que de se jouer à
 „ des gens de ma condition ”.

QUOIQUE Bertholde eut, comme on l'a vu jusqu'ici, la langue assez bien déliée, & fut très prompt à la repartie, il demeura néanmoins quelques moments sans répondre à la Reine. Peut-être fut-ce pour laisser passer les premiers trans-

ports de cette Princesse dont le visage étoit tout enflammé, & rouge comme une Ecreville lorsqu'elle est cuite, tant sa colère étoit violente. Lorsqu'il la crut un peu appaisée, & en état d'entendre raison, ce qui n'arrive jamais dans les premiers mouvements de la colère, il lui parla en ces termes: „ Quel si grand fu-
„ jet de plainte as-tu donc contre moi
„ pour vouloir, comme tu dis, m'arra-
„ cher le cœur de tes propres mains?
„ Est-ce le refus que le Roi t'a fait de
„ souscrire à la Requête que tu lui as fait
„ presenter au nom des Dames? S'il ne
„ l'a pas acceptée, est-ce ma faute, ou la
„ leur? N'est-ce pas à leur indiscre-
„ te curiosité qu'elles doivent s'en pren-
„ dre? Pourquoi ont-elles commencé par
„ désobeir au Roi? Quel fonds, après
„ cela, auroit-il pu faire sur elles s'il
„ leur avoit accordé ce qu'elles lui de-
„ mandoient? Ecoute, je suis ton très
„ humble serviteur; mais je le suis aussi
„ du Roi ton Epoux. J'étois auprès de
„ lui lorsqu'elles lui envoyèrent faire cet-
„ te sottise demande. Il voulut avoir sur
„ cela mon avis; je m'en deffendis au-
„ tant que je pus; mais comme il est
„ mon Maître, il lui falut enfin obéir.
„ Est

„ Est-ce donc un crime que d'obéir à son
 „ Roi, &
 „ VAINES raisons ; inutile deffense,
 „ interrompit la Reine ! Tu ne lui as don-
 „ né ce conseil que pour m'affronter ; mais
 „ tu verras dans peu ce que c'est que
 „ d'offenser une femme telle que moi. Tu
 „ n'as qu'à recommander ton ame à Dieu.
 „ car je te jure que tu ne verras pas le
 „ jour de demain ”. En achevant ces mots
 elle donna secrettement quelques ordres
 au principal de ses Domestiques , après
 quoi elle se retira dans un autre apparte-
 ment, laissant ainsi Bertholde à la merci
 d'un grand nombre de Valets qui se trou-
 voient là. Ces derniers , enhardis par
 le discours que la Reine venoit de lui te-
 nir, & qui, pour des raisons que j'ai di-
 tes ailleurs , haïssoient Bertholde , lui
 firent mille insultes. L'un lui donnoit des
 coups de pied, l'autre de grands coups
 de poing, celui-ci le tiroit par la bar-
 be, celui-là par les cheveux, un autre
 lui donnoit des coups de bâton ; enfin
 cette scene , la plus fâcheuse que notre
 Païsan eut jamais eu en sa vie, se termina
 par un grand sac dans lequel ils le mirent &
 l'enfermerent par ordre de la Reine ; après
 quoi ils le transporterent dans une autre
 chambre, voisine de l'apartement de cette

Princesse. Comme elle appréhendoit qu'il ne lui échapat encore par quelque ruse; ce qu'il avoit déjà fait plusieurs fois, elle l'y fit garder à vue par un des Archers, ou Sbires, jusqu'au moment de la nuit où elle avoit résolu & donné ordre qu'on le jettat dans la riviere. Cet ordre, aussi cruel qu'injuste, auroit été exécuté sans la ruse qu'imagina Bertholde pour se tirer de ce danger qui auroit paru inévitable à tout autre que lui, & que vous verrez dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE XIII.

Ruse de Bertholde pour sortir du Sac ou la Reine l'avoit fait enfermer. Il y fait entrer en sa place le Sbiere qui avoit été chargé de le garder.

QU'UN Sot se trouve dans le danger, il est rare qu'il en échape. C'est une fuite de sa sotise. Qu'un homme d'esprit se trouve dans la même situation malgré tous les efforts qu'il aura faits pour l'éviter & s'en garantir, il est rare qu'il y périclisse. Il trouve presque toujours moyen de s'en tirer. Tout autre que Bertholde, se voyant ainsi enfermé & lié dans un sac, & sur le point d'être jetté dans la riviere, se seroit cru perdu sans ressource; mais notre Païsan ne désespéra point d'en sortir. Après avoir rêvé pendant quelques moments à ce qu'il pouroit faire pour cela, voici de quelle maniere il s'y prit.

„ O Fortune ennemie, s'écria-t'il d'un
 „ ton vraiment lamentable entrecoupé
 „ de soupirs & de sanglots! Jusques à
 „ quand prendras-tu plaisir à te jouer,
 „ com-

„ comme tu fais, des riches aussi bien
 „ que des pauvres? O richesses maudites,
 „ ou m'avez-vous réduit! Il seroit bien
 „ plus avantageux pour moi, sans doute,
 „ que mon Pere ne m'eut laissé aucun
 „ bien; je ne serois pas dans le triste
 „ état ou je me vois! Qu'ai-je gagné a-
 „ vec toute ma politique? Je m'étois ima-
 „ giné qu'en cachant mes richesses sous
 „ des habits communs, & même gros-
 „ siers, je pourois mener une vie douce,
 „ tranquille, & heureuse; que mon sort
 „ ne seroit envie à personne, parce que
 „ tout le monde me croiroit pauvre;
 „ Mais malgré toutes mes précautions
 „ on a découvert que j'étois riche; &
 „ l'envie que l'on a de jouir de mes biens
 „ fait que chacun me tourmente pour
 „ me faire entrer dans sa famille. Il n'est
 „ pas jusqu'à la Reine qui ne se soit aussi
 „ mise au nombre de mes Tirans, & qui
 „ ne me persécute pour me faire faire une
 „ sottise; Mais quelque chose qui en puis-
 „ se arriver, je me garderai bien de lui
 „ obéir, & de me jeter dans une pareil-
 „ le galère. Il est vrai que par là je pou-
 „ rois parvenir aux premiers emplois de
 „ la Cour, & faire une fortune immen-
 „ se; mais en serai-je pour cela plus heu-
 „ reux? J'aurai, à la vérité, une des
 „ plus

„ plus belles femmes qui soit dans le Ro-
 „ yaume; mais fera-t'elle toute à moi?
 „ Comme je suis laid, & même diffor-
 „ me, il faudroit que j'eusse perdu l'es-
 „ prit pour me flatter qu'elle m'aimera.
 „ Non, non, j'aurois beau avoir pour
 „ elle toute la tendresse & toute la com-
 „ plaisance imaginable, elle n'auroit, de
 „ son côté, que de la haine, & peut-ê-
 „ tre que du mépris pour moi. Ah! si du
 „ moins j'étois d'une figure passable, je
 „ pourois espérer d'en être aimé! Bien-
 „ loin de me faire prier alors, je serois
 „ le premier à aller au devant de ce qu'on
 „ me propose, & me regarderois comme
 „ le plus fortuné de tous les hommes si
 „ j'avois le bonheur de l'obtenir. Ce qui
 „ fait aujourd'hui mon malheur seroit a-
 „ lors tout le bonheur de ma vie. O For-
 „ tune! O Fortune, quand feras-tu lasse
 „ de me persécuter! „

PENDANT-que Bertholde se parloit
 ainsi à lui-même, le Sbire qui le gardoit,
 & qui n'avoit presque pas perdu un mot de
 son discours, touché de compassion, &
 plus aiguillonné encore par sa curiosité,
 s'aprocha du sac, & demanda à notre Pai-
 san l'explication de ce qu'il venoit de lui
 entendre dire, & pourquoi on l'avoit en-
 fermé dans ce sac. „ Que te servira de
 l'a-

„ l'aprendre, Frere, lui répondit Bertholde? Je n'en serai pas moins misérable; laisse moi me plaindre. Ah! Ah!
 „ Ah! Que je suis malheureux! „

QUOIQUE la pitié n'entre guère dans le cœur de mes Confreres & Camarades, lui dit le Sbire, je suis néanmoins sensible à ta misère. Si je ne puis pas t'en délivrer, je puis du-moins te consoler, & par là te la rendre un peu plus suportable.

Tu le pouvois, il est vrai, lui repliqua Bertholde; mais, par malheur pour moi, il y a trop peu de tems d'ici au moment ou l'on doit me faire. . . . foueter peut-être, interrompit le Sbire. . . . Bien pis, lui repartit Bertholde. . . . faire amende honorable, la corde au cou, & la torche au poing, poursuivit le Sbire. . . . Bien pis. . . . t'envoyer peut être aux Galeres. . . . Bien pis. . . . te pendre jusqu'à ce que mort s'ensuive. . . . Bien pis encore. . . . T'écarteler. . . . Encore pis. . . . Te faire bruler vif, & jeter ensuite tes cendres au Vent. . . . encore pis mille fois. . . . Que Diable peut-on te faire pis que tout ce que je viens de te dire?... On veut me marier, dit Bertholde.... Et c'est-là, Bête que tu es, ce grand mal dont tu es menacé! Certes, l'avanture
 mé-

mériteroit d'être chantée dans les Carefours. Ecoute, Frere, continua Bertholde, Epouser une Femme n'est pas ce qui me fait peur, ni ce dont je me plains; car si on le vouloit, j'en prendrois cinquante par jour, mais c'est la maniere dont on s'y prend, & dont on veut que j'épouse celle-ci. N'y a-t'il point d'autre personne que toi dans cette chambre; & me promets-tu de garder le secret, quoique après-tout il n'en sera jamais que ce qui doit m'en arriver? Tu me parois honête Homme, à ce que j'ai pu connoitre à ton discours; & je crois que je ne cours aucun risque en te racontant mon histoire.

„ Tu sçauras donc, poursuivit Bertholde, que la Fortune m'a autant favorisé de ses richesses, que la Nature m'a disgracié en me mettant au monde. Figure toi dans ma personne l'homme du monde le plus laid, & même le plus difforme. Il ne tiendra qu'à toi de t'en convaincre par tes propres yeux, si tu veux seulement ouvrir ce sac, & me regarder; Mais cinquante bons mille écus de rente que mon Pere m'a laissez, & dont je jouis depuis environ trois mois qu'il est mort, ont fait disparoitre ma laideur aux yeux de tous les

„ Pe-

” Peres & de toutes les Meres qui ont
” des Filles à marier. Deja l'on m'en a
” offert plus de douze douzaines que
” j'ai toutes refusées, par la raison que
” je sçais, à n'en pouvoir douter, que ce
” n'est que pour mon bien qu'elles me re-
” cherchent, & que je ne leur aurai pas
” plus-tôt donné tout mon bien par con-
” trat de mariage, qu'elles voudroient me
” voir pendu, pour en jouir & le dissiper
” au plus vîte. Une de ces Meres avides,
” irritée du refus que j'ai fait de sa Fille,
” me veut forcer de l'épouser, & a eu pour
” cet effet recours à la Reine dont elle
” est premiere Dame d'honneur. „

Et tu as refusé, nigaut que tu es, un
parti de cette importance, lui dit le Sbi-
re? Tu veux donc jeter, comme l'on
dit, ta bonne fortune aux Chiens.

” JE sçais, continua Bertholde, que
” bien d'autres en ma place ne se le fe-
” roient pas dire deux fois. La fille aura
” beaucoup de bien en mariage, celui qui
” l'épousera aura à la Cour tous les em-
” plois qu'il voudra; mais . . . C'est ce
” Diable de mais là qui me l'a fait refuser,
” & qui m'a mis dans le triste & fâcheux
” état ou tu me vois actuellement.

CE mais, dit le Sbire, doit donc être
une terrible chose. Je serois bien curieux
d'ê-

d'être instruit de ce mais. „ Comme je te
 „ crois honête homme, lui repliqua Ber-
 „ tholde, je t'en ferois de bon cœur con-
 „ fidence; Mais ce ne pourroit être qu'en
 „ te parlant à l'oreille; car s'il falloit mal-
 „ heureusement que la Reine, ou quel-
 „ qu'un de ses gens l'entendissent, nous
 „ serions perdus tous-les-deux, & punis
 „ sans aucune miséricorde. Ceci n'est pas
 „ une bagatelle au moins ”.

CES dernieres paroles ayant irrité la
 curiosité du Sbire, il s'approcha du sac
 dans le quel étoit Bertholde, & le pria de
 vouloir bien lui dire à l'oreille le grand
 & important secret qui étoit renfermé dans
 ce diable de mais. Bertholde y consen-
 tit, & aussi-tôt le Sbire mit son oreille
 contre le sac pour mieux entendre. Mais
 notre Païsan qui, dans toute cette Histo-
 ire faite a plaisir, n'avoit d'autre but que de
 faire ouvrir le sac pour en pouvoir sortir,
 se mit à marmoter si bas quelques paroles
 mal articulées, qu'il fut impossible au Sbi-
 re de rien entendre de ce qu'il disoit. En-
 suite elevant sa voix „ Hé bien, poursui-
 „ vit-il, tu vois maintenant de quelle im-
 „ portance est le secret que je t'ai confié.
 „ Voudrois-tu, à présent que tu le sçais,
 „ prendre une pareille fille en mariage? ”

LE Sbire lui ayant dit qu'il n'avoit rien

K

en-

entendu de ce qu'il venoit de lui dire, Bertholde recommença de même à marmoter encore plus bas quelques autres paroles qui ne furent pas mieux entendues. Celui-ci, s'en étant encore plaint, & notre Païfan ayant donné un coup de tête contre le sac: „ Ah, vraiment, dit-il, „ je ne suis plus étonné que tu ne m'entendes point! Je te dirois bien des secrets pendant toute l'éternité, que tu n'en entendrois pas un seul tant que ce sac ne sera point délié. Comment veux-tu que le secret en sorte tant qu'il restera fermé? Si tu voulois l'ouvrir seulement de façon que j'eusse la tête dehors, tu le scaurois dans le moment; & quand tu l'aurois entendu tu pourrois refermer le sac ”.

LE SbiRE, qui selon l'ordinaire des gens de cette profession, n'étoit pas un homme des plus spirituels, consentit à ce que Bertholde venoit de lui proposer, & délia le sac, d'ou notre Païfan fit d'abord sortir sa tête. A la vue de son effrayante difformité, le SbiRE recula quatre pas en arriere; & Bertholde profita de cet intervalle pour sortir entièrement du sac. Alors faisant, à son tour, trois ou quatre pas, & se pavanant comme un petit-maitre de Cour tout gonflé,

flé d'un mérite qu'il n'eut jamais: „ Que
 „ te semble, dit-il au Sbire, de ce mi-
 „ nois & de cette taille charmante? ”... Que
 je n'ai jamais vu, lui répondit le Sbire,
 de Cavalier taillé sur ton modèle, ni de
 visage qui approchat du tien. Dis moi, la
 Demoiselle qu'on te veut faire épouser t'a
 t'elle jamais vu? „ Jamais, lui re-
 „ pliqua Bertholde; & c'est pour qu'elle
 „ ne me voye pas qu'on m'a fait mettre
 „ dans ce sac. La cérémonie doit se faire
 „ cette nuit dans cette chambre ou l'on
 „ doit me la faire épouser sans lumière;
 „ & dès que nous serons mariez, on me
 „ fera voir à la Demoiselle tel que je suis.
 „ Comme il n'y aura plus alors à s'en dé-
 „ dire, il faudra bien qu'elle s'en conten-
 „ te; & moi, pour me dédomager de
 „ ma complaisance, je toucherai aussi-tôt
 „ dix mille pistoles d'Espagne dont la
 „ Reine fait présent à cette Demoiselle
 „ en faveur de ce mariage. Voila quelles
 „ en sont les conventions qui s'exécute-
 „ ront peut-être avant-qu'il soit une de-
 „ mie heure ”.

Et-tu es si Bête, dit le Sbire, que de
 t'afliger pour une affaire de cette nature
 qui feroit la félicité & la joye de tout au-
 tre que toi! . . Mais, à propos, je me ra-
 pelle que tu m'as dit que tu avois quel-

ques raisons pour rejeter ce mariage. Tu m'as promis même de me les dire; & tu sçais que ce n'est que pour cela que je t'ai fait sortir de ce sac.

„ IL est vrai, lui repliqua Bertholde;
 „ & je suis sur, d'avance, que tu les aprou-
 „ veras lorsque je te les aurai dites. Tu
 „ sçauras donc que la Demoiselle à qui
 „ l'on veut me donner est belle comme
 „ le Soleil; & comme je suis un Monstre
 „ auprès d'elle, je suis plus qu'assuré
 „ qu'elle ne me fera rien moins que fi-
 „ delle. J'en puis juger ainsi sur la con-
 „ duite qu'on dit qu'elle tient déjà avec
 „ un des premiers, des plus riches &
 „ des plus puissants Seigneurs de la Cour
 „ qui en a fait sa Maitresse, & qui....
 „ Tu m'entends assez sans que j'aye be-
 „ soin d'achever. Je sçais que sur ce der-
 „ nier article il y a bien des gens qui pré-
 „ tendront l'excuser en disant, qu'elle ne
 „ fait que marcher sur les traces de sa
 „ Mere, qui la mit au monde dix-huit mois
 „ après la mort de son mari; ce qui n'a
 „ point empêché que celle-ci n'ait été é-
 „ levée à la dignité de première Dame
 „ d'honneur de la Reine, emploi dans
 „ lequel on m'a encore promis que sa fil-
 „ le lui succéderoit; Mais que veux-tu?
 „ J'ai sur ce point une délicatesse & une

„ ré-

„ répugnance dont je ne suis pas le mai-
 „ tre ; & j'aimerois mieux perdre tous
 „ mes biens, & la vie même, que de
 „ prendre une femme qui peut me ren-
 „ dre Pere quelques jours après notre
 „ mariage, ou dix-huit mois après ma
 „ mort ”.

Est-ce là le plus grand de tes chagrins,
 demanda le Sbire ? „ Il est si grand, lui
 „ repliqua Bertholde, que je crois que
 „ j'en mourrai, ou que j'en deviendrai fou
 „ s'il faut par malheur que ce mariage
 „ s'acheve ; car, vois-tu, que me ser-
 „ vira que ma femme soit Dame d'hon-
 „ neur pendant que tout le monde me
 „ montrera peut-être au doigt & me re-
 „ gardera comme un infâme ? Je suis ri-
 „ che assez, & n'ai pas besoin d'acheter
 „ par cette infâmie une fortune dont je
 „ n'ai que faire. L'Honneur, au con-
 „ traire, est à mes yeux une si belle cho-
 „ se, que si l'on en vendoit, j'employe-
 „ rois la moitié de mes biens pour en fai-
 „ re une provision des plus copieuses. On
 „ ne scauroit avoir trop de cette mar-
 „ chandise là dans une famille ”.

IL est vrai, repartit le Sbire ; mais,
 Frere, tu regardes ici comme une infâmie
 ce qui passe depuis long-tems, dans la
 plupart des Cours, pour une pure baga-
 K 3 tel-

telle. Que t'importe, après tout, que ta femme se conduise bien ou mal? Elle sera toujours une Dame d'honneur malgré tout ce qu'on en pourra dire. Tu nageras dans l'opulence; tu auras les premiers emplois à la Cour, & tu pourras disposer des autres en faveur de tes Créatures. Tout le monde, pour en avoir, te courtera, te caressera, t'adorera. Si ta femme n'est pas toute à toi, tu en trouveras mille qui auront pour toi les mêmes foiblesses que la tienne aura pour les autres. O combien de gens dans le monde envieroient le sort dont tu te plains ici! O fortune capricieuse & bizarre, voila comme tu te joues du genre humain! Tu combles, tu accables ici de tes faveurs un homme qui les rejette; & moi qui suis un pauvre Diable, quoique je puisse passer pour un *Adonis* auprès de lui, je ne puis, ni n'ose aspirer à une pareille faveur! Et pourquoi? parce que je ne suis pas riche? Ah! si je pouvois

„ Tu te plains, Frere, de n'être pas
 „ riche, interrompit Bertholde. Ecou-
 „ te, tu me parois honête homme; Si
 „ tu veux nager dans l'opulence, je te
 „ donnerai un bon moyen pour cela.”
 Demanda-t-on jamais, lui répondit le

Sbire, à un malade s'il veut la santé?
 Que me faudroit-il faire pour cela? „ Pro-
 „ fiter, dit Bertholde, du parti qu'on me
 „ présente, & que je n'accepterai jamais
 „ quelque chose qui m'en puisse arriver,
 „ te mettre en ma place dans ce sac ou
 „ cette bonne fortune t'attend ”

QUELQUE sot, lui repliqua le Sbire! Et
 quand on viendra à me reconnoître, com-
 me la chose est immanquable, toute la bon-
 ne fortune qui m'en reviendra, c'est qu'on
 me fera épouser la Potence & cabrioler
 en l'air.... „ Crainte aussi ridicule que mal
 „ fondée, dit Bertholde! Tu ne l'auras
 „ pas plus-tôt épousée, que sa famille sa-
 „ chant que tu es un honête homme, & la
 „ fille voyant que tu es une vraie beauté
 „ en comparaison de moi, y trouveront
 „ d'autant moins à redire, que le maria-
 „ ge étant célébré, il n'y aura pas moyen
 „ de le faire casser. D'ailleurs tu n'au-
 „ ras pas plus-tôt fait entendre à la ma-
 „ riée que tu ne prétends nullement la
 „ gêner, mais, au contraire, la laisser vivre
 „ à sa fantaisie; que tu regardes comme de
 „ pures bagatelles les choses dont la plû-
 „ part des Maris se font des Monstres, je
 „ suis persuadé qu'elle sera folle de toi, &
 „ qu'elle seroit même la première à s'op-
 „ poser à la cassation de son mariage en

„ cas que quelque parent de mauvaise hu-
 „ meur s'avisât d'en contester la validité.
 „ La Mere, pour conserver à sa fille la
 „ jouissance des droits dont elle a si bien
 „ usé elle même dans sa jeunesse, ne
 „ manqueroit pas aussi de te soutenir;
 „ car les femmes aiment toujours les hom-
 „ mes qui ressemblent à leurs Maris,
 „ surtout lorsqu'ils ont été bénins, dé-
 „ bonnaires, & patients. Au pis-al-
 „ ler tu jouirois toujours des dix mil-
 „ le pistoles que tu vas toucher dans le
 „ moment, & avec les quelles tu pouras
 „ mener une vie bien différente de celle
 „ que tu menes, & quitter le vilain mé-
 „ tier que la nécessité t'a contraint d'em-
 „ brasser, & que je suis assuré que tu
 „ n'exerces qu'a regret”.

IL est vrai, dit le Sbire, que ma pro-
 fession n'est rien moins qu'honorable, &
 que je l'aurois bientôt quittée s'il s'en pré-
 sentoit une autre; mais il y a trop à ris-
 quer dans l'affaire que tu me proposes
 ici.

„ PAUVRE sot que tu es, lui repartit.
 „ Bertholde! As-tu donc oublié le Pro-
 „ verbe qui dit que, l'homme a toujours
 „ assez de quoi tenter la fortune, & que
 „ qui ne risque rien, n'a jamais rien?
 „ Au reste quel mal te peut-il arriver de
 „ l'af-

„ l'affaire que je te propose? Apréhendes-
 „ tu que la Mere te chagrine lorsque tu
 „ auras épousé sa fille? Je t'ai déjà fait
 „ voir qu'il en fera tout autrement, &
 „ je t'en ai dit les raisons, qui sont des
 „ plus solides. A l'égard de la fille, tu
 „ peux être assuré qu'elle t'aimera, te ca-
 „ ressera, te mitonnera, t'amadoüera
 „ pendant trois mois, au moins; & je
 „ me persuade que ton indulgence, dont
 „ elle pourra avoir alors besoin, sera pour
 „ elle un nouveau motif de t'aimer en-
 „ core davantage par la suite. Du côté
 „ de la Reine, serois-tu si simple que de
 „ croire que cette Princesse, qui est la
 „ générosité & la libéralité même, fera
 „ difficulté de te payer les dix mille pis-
 „ toles qu'elle a promises à la Demoisel-
 „ le pour son présent de noces? Outre
 „ que les personnes de son rang sont
 „ inviolables dans leurs paroles, penfes-
 „ tu que pour cette bagatelle elle voulut
 „ s'exposer aux reproches d'avarice qu'on
 „ pouroit lui faire avec très grande jus-
 „ tice si elle manquoit à sa promesse?
 „ Non, non, ni les unes ni les autres
 „ ne seront pas si folles. Dès que la cé-
 „ rémonie sera faite, tu les verras tou-
 „ tes d'accord, & tenir les conventions
 „ qui ont été stipulées; Tu iras avec la

„ mariée chez elle ou tu vivras comme
 „ un Seigneur, chéri & caressé d'une
 „ tendre Epouse que tu verras bientôt
 „ devenir Mere d'un bel Enfant qui
 „ t'apellera son Papa; enfin tu seras le
 „ plus heureux de tous les hommes. Sens-
 „ tu maintenant tout le prix de cette
 „ bonne fortune? Crois-moi-profites, en
 „ plus tôt que plus tard, & pour cet ef-
 „ fet entre vite dans ce sac. De pareilles
 „ aventures ne se presentent pas tous les
 „ jours, & il n'y a que les fots qui les
 „ laissent échaper. Je te parle franche-
 „ ment; & s'il y avoit le moindre dan-
 „ ger, je te le dirois avec la même fran-
 „ chise; car j'ai toujours détesté le men-
 „ songe. Je te parle donc comme un
 „ homme qui t'aime, parce que tu me
 „ parois un bon garçon. Demain, avant
 „ qu'il soit seulement midi, tu verras s'il y
 „ a jamais eu un pareil Ami dans le
 „ monde. „

Tu m'as fait, dit le Sbire un si char-
 mant portrait de ta future, de ses biens,
 de la fortune brillante dont ce mariage
 sera suivi, que j'ai presque envie de ten-
 ter cette affaire. Qui sçait si le Ciel n'a
 pas préparé tout exprès pour moi cette
 bonne fortune? Néanmoins, à te parler
 franchement, je crains toujours un peu
 qu'il

qu'il n'y ait quelque malice de cachée dans le fonds de ce sac.

„ Hé bien, mon cher Ami, lui repli-
 „ qua Bertholde, il ne faut point y en-
 „ trer. Je suis même presentement d'a-
 „ vis d'y rentrer moi-même, & de ne
 „ point laisser aller à d'autres ce que le Ciel
 „ m'envoye. La seule Amitié que j'ai
 „ prise pour toi m'avoit fait te donner
 „ ce conseil qui faisoit ta fortune; mais,
 „ comme dit le Proverbe, Charité bien
 „ ordonnée doit commencer par soi-mê-
 „ me. J'ai des biens, à la vérité, plus
 „ qu'il ne m'en faut; mais les biens seuls
 „ ne rendent pas un homme heureux; &
 „ peut-on, d'ailleurs, en faire un plus
 „ gracieux usage que de les partager a-
 „ vec une femme belle comme le jour, &
 „ que ma difformité fera encore paroître
 „ plus helle. Il est vrai qu'on la taxe
 „ d'un peu de coquetterie; mais ne sçait-
 „ on pas que c'est le vice de toutes les
 „ Cours? D'ailleurs quand même elle fe-
 „ roit un peu galante, elle n'en sera pas
 „ moins foncièrement à moi. J'y trou-
 „ verai même un avantage; C'est celui
 „ d'être caressé & aimé de tous ceux
 „ qui voudront lui plaire, dans la crain-
 „ te que je ne trouble leurs plaisirs; car
 „ dans le fonds un Mari est toujours le
 „ Ma-

„ Mari , & par conféquent , le Maître
 „ de la Femme qu'il peut faire enfermer
 „ dans un cul de Couvent lorsque la Da-
 „ me, ou ses Galants, n'ont pas pour
 „ lui tous les égards qui sont dus à sa
 „ qualité d'Epoux. De plus, dans la si-
 „ tuation ou la Fortune m'a mis, il ne
 „ me manque que des honneurs; & par
 „ cet heureux Mariage j'en aurai à reven-
 „ dre. Allons, allons, rentrons vite
 „ dans le sac ou m'attend une félicité que
 „ j'avois d'abord mal envisagée: Au sac,
 „ au sac, au sac. „

EN disant ces derniers mots Bertholde
 courut vers le sac dans lequel il avoit dé-
 ja mis les pieds, lorsque le Sbire, le pre-
 nant par le bras: Arrête, dit-il, Frere,
 arrête, ne me prive pas d'un bonheur
 que me presente la Fortune, que je ne
 retrouverai peut-être jamais, dont tu
 n'as que faire, ou du moins que tu peux
 te procurer quand tu le voudras par tes
 grandes richesses. . . . „ Je serois bien
 „ sot de les employer à cela, dit Bertho-
 „ de, pendant que je le trouve, & puis
 „ l'avoir pour rien. Chacun est pour soi
 „ dans le monde, comme dit le Prover-
 „ be, & Dieu est pour tous. Qui refu-
 „ se, muse, dit un autre; & Qui a peur
 „ des feuilles ne doit point aller au Bois;
 „ Pour

„ Pour moi le fort en est jetté, & je ne
 „ fors point de ce sac que je ne sois marié.
 „ Je te prie seulement de me faire le plai-
 „ sir de le venir refermer; car je serois
 „ bien fâché, pour l'amour de toi, qu'on
 „ s'aperçut que j'en suis sorti, & qu'en
 „ conséquence il ne tenoit qu'à moi de
 „ m'évader. Tu sçais quel est le fort
 „ d'une sentinelle qui ne veille pas avec
 „ la derniere exactitude sur ce dont on
 „ lui a confié la garde, encore plus
 „ quand elle se laisse corrompre jusqu'au
 „ point de faire elle-même le contraire de
 „ ce qui lui est ordonné. Viens donc
 „ vite lier le sac si tu ne veux pas être
 „ Arquebusé demain matin. Je te crois
 „ assez d'esprit & d'expérience pour
 „ sentir la verité & la conséquence de ce
 „ que je te dis ici”.

PAR ce long entretien, & par cette ru-
 se ingénieuse, Bertholde avoit tellement
 tourné l'esprit du Sbire, que celui-ci a-
 voit autant, & plus d'envie encore d'en-
 trer dans le sac, que notre Païsan n'avoit
 envie d'en sortir. Il se fit néanmoins en-
 core long-tems prier avant que de lui accor-
 der ce qu'il lui demandoit comme une gra-
 ce; après quoi il se rendit à ses vives instan-
 ces. Il le mit donc en sa place, lia le sac;
 lui ordonna d'y rester fort tranquille pour

ne pas éventer la mine, lui promit de l'aller féliciter le lendemain sur sa bonne fortune, & le recommanda à Dieu & à tous les Saints du Paradis du secours des quels on verra dans le Chapitre suivant que le pauvre Diable avoit tres grand besoin.



CHAPITRE XIV.

Nouveau tour que Bertholde joue à la Reine. Quel fut le sort du Sbirre. Suites du tour que Bertholde avoit joué à la Reine. Il est condamné à être pendu, & est livré à l'Exécuteur. Par quelle ruse il échape de ce terrible danger.

C'E n'étoit pas assez pour Bertholde de s'être tiré du sac dans lequel la Reine l'avoit fait mettre, il lui falloit encore sortir de son appartement, & même du Palais ou cette fâcheuse Scene lui fit bien connoître que sa vie ne seroit pas en sureté dès que cette Princesse en apprendroit le dénouement à son réveil. Il se mit donc à chercher dans son esprit quelque nouveau stratagême qui put le tirer de ce péril. L'entreprise n'étoit pas facile. J'ai dit que la Chambre ou on l'avoit mis étoit contigue à l'appartement de la Reine. Il y avoit plus encore; C'est qu'on ne pouvoit sortir du Palais sans traverser celle où couchoit cette Princesse.

LA crainte de la mort nous fait tout hazarder. Bertholde, pour éviter celle dont

dont il étoit menacé, commença par s'aprocher doucement de la porte de la Chambre ou il étoit, pour écouter s'il n'entendrait point quelque bruit dans l'apartement qui en étoit proche, & dans lequel étoient couchées la plus grande partie des Dames de la Reine. N'y ayant rien entendu (car elles étoient toutes dans leur premier somme, & dormoient très profondément) il traverse plusieurs Chambres sans rencontrer le moindre obstacle, & parvient enfin à celle où la Reine étoit couchée. Cette Princesse, aussi bien que toutes ses Dames, étoit si profondément endormie, qu'on auroit bien pu emporter tout ce qui étoit dans sa Chambre sans qu'elle se fut réveillée. Bertholde sçut profiter de cette heureuse conjoncture. Comme il étoit à craindre pour lui que quelqu'un des Gardes ne l'arretat, en cas qu'ils l'aperçussent, pour éviter cet inconvénient, il lui vint en pensée de se travestir d'une manière à se faire respecter d'eux, & les engager à le laisser passer sans la moindre difficulté. Pour cet effet il s'aproche du lit de la Reine auprès duquel il aperçut sa Robe & son Voile, dont il se revêtit; après quoi il sortit de sa Chambre, & passa dans celle de la Femme qui avoit la garde
des

des clefs de la Porte du Palais. C'étoit une Vieille très méchante, & qui haïssoit extrêmement Bertholde, mais qui, par bonheur pour lui, étoit fort sourde. Comme elle étoit endormie, de même que toutes les autres Femmes, il n'eut pas de peine à lui enlever les clefs dont il avoit besoin & par le moyen des quelles il sortit du Palais.

MALGRE' toutes ses précautions il étoit perdu sans celle qu'il avoit prise de se travestir. En effet un des Gardes l'ayant apperçu, au moment qu'il s'échapoit, l'auroit inmanquablement arrêté; mais l'ayant pris pour la Reine dont il portoit la robe & le voile, il fit aussi-tôt un signal à ses autres camarades qui, sortant tous du Corps-de-Garde, se mirent sur le champ sous les armes, & firent la cérémonie de les presenter à Bertholde qu'ils prirent pour cette Princesse. Outre cette sage précaution il en avoit encore pris une autre qui n'étoit pas moins bonne, & voici à quelle occasion. Etant prêt à entrer dans la grande Cour des Gardes, qu'il lui falloit traverser pour sortir du Palais, il s'apperçut que pendant la nuit il étoit tombé de la neige. Dans la crainte qu'on ne le suivit à la trace, il lui vint dans l'esprit de mettre ses souliers à re-

L

bours,

bours, afin qu'en cas de poursuite on crut plutôt qu'il étoit entré dans le Palais de la Reine, qu'il n'en étoit sorti. Par le moyen de ces deux stratagêmes Bertholde se tira des mains de cette Princesse qui croyoit le tenir sans qu'il lui put échaper.

MAIS pour être hors du Palais, il ne s'en crut pas pour cela plus en sûreté. Comme il avoit été témoin de la fureur où la Reine étoit contre lui, connoissant d'ailleurs l'ascendant qu'elle avoit sur le Roi son Epoux, il ne douta point qu'elle ne lui fit prendre les mêmes sentiments. En conséquence il crut devoir se cacher quelque part, jusqu'à ce qu'il se fut assuré ailleurs une retraite. Comme il ne faisoit pas bon pour lui, non seulement dans le Palais du Roi, mais dans toute la Ville même où il s'étoit fait autant d'ennemies qu'il y avoit de Femmes, & que le jour commençoit déjà à paroître, il ne trouva point dans le moment d'autre expédient, pour se tirer de ce nouveau danger, que celui de se cacher dans un Four, abandonné depuis quelque tems, & qui n'étoit qu'à quelques pas de la Ville. Il y entra donc, dans l'espérance d'y passer la journée, & de gagner ensuite la campagne aussi-tôt que la nuit seroit tombée.

CEPENDANT les Dames d'atour ,
 étant venues le matin pour habiller la
 Reine , furent extrêmement surprises de ne
 trouver ni sa robe , ni son voile . Après les
 avoir long-tems & inutilement cherchés ,
 elles demanderent enfin à cette Princesse
 si elle ne sçavoit point ce que cette robe
 & ce voile pouvoient être devenus .
 » Comment , leur dit-elle ! Est-ce qu'il
 » y auroit sur la Terre quelqu'un d'assez
 » hardi pour entrer pendant la nuit dans
 » ma Chambre , & m'y venir voler mes
 » habits ! Cherchez bien , ajouta-t-elle ,
 » & vous les trouverez » . Après de nou-
 velles recherches , qui furent aussi inuti-
 les que l'avoient été les premières , la Rei-
 ne se fit apporter une autre robe & un au-
 tre voile ; & dès qu'elle eut mis l'un &
 l'autre , elle courut , toute transportée de
 colère , dans la Chambre où elle avoit fait
 mettre le sac dans lequel étoit enfermé
 Bertholde .

CETTE Princesse , n'y ayant point
 trouvé le Sbirre à qui elle en avoit confié
 la garde , ne douta point que ce ne fut
 lui qui avoit enlevé pendant la nuit sa ro-
 be & son voile qu'on avoit tant cherchés ,
 & avec lesquels il s'étoit probablement en-
 fui . Dans le transport de la colère où
 elle étoit , elle jura que si on pouvoit l'at-

traper, elle le feroit pendre d'abord sans autres formes de procès; & elle donna ordre qu'on fit pour cela toutes les perquisitions imaginables. Alors apercevant le sac dans lequel elle croyoit que Bertholde étoit encore, elle s'en approcha, & lui demanda s'il étoit toujours dans les mêmes sentiments ou il étoit la veille.

„ IL s'en faut de beaucoup, Madame, lui répondit le Sbire. Je suis aussi
 „ disposé à la prendre aujourd'hui, que
 „ j'en étois éloigné hier. Il me tarde
 „ même de voir cet heureux moment
 „ après lequel j'ai soupiré toute la nuit.
 „ Je suis résolu de l'épouser *incognito* dans
 „ cette Chambre, & même à tâtons.
 „ Aussi-tôt que j'aurai touché vos dix
 „ mille pistoles, nous irons chez elle a-
 „ chever la cérémonie. Faites la donc
 „ venir ici, Madame. Me voila tout
 „ prêt à souscrire à toutes vos volon-
 „ tez ”.

A ces mots d'Epouse, de pistoles, & de mariage, la Reine, qui n'y comprenoit rien, ordonna que l'on ouvrit le sac, pour voir qui pouvoit lui tenir ce discours extravagant. Quelle fut sa surprise quand, au lieu de Bertholde qu'elle y avoit fait mettre la veille, elle vit un visage qui lui étoit entierement inconnu, je veux dire

le Sbire à qui on en avoit confié la garde par son ordre ! „ Malheureux lui dit-elle qui est-ce qui t'a mis & enfermé dans ce sac ? ” Madame , lui répondit le Sbire j'y suis entré par le conseil de celui à qui votre Majesté vouloit faire épouser la fille de votre première Dame d'honneur. Comme vous sçavez qu'il ne pouvoit se résoudre à ce Mariage , & cela par une délicatesse ridicule & des plus malplacées, il a bien voulu, par amitié pour moi, me céder sa bonne fortune. Faites donc venir, s'il vous plait, cette aimable Demoiselle & les dix mille Pistoles que vous lui avez promises pour présent de Noces; je suis tout prêt à prendre l'un & l'autre conformément à la promesse que j'en ai fait à cet honête homme qui est le meilleur de mes Amis.

IL seroit difficile de bien représenter ici l'étonnement, & en même tems, la rage ou fut la Reine, lorsqu'elle vit que Bertholde lui étoit échappé d'une façon si extraordinaire. Elle ne douta plus que ce ne fut aussi lui qui avoit emporté sa robe & son voile qu'on avoit inutilement cherchez. Ce doute se changea en certitude à l'arrivée de la Vieille dont j'ai parlé plus haut, la quelle vint se plaindre à la Reine que la nuit, pendant qu'elle dor-

moit, on lui étoit venu dérober les clefs du Palais, qu'elle ne pouvoit retrouver.

CETTE Nouvelle augmenta encore la colère de la Reine qui, enragée de ce que notre Païfan lui avoit joué ce nouveau tour, résolut de s'en venger sur le Sbire. Tu es donc des amis de Bertholde, lui-dit cette Princesse? „ Ma-
 „ dame, lui répondit le Sbire, je ne con-
 „ nois ni *Berthe*, ni *Barthole*. Je con-
 „ nois seulement un brave gentil-homme,
 „ fort laid, à la vérité, mais riche com-
 „ me un *Cræsus*, & qui n'ayant pas be-
 „ soin de vos faveurs, m'a fait l'amitié
 „ de me céder toutes ses prétentions, &
 „ de consentir que je prisse sa place dans
 „ ce sac ou il m'a assuré que je trouverois
 „ la fortune que vous lui destiniés. Com-
 „ me vous êtes une Princesse généreuse
 „ & libérale, je suis persuadé que vous
 „ ne vous dédirez pas de votre parole;
 „ mais ayez la bonté d'ordonner sur-tout
 „ à vos Trésoriers que leurs Pistoles soient
 „ de poids; car on se plaint beaucoup
 „ qu'ils en donnent de trop légères.

Tu n'auras pas sujet, lui-dit la Reine, de te plaindre de la légéreté de celles qu'ils te donneront de ma part. Au-reste, si tu n'en es pas content, ils t'en rendront d'autres plus pesantes. Tu n'auras qu'à par-

parler. En achevant ces mots, la Reine appella quatre ou cinq de ses Domestiques à qui elle fit prendre chacun un bâton, leur ordonnant d'en régaler le Sbi-
re. Cet ordre ne fut que trop bien exé-
cuté, au grand regret de ce malheureux
qui crioit, pestoit & juroit comme un
Payen, tantôt contre les Valets de la
Reine qui le mal-traitoient ainsi, tantôt
contre Bertholde qui lui avoit attiré ce
malheur, tantôt contre la Princesse, &
tantôt contre lui même. C'étoit effec-
tivement à sa bêtise qu'il devoit principa-
lement imputer son infortune. Il auroit
pu s'en consoler, avec le tems, si la Rei-
ne, dans son ressentiment, s'en fut tenue
là; Mais cette implacable Princesse, non
contente de l'avoir fait rouer de coups,
le fit remettre dans le sac & jeter, tout de
suite, dans l'*Adige* *. Exemple terrible de
la méchanceté de certaines Femmes dont
on ne scauroit trop redouter la colère!

CETTE vengeance, qui étoit assurément des plus injustes, ne fut pas encore capable d'appaîser celle de la Reine. Le double tour que Bertholde venoit de lui jouer l'avoit mise dans une fureur si grande, qu'il n'y avoit que la mort de ce Par-
fan

* Rivière qui traverse la Ville de Vérone.

fan qui la put calmer. Elle donna donc ordre qu'on le cherchat partout ou il pouvoit être, promettant une grande récompense à quiconque le lui livreroit mort ou vif. On le chercha, d'abord dans le Palais, & ensuite dans toute la Ville; mais ce fut inutilement, parce que les traçes de ses fouliers, que l'on suivit, déroutèrent tous ceux qui le cherchoient, en leur persuadant que, bien loin d'être sorti du Palais, il y étoit, au contraire, rentré pendant la nuit, & que par conséquent il y devoit être encore, à moins qu'il n'eut le secret de se rendre invisible.

PENDANT qu'on étoit occupé à faire de nouvelles perquisitions, il arriva qu'une Vieille, que quelque affaire appelloit hors de la Ville, apperçut en chemin faisant le Four dans lequel Bertholde s'étoit caché. Un besoin des plus pressants l'ayant obligé de s'arrêter, pour le satisfaire, elle se mit près de ce Four ou elle vit, en se relevant, un bout de la robe de la Reine, qui étant fort longue, pendoit hors de ce Four sans que Bertholde s'en fut aperçu. Au lieu de continuer son chemin, & d'aller à ses affaires, la Vieille n'eut rien de plus pressé que de rentrer dans la Ville ou elle dit à une de ses voisines qu'elle venoit de voir la Reine qui s'étoit cachée dans le vieux-Four.

CET-

CETTE Nouvelle ayant passé de bouche en bouche parvint, en moins d'un quart d'heure, jusqu'aux oreilles du Roi qui ne soupçonnant rien de la ruse de Bertholde, s'imagina d'abord que sa femme étoit devenue folle. Pour s'éclaircir de la vérité du fait, il alla sur le champ au Palais de cette Princesse, & demanda en entrant à l'Officier de la garde s'il l'avoit vu sortir. Celui-ci lui ayant répondu qu'il l'avoit vû passer, & sortir du Palais, une bonne heure avant le jour, & qu'elle n'étoit point encore revenue, le Monarque ne douta point que la Nouvelle ne fut vraie; Néanmoins, pour plus grande certitude encore, il voulut aller jusqu'à son appartement ou il ne fut pas peu étonné de trouver cette Princesse qui, dans ce moment, étoit sur sa chaise percée. C'étoit une suite de sa colère contre Bertholde, la quelle avoit été si grande, qu'elle lui avoit causé un dévoyement & un débordement de bile des plus violents.

DES-qu'elle vit entrer le Roi, elle se leva pour aller au devant de lui; Mais elle le fit avec tant de précipitation, que sa robe s'étant accrochée à une des poignées de la chaise, elle l'entraîna après elle, & renversa tout ce qui étoit dedans. Ce

nouvel accident, qui fit beaucoup rire le Roi, la mit dans une fureur inconcevable contre Bertholde au quel elle atribua encore cette puante Catastrophe. Tel est le malheureux effet des passions violentes; Elles nous aveuglent jusqu'au point d'extravaguer, comme faisoit la Reine en cette rencontre. Elle vomit contre ce Païfan un torrent d'injures & d'imprécations, disant au Roi qu'elle se sépareroit pour jamais de lui s'il ne la défaisoit pas au plutôt de ce Monstre qui lui avoit joué mille tours, & avoit porté l'insolence & la scélératesse jusqu'à lui voler pendant la nuit sa robe & son voile avec lesquels il s'étoit enfui. Elle ajouta qu'elle le faisoit chercher partout pour le faire pendre aussi-tôt qu'on l'auroit trouvé, & qu'elle le prioit de vouloir bien, de son côté, donner les mêmes ordres; qu'autrement elle l'en feroit bien repentir.

LE Roi, qui ne sçavoit que trop ce dont elle étoit capable, par l'épreuve qu'il en avoit faite en plusieurs occasions, fut obligé de le lui promettre avec serment pour appaiser la fureur où il la voyoit. Il la pria, en conséquence, de se tranquilliser; & comme la cassolette qu'elle venoit de renverser, avoit répandu une odeur qui n'étoit rien moins qu'agréable, il prit

con-

congé d'elle le plus promptement qu'il put, l'assurant qu'il lui donneroit la satisfaction qu'elle exigeoit de lui.

CE n'est pas sans raison qu'on dit en Proverbe: Dis-moi qui tu fréquentes, & je te dirai sur le champ qui tu es. Nous prenons ordinairement les inclinations, les sentiments, les défauts, & même les vices des personnes que nous affectionnons. Plus cette affection est grande, & plus nous devons nous défier de nous mêmes par raport à cet article important. De-là tant de Métamorphoses que l'on voit tous les jours dans le monde, sur-tout dans les hommes qui fréquentent & vivent avec le Sexe. Un galant homme a-t-il le malheur d'avoir une Maîtresse, ou une Femme, méchante, brutale, emportée, violente; il n'aura pas vécu trois mois avec elle, que sans presque s'en appercevoir, il aura pris tous les vices; ce qui bien souvent est moins l'effet de la corruption de son cœur, que de la malheureuse foiblesse que nous avons pour un Sexe contre lequel nous ne saurions trop nous tenir en garde. Ce fut ce qui arriva pour-lors à *Alboin*. Quoique ce Monarque fut le meilleur Prince qu'il y eut peut-être sur la Terre, quoiqu'il affectionnat Bertholde, comme on l'a vu
dans

dans toute cette Histoire, quoique ce Païfan lui eut rendu de grands services, quoiqu'il eut porté l'amitié pour lui jusqu'à lui offrir de partager avec lui son Trône & sa puissance, la Reine qu'il venoit de voir étoit néanmoins venue à bout en un instant de lui faire oublier tout cela, & de lui inspirer la fureur ou elle étoit contre ce Païfan dont elle avoit juré & venoit de lui faire jurer la mort.

CE Monarque, animé par le plus vif ressentiment contre Bertholde, se douta bien, après ce qu'il venoit de voir chez la Reine, que ce ne pouvoit être que lui qui fut dans le vieux-Four ou la Vieille l'avoit découvert. Pour s'en assurer, & donner à la Princesse la satisfaction qu'il venoit de lui promettre, il se transporta en cet endroit avec une partie de ses Courtisans lesquels, pour la plûpart, furent charmez de cette Avanture qui alloit les défaire de ce Païfan dont la faveur ou il étoit auprès du Roi leur faisoit beaucoup d'ombrage.

PENDANT que ces choses se passaient, la Renommée, qui se plaît toujours à grossir les objets, & à envenimer les choses les plus innocentes, débitoit dans la Ville, sur le compte de la Reine, mille fables plus impertinentes les unes que les
au-

autres. Les uns disoient qu'elle s'étoit enfui du Palais, pendant la nuit, pour aller trouver à sa Campagne un certain Seigneur de sa Cour avec lequel elle avoit une intrigue Amoureuse, mais qu'ayant été surprise par l'aproche du jour, & ne sachant comment faire pour cacher cette intrigue, elle s'étoit jettée dans ce Four. D'autres attribuoient sa fuite à une vive querelle que le Roi avoit eu avec elle au sujet d'un petit chien dont elle étoit folle, & qui étant couché, à l'ordinaire, auprès d'elle, avoit eu le malheur de pisser dans le lit; que cet accident ayant mis le Monarque de mauvaise humeur, il avoit pris le chien par une oreille, l'avoit jetté par terre de manière qu'en tombant il s'étoit un peu froissé la pate, ce qui avoit mis la Reine dans une si grande colere, qu'elle lui avoit sauté au visage, & lui auroit arraché les yeux si ce Prince ne fut lui-même sauté hors du lit; que cette Princesse l'ayant poursuivi, pour se garantir de sa fureur, il s'étoit saisi d'un manche à balai avec lequel il l'avoit un peu rudement caressée; que de son côté la Reine, pour se revenger, lui avoit jetté à la tête tout ce qui s'étoit trouvé sous sa main en commençant par ses plus belles Porcelaines, & finissant par son Pot-de-Chambre;

bre; que les Domestiques, étant accourus à ce bruit, avoient eu bien de la peine à les séparer, & à arracher le Roi des mains de sa Femme qui le tenoit à la gorge & l'alloit étrangler, si l'on ne fut pas venu à son secours; enfin que cette Princesse, prévoyant les suites que pouroit avoir cette vive querelle, s'étoit enfui du Palais, & étoit allé se cacher dans ce Four où elle étoit résolue de demeurer jusqu'à ce que ses parents eussent fait sa paix avec le Roi. D'autres enfin publioient que Bertholde, par un abus horrible de la faveur & de la confiance dont le Roi l'honoroit, s'étoit introduit le soir dans la Chambre de la Reine, & que là il avoit voulu faire ce que *Tarquin* fit autrefois à *Lucrece*; que n'ayant pu en venir à bout, à cause de la résistance que lui avoit fait cette Princesse, il l'avoit poignardée, & portée dans ce Four, se persuadant qu'on n'entendrait plus jamais parler d'elle, & que son crime resteroit impuni; mais que le Ciel qui ne manque jamais de faire punir les scélérats, avoit permis que le crime de celui-ci fut découvert par une Vieille Femme que le Roi, par reconnoissance, avoit, dit-on, juré d'épouser aussitôt qu'il auroit vengé la mort de la Reine.

CES bruits, quoique dépourvus de vérité, s'étoient tellement répandus dans la Ville, & avoient fait une si forte impression sur les habitants, qu'en moins d'une heure il en sortit deux cents soixante & dix neuf mille neuf cents quatre vingt dix sept, sans compter les femmes & les enfans, qui tous se rendirent au vieux-Four, pour voir de leurs propres yeux la vérité, & quel seroit le dénouement de cette étrange Avanture. Le Lecteur peut se figurer, mieux que je ne pourois le lui représenter ici, quelles furent la consternation & la frayeur de Bertholde lorsqu'il entendit cette multitude presque innombrable de personnes qui s'étoient assemblées autour de lui, & les étranges discours qu'elles tenoient. „ Il „ sera écartelé, & brulé tout vif, di- „ soient les uns; & c'est le moindre su- „ plice que mérite ce scélérat. Il n'y a „ point de miséricorde à espérer pour des „ crimes de cette nature. Quand il au- „ roit dix mille vies, il mériteroit de les „ perdre toutes, les unes après les autres, „ au milieu des plus cruelles tortures... „ Casser la tête au Roi à coups de Pot „ de Chambre, disoient les autres, vou- „ loir encore, par dessus tout cela, l'é- „ trangler; Oh! pour le coup, c'en est „ trop,

„ trop, & il n'y a point d'Amitié, ni
 „ de considération qui tiennent contre de
 „ pareils procédez! Ce fera un grand bon-
 „ heur si la Justice se contente de lui faire
 „ couper la tête. Qui auroit jamais cru
 „ cela d'une personne qui paroïssoit si
 „ vertueuse & qui avoit la phisionomie
 „ si douce? A qui se fierat-on désor-
 „ mais? O, que les apparences sont
 „ trompeuses! On a bien raison de s'en
 „ défier! Cocufier un si bon
 „ Roi, disoit un troisième, il faut avoir
 „ pour cela l'ame bien traitresse! Quand
 „ on a joué de pareils tours, on a gran-
 „ de raison de se cacher. Mais malgré
 „ toutes les précautions que peuvent
 „ prendre les coupables, le péché est tou-
 „ jours découvert tôt ou tard. Celui-ci
 „ ne restera certainement pas impuni.
 „ La chose est trop criante; on les
 „ mettra l'un & l'autre dans un Sac,
 „ & tous les deux seront jettés dans la
 „ rivière. Quand Sa Majesté voudroit
 „ leur faire grace, elle n'en seroit pas
 „ la Maitresse. La faute est trop énor-
 „ me pour n'en pas faire un exemple”.
 Tels étoient les discours que l'on tenoit
 aux oreilles de Bertholde. Il est aisé de
 se figurer l'impression qu'ils devoient faire
 sur lui.

LE Roi ne fut pas moins étonné lorsqu'il vit de loin cette multitude innombrable de peuple autour du Four. Comme il ignoroit la cause de ce concours extraordinaire, pour s'en informer, il envoya un de ses Gardes, qui revint lui dire qu'il n'avoit pu l'apprendre au-juste, les uns lui ayant dit une chose, & les autres une autre. Il ajouta que tout ce qu'il avoit pu conjecturer de leurs discours étoit, que l'aventure de la Reine, dont la nouvelle s'étoit répandue dans toute la Ville, avoit attiré en cet endroit cette multitude de peuple dont, au-reste, il lui avoit paru qu'il n'y avoit rien à craindre, la curiosité étant le seul motif qui l'avoit fait assembler.

LE Monarque, rassuré par ce rapport, continua son chemin, & arriva au vieux-Four d'où il fit tirer Bertholde qui dans ce moment étoit plus mort que vif. Quelque couroucé que fut ce Prince, il ne put s'empêcher de sourire en voyant sa grotesque figure à laquelle les habillements de la Reine donnoient un air encore plus ridicule. Sa laideur ordinaire étoit, outre cela, augmentée par la poussière, les Araignées & la noirceur du Four, qui le rendoient si affreux, qu'il avoit plutôt l'air d'un Dia-
M ble

ble que d'un homme. A cet aspect toute la multitude se mit à faire contre Bertholde des huées que l'on entendit à une lieue de-là, & chacun se mit à crier qu'il méritoit la corde, quand ce ne seroit que pour avoir ainsi profané les habits de la Reine en les mettant sur un aussi vilain corps que celui-là. Ces cris furent d'un très mauvais augure pour Bertholde qui prévint bien qu'il n'y avoit point de grâce à espérer pour lui. En effet quand le Monarque auroit voulu lui pardonner, il n'en auroit pas été le maître. Envain notre Païsan essaya de se justifier, le peuple redoubla ses cris, & demanda sa mort. Les Courtisans mêmes, qui lui en vouloient, profiterent de cette occasion pour se venger de lui. Ils représenterent au Roi que leur vie, & la sienne même, n'étoient pas en sureté s'il refusoit au peuple ce qu'il lui demandoit avec tant d'instances & de justice; Desorte que, quelques raisons que put alléguer Bertholde, ce Monarque qui l'avoit tant chéri, se vit forcé de le condamner à être pendu à un Arbre; & pour donner sur le champ à cette multitude la satisfaction qu'elle demandoit, il envoya chercher l'Exécuteur.

DANS cet état d'angoisse & de perplexité,

xité, notre Païfan s'écria d'un ton des
 plus lamentables! „ Hélas! on a grande
 „ raison de dire que tout ce qui reluit n'est
 „ pas Or, que le service des Grands
 „ n'est pas un héritage, & que tel qui
 „ nous caresse voudroit bien souvent nous
 „ voir étrangler. Un trognon de chou
 „ est quelquefois cause de la mort d'un
 „ millier de mouches. Trop grater cuit,
 „ ajouta-t-il, & trop parler nuit. Le
 „ Corbeau, pour avoir voulu chanter,
 „ perdit autrefois, dit-on, son fromage;
 „ & moi pour avoir été trop franc &
 „ trop sincère, il m'en coute aujourd'hui
 „ la vie Mais, continua-t-il après
 „ un moment de réflexion, à quoi abou-
 „ tiront toutes mes lamentations?
 „ A rien. C'est de la Moutarde après le
 „ diner. Prenons donc notre parti en
 „ brave & honête homme, & faisons les
 „ choses de bonne grace puisqu'il faut
 „ absolument en passer par-là. Allons
 „ Bertholde, courage, mon ami, con-
 „ tre fortune bon cœur; fais voir que tu
 „ as de la fermeté & du courage comme
 „ un Lion. Tu sçais que ce qu'on ne
 „ sçauroit vendre, autant vaut le don-
 „ ner. Quand tu te lamenterois jusqu'a
 „ demain, que gagnerois-tu contre une

» Femme, & contre une Reine encore?
» Ne sçais-tu pas que ce qu'une Femme
» veut, il faut que Dieu le veuille? Quand
» le Roi voudroit te sauver, cette multi-
» tude, qui lui demande ta mort, ne te
» mettroit-elle pas en pièces, même à ses
» yeux? Remercie le bien plutôt de la
» faveur qu'il veut bien te faire en te con-
» damnant à une mort qui est, dit-on,
» la plus douce de toutes, si tant est qu'il
» y en ait. O grand Roi, je t'en fais
» donc mes très humbles remerciements,
» & te recommande mes pauvres En-
» fans qui ne vont plus avoir de Pere!
» J'espere que ton couroux ne s'etendra
» point jusque sur eux, ni sur leur pau-
» vre Mere qui va devenir Veuve: A
» cette grace je te conjure de vouloir
» bien encore en joindre une autre. Tu
» sçais qu'on ne refuse point aux crimi-
» nels condamnez à la mort les petites
» faveurs qu'ils demandent avant que de
» mourir. C'est la première, & ce sera
» aussi la dernière que je te demanderai.
» Si tu me l'accordes, je mourrai con-
» tent, & t'en aurai une éternelle obli-
» gation.

ET quelle est cette petite grace que
tu me demandes lui-dit le Roi? Quoi-
que

que tu ste fois rendu indigne de mes fa-
veurs, je veux bien néanmoins te faire
encore celle-ci. De quoi est-il question....?
D'ordonner à l'Exécuteur, lui répondit
Bertholde, de ne me pendre qu'à un Ar-
bre qui me plaise, parce qu'il y en a
quelques-uns pour lesquels j'ai une anti-
pathie & une répugnance invincibles....
Si ce n'est que cela, reprit le Monarque,
je te l'accorde. Grand-merci, lui repli-
qua Bertholde qui, par cette nouvelle ru-
se, trouva le moyen d'échapper au ter-
rible danger qui le menaçoit. En effet
l'Exécuteur étant venu pour le pendre, le
Prince, conformément à sa parole Roya-
le, lui ordonna de laisser choisir à notre
Païsan l'Arbre ou il devoit être pendu, a-
joutant qu'il n'avoit pu lui refuser cette
foible consolation.

L'EXE'CUTEUR ayant reçu cet ordre,
promit de s'y conformer, & conduisit
d'abord Bertholde vers un grand Noyer
qui étoit à quelques pas de-là. Il se dis-
posoit à l'y accrocher, lorsque notre Païsan
s'y opposa, disant qu'il avoit toujours haï
cet Arbre à cause de la forte odeur de ses
feuilles qu'il ne sentoit jamais sans être at-
taqué tout aussi-tôt d'une migraine des
plus violentes; qu'il le prioit, en consé-
quen-

quence, d'en vouloir bien chercher un autre. Un Pomier, qui étoit à quelques cent pas de-là, parut fort propre à l'Exécuteur pour l'opération qu'il avoit à faire; mais Bertholde l'arrêta en lui disant, qu'il avoit toujours abhorré cet Arbre dont le fruit malheureux avoit causé, la perte de tout le Genre Humain. Un grand Saule, planté sur les bords de l'*Adige*, & dont la moindre branche auroit pu porter une demie-douzaine de pendus, fut fort du goût du Boureau qui y vouloit accrocher Bertholde; Mais ce dernier le rebuta, en disant, qu'il avoit toujours eu une peur terrible de l'eau depuis qu'il y étoit tombé à l'âge de sept ou huit ans; que d'ailleurs comme il étoit fort sujet aux fluxions, les brouillards de la Rivière, auxquels il seroit exposé, lui seroient trop contraires. L'Exécuteur croyant qu'il s'accommoderoit mieux d'un grand & magnifique Chêne dont la cime s'élevoit presque jusqu'aux Nues, lui demanda si cet Arbre ne lui plaisoit pas. Nullement, lui répondit Bertholde. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il ne soit parfaitement beau, mais le Tonnerre, que je crains extraordinairement, tombe d'ordinaire sur ces Arbres, & je n'ai jamais aimé la grillade.

APRÈS

APRÈS avoir ainsi parcouru toute la plaine, sans que Bertholde y put trouver un seul Arbre qui fut de son goût, l'Exécuteur le conduisit dans un Bois qui étoit à quelques lieues de la Ville, se flattant que, dans le grand nombre d'Arbres, il s'en rencontreroit quelqu'un contre lequel notre Païsan n'auroit rien à dire; Mais Bertholde y trouvoit toujours quelque défaut. L'un étoit trop haut, l'autre trop bas; celui-ci trop foible, celui-là trop gros; tantôt le feuillage de celui-ci lui déplaisoit, tantôt il avoit une antipathie des plus fortes contre celui-là; Enfin de plusieurs milliers d'Arbres qu'on lui fit voir dans ce Bois, pas un seul ne fut de son goût. On le conduisit ainsi successivement dans plusieurs Bois, & même dans les plus vastes Forêts du Royaume ou il n'en trouva pas un seul qui fut digne de le porter; ce qui fatigua, & ennuya tant l'Exécuteur & l'Escorte dont il étoit accompagné, qu'ils le délièrent & le laisserent aller où il voulut. Ils le firent avec d'autant plus d'assurance, que l'ordre du Roi portant de ne le pendre qu'à l'Arbre qu'il choisiroit lui même pour cela, ils comprirent à la fin que, quand même ils parcourroient avec lui toute la

Terre, il n'en trouveroit jamais un seul
 qui fut propre à cette triste opération ;
 Car comme il n'est point de belles prisons,
 ni de laides Amours, il n'est point de
 même de bel Arbre quand il est question
 de s'y faire pendre.





CHAPITRE XV.

Bertholde se retire de la Cour, y est ramené par le Roi même qui le fait son premier Conseiller. Il y tombe malade, & y meurt, son Testament & son Epitaphe.

BERTHOLDE étant échappé, de la manière qu'on vient de voir, du plus grand danger qu'il eut jamais couru dans sa vie, n'eut garde de se représenter à la Cour. Il n'en avoit pas même la moindre envie, tant les chagrins qu'il y avoit eus l'avoient dégouté de ce tumultueux séjour où la Vertu est presque toujours persécutée par les mauvais sujets qui s'y rencontrent en plus grand nombre que par-tout ailleurs. Il se retira donc, non pas à *Bertagnana*, où la colère de la Reine & la jalousie des Courtisans auroient pu lui susciter de nouvelles traverses, mais dans un autre Village dont le nom s'est perdu, le Temps, les Rats, ou quelque autre accident, ayant emporté l'endroit du

Manuscript des Chroniques ou ce Village étoit nommé. Quoiqu'il en soit, il se retira dans un lieu ou il crut n'avoir rien à craindre de ses ennemis auxquels il pardonna tout le mal qu'ils lui avoient fait ; car comme il avoit le cœur excellent, il n'avoit jamais de rancune contre personne.

CEPENDANT le Roi ne l'eut pas plus-tôt perdu de vue, qu'il se repentit de la démarche injuste & précipitée dans laquelle la colère de la Reine l'avoit entraîné, & il sentit bientôt la grandeur de la perte qu'il avoit faite. Comme il fut quelque tems sans entendre parler de lui (car Bertholde avoit promené, pendant plus de huit jours, de Bois en Bois & de Forest en Forest, le Boureau & toute son Escorte) ce Prince se persuada que la Sentence de mort qu'il avoit prononcée contre lui avoit été exécutée. Il en eut un chagrin mortel, & en seroit tombé malade sans le retour de ceux qui avoient été chargez d'exécuter ses ordres. Ces derniers lui aprirent qu'il étoit encore vivant, & lui raconterent la manière plaisante dont il s'étoit tiré de ce mauvais pas. Le Monarque en fut charmé, d'une part ; mais il fut extrêmement mortifié, de l'autre, de ce qu'on ne sçavoit pas ce qu'il étoit devenu.

POUR

POUR s'en informer, il mit en campagne un grand nombre de ses gens auxquels il ordonna, quand ils l'auroient trouvé, d'employer toutes sortes de voyes, hormis celles de la violence, pour l'engager à revenir à sa Cour. Ceux-ci s'étant donc mis en chemin parcoururent beaucoup de païs sans pouvoir le trouver. Enfin ayant découvert le lieu de sa retraite, ils lui présentèrent les Lettres de grace que le Roi lui octroyoit, avec une autre d'invitation, que ce Prince lui écrivoit pour le faire revenir à sa Cour ou il lui promettoit toute sorte de contentement, autant d'Or qu'il en voudroit, & lui offroit même la place de son premier Ministre.

BERTHOLDE, pour toute réponse, dit aux gens du Roi, que la Soupe & l'Amitié réchauffées ne valaient pas le D... c'est-à-dire, rien, & qu'une once de Liberté l'emportoit sur cent livres d'Or, & même sur tous les Trésors du monde; qu'il n'avoit que trop appris à ses dépens ce que c'étoit que la Cour, ou il auroit voulu n'avoir jamais mis les pieds; qu'il étoit fort obligé au Roi des richesses & des dignités qu'il lui offroit, & auxquelles il préféreroit la vie obscure & misérable, mais
traq-

tranquille, qu'il menoit dans le Village ou il s'étoit retiré; enfin que la seule grace qu'il demandoit à ce Monarque étoit une permission de pouvoir s'en retourner à *Bertagnana* pour y aller chercher sa femme & son fils Bertholdin.

APRÈS plusieurs instances, qui furent toutes inutiles, les gens du Roi revinrent à la Cour où ils firent au Monarque le rapport du peu de succès qu'ils avoient eu dans leur commission. Ce Prince en fut extrêmement mortifié; & se doutant bien que tous ceux qu'il pouroit lui envoyer ne réussiroient pas mieux, il résolut de l'aller chercher lui-même. Il y alla en effet, & fit tant par ses sollicitations, ses instances, & ses belles promesses, qu'il l'engagea à le suivre. Bertholde reparut donc à la Cour ou le Prince le réconcilia avec la Reine qui lui fit autant d'amitez & de caresses, qu'elle lui avoit auparavant suscité de traverses. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ses caresses étoient sincères, & partoient d'un grand fonds d'amitié qu'elle prit pour notre Païsan. Tel est le caractère de bien des Femmes. Naturellement inconstantes & capricieuses, elles passent en un moment de la haine à l'amitié sans autre motif, bien
sou-

souvent, que leurs fantaisies. Autant qu'elle avoit haï Bertholde, dont elle avoit plusieurs fois sollicité, juré, & concerté la mort, autant le prit-elle en affection. Celle du Monarque ne cédoit en rien à celle de la Reine. Pour lui faire oublier tout le mal qu'il avoit essuyé à la Cour, & l'attacher à sa personne, il le fit son premier Conseiller, & ne voulut plus rien entreprendre sans le consulter; Aussi l'avoit-il toujours auprès de lui.

C'EST ici que commence la seconde, & la plus belle Epoque de la vie de Bertholde en l'envifageant, non pas du côté de la Fortune, des faveurs de la quelle il ne voulut jamais profiter, mais du côté de la Sagesse qu'il fit paroître dans tous les conseils qu'il donna au Roi, & dans la prudente administration des plus grandes affaires dans lesquelles il eut toujours le bonheur de réussir. L'Auteur des Chroniques, qui m'a fourni ce qu'on vient de lire de ce second *Esopé*, nous avoit laissé du reste un détail très curieux, & qui n'étoit pas le moins interressant; mais les Rats ayant mangé toute cette partie du Manuscript, je me vois obligé malgré moi d'en frustrer mes Lecteurs qui regretteront sans doute beaucoup, & avec très grande raison, cette perte irréparable. Tel

a été le triste sort de la plus grande partie des plus beaux livres de l'Antiquité. Sans parler ici de tous ceux qui ont été perdus, tout le monde sçait que les belles Histoires de *Tite-Live*, de *Corneille-Tacite*, de *Quinte-Curce*, de *Velleius-Paterculus*, & de plusieurs autres excellents Historiens Romains; que celles d'*Herodote*, de *Denis-d'Halicarnasse*, de *Dion-Cassius*, d'*Arien*, d'*Appien*, de *Zozime*, & d'un grand nombre d'autres Ecrivains Grecs; que les plus belles & les plus anciennes Poésies Grecques & Latines, ne sont parvenues jusqu'à nous que tronquées, mutilées, & rongées par les Rats qui de tout tems aimerent les Manuscripts & les Livres jusqu'à les dévorer; malheur que nos Ancêtres auroient sans doute prévenu, si moins stupides & moins paresseux ils avoient seulement eu l'esprit & l'attention de faire faire des Chatieres aux portes de leurs Bibliothèques; précaution très simple, & qui nous auroit conservé des Tresors inestimables, que nous avons perdus pour jamais. C'est à cette paresse & à cette stupidité que le Lecteur doit imputer la perte de ce qui manque ici à l'Histoire de Bertholde. Tout ce que j'en trouve dans le Manuscript, après une lacune de cent cinquante pages *in folio*, c'est

c'est que, pendant tout le tems qu'il fut à la Cour, tout y alla à merveille, de même que dans tous les Etats du bon Roi *Alboin*, grace aux sages conseils & à la prudente administration de son premier Conseiller.

COMME il n'est rien de plus fatiguant que la trop grande application qu'on donne aux affaires, ni rien de plus nuisible à la santé qu'une nourriture trop succulente & trop délicate, Bertholde, qui n'étoit accoutumé ni à l'un ni à l'autre, sentit altérer sa sienne de façon, qu'il tomba dans une maladie des plus dangereuses. Peut-être s'en seroit-il tiré si on l'avoit laissé se gouverner à sa fantaisie: Mais comme le Maître d'Hôtel du Roi ne lui permettoit pas de se nourrir selon son goût, ni à sa manière, de même les Medecins de sa Majesté ne voulurent jamais lui laisser prendre les remedes simples que la Nature indique aux Païsans, & qui leur font plus de bien que tous ceux de la Pharmacie. Douze saignées qu'ils lui firent faire, & une quantité extraordinaire de drogues, toutes contraires à la maladie, qu'ils lui firent prendre, l'envoyèrent, au bout de quelques jours, dans l'autre monde ou selon toutes les apparen-

parences il ne feroit pas encore allé de quelque tems, d'autant qu'il étoit d'un tempéramment robuste qui n'avoit jamais été affoibli par aucune maladie.

AUTANT que les Courtifans furent ravis de ce que la Mort les avoit débarraffez d'un homme qui leur avoit à tous enlevé la faveur, & la confiance du Prince, autant le Monarque en fut-il afligé. Il le pleura, & par politique il n'y eut point de Courtifan qui n'en fit autant en fa présence, pendant qu'ils en rioient dans le fonds de l'ame; car ces Messieurs fçavent jouer toutes sortes de rôles, & prendre toutes sortes de visages pour tromper les Princes qui n'ont pas l'art de les connoître.

QUOIQUE le Roi fut très convaincu que Bertholde, pendant tout le tems qu'il avoit été à sa Cour, & qu'il y avoit eu le maniment des affaires, ne s'y étoit pas beaucoup enrichi (chose presque inouïe dans un Ministre d'Etat) il ordonna néanmoins après sa mort que l'on fit une très exacte recherche de tout ce qui se trouveroit chez lui, & que l'on ne détournât pas la moindre des choses qui pouvoient lui appartenir, mais que l'on en fit part à sa famille. Les ordres de Sa Majesté ayant été

été exécuté: mais toutes les recherches qu'on put faire n'aboutirent qu'à un paquet de guenilles que l'on trouva sous le chevet de son lit lorsque, selon la coutume, on mit son Cadavre sur la paille.

Ce paquet ayant été porté au Roi, à la vue de ces haillons qui composoient tout l'héritage de Bertholde, ce Prince ne put s'empêcher d'admirer un désintéressement dont on n'avoit point encore vu d'exemples dans aucune Cour. Mais un Courtisan malin, & qui avoit été un des plus grands ennemis de Bertholde pendant sa vie, ayant fait entendre que ce Paquet pouvoit renfermer de grandes richesses, soit en joyaux, soit en contracts, & autres papiers dont on pouroit tirer de grandes lumières sur le Tresor de notre Païsan, qu'il faisoit monter à plusieurs millions, le Prince ordonna qu'on l'ouvrit en sa présence. Les guenilles ayant été soigneusement visitées, il ne s'y trouva rien qu'un grand Cahier de papier qui contenoit ses dernières volontés.

DES-QUE le Courtisan eut apperçu ce Testament, il ne douta point que l'on n'y trouvât des preuves convaincantes de ce qu'il avoit avancé (car les méchants jugent toujours d'autrui par eux-mêmes).

Il ne manqua pas de dire ce qu'il en pensoit au Roi qui, pour s'en assurer, envoya sur le champ chercher le Notaire qui avoit dressé cet Acte, lequel étoit si mal écrit, que personne ne le pouvoit lire. Celui-ci, qui se nommoit *Cerfollio de Viluppi*, étant venu, fit en présence de toute la Cour la lecture du Testament de *Bertholde*, qui étoit conçu en ces termes qu'il avoit dictez lui même au Notaire.

*A tous ceux qui le présent Ecrit verront
ou liront, Salut & bon Appétit.*

„ MOI souffigné Bertholde, arriere-
 „ petit-fils de Bertolazzo, petit-fils de
 „ Bertazzo di Bertin, Fils de Bartolin,
 „ du Village de *Bertagnana*, Connoissant
 „ que nous sommes tous Mortels, & que
 „ nous ne sommes tous, ni plus ni moins,
 „ que des Vessies remplies de Vent que la
 „ moindre piqueure réduit au néant, &
 „ que lorsque nous sommes arrivez à l'age
 „ de soixante & dix ans, comme j'y suis
 „ aujourd'hui, il est tems de songer à ba-
 „ tre la retraite, & de souhaiter le bon
 „ soir & la bonne nuit à la Com-
 „ pagnie: A CES CAUSES, me trou-
 „ vant encor quelque grain de bon sens
 „ dans

DE BERTHOLDE. 195

55 dans ma tête pélée, j'ai voulu mettre
55 ordre à mes affaires en faisant ce petit
55 mot de Testament, tant pour ma sa-
55 tisfaction, que pour celle de mes pa-
55 rents & amis aux quels j'ai quelque obli-
55 gation; Partant je vous ai fait venir,
55 Sieur *Cerfollio*, pour vous dicter mes
55 dernieres volontez, qui sont telles:

55 I. Je laisse à Maitre Bertholde, mon
55 Frere, vénérable Savetier de notre Vi-
55 lage, mes souliers de quatre semelles,
55 & huit sols en argent comptant, pour
55 m'avoir prêté plusieurs fois son alefne
55 pour les racommoder, & m'avoir rendu
55 plusieurs autres services aussi considéra-
55 bles.

55 *Item*, à mon Oncle *Sambuco*, Jardi-
55 nier, mon Chapeau de paille, pour
55 m'avoir donné quelque fois, le matin,
55 tantôt une botte de poireaux, tantôt
55 quelques oignons, & tantôt quelques
55 gouffes d'ail, pour me mettre en ap-
55 pêtit.

55 *Item*, Je laisse à Maitre *Allegrate*,
55 Sommelier de la Cour, ma large Cein-
55 ture de Cuir avec mon Escarcelle, pour
55 m'avoir plusieurs fois rempli de vin mon
55 Barillet, & pour d'autres services non
55 moins importants.

55

N 2

55 *Item*

„ *Item*, à Maitre *Martin*, Cuisinier du
 „ grand Commun, mon couteau & ma
 „ guaine, pour m'avoir quelquefois fait
 „ cuire des raves sous la cendre, & réga-
 „ lé de fèves & d'oignons, mêts cent fois
 „ plus délicieux pour moi, que tous les
 „ Patez, Tourtes, Ragoûts, Perdrix,
 „ & autres régales & friandises qui me
 „ mettront dans peu au Tombeau.

„ *Item*, à ma tante *Pandora*, Blanchif-
 „ seuse, ma pailasse, & deux chaises
 „ percées, un peu cassées, & deux au-
 „ nes de Toile pour se faire trois Ta-
 „ bliers; & cela pour m'avoir lavé mes
 „ chemises, & mes gros bas de laine.

„ *Item*, je laisse à *Fichetti*, Page de la
 „ Cour, vint-cinq coups d'étrivieres qui
 „ lui seront donnez avec un bon fouet,
 „ pour avoir percé mon pot-de-chambre,
 „ & m'avoir fait uriner dans le lit, com-
 „ me aussi pour m'avoir souvent attaché
 „ des Petards au derriere, & fait plu-
 „ sieurs autres niches, polissonneries, &
 „ impertinences. Je souhaite que cet arti-
 „ cle soit exécuté immédiatement après
 „ ma mort, dont il sera peut-être bien
 „ aise; car il ne s'est jamais plu que dans
 „ le mal, comme presque tous ses con-
 „ freres.

„ *Item*;

„ *Item*, Comme en venant à la Cour
 „ j'ai quitté *Marcolse*, ma femme, avec
 „ un fils apellé *Bertholdin*, qui n'avoit
 „ alors que quelques années, & qui en
 „ doit avoir présentement dix ou douze,
 „ & que je ne leur ai rien dit de l'endroit
 „ ou je m'en allois, afin qu'ils ne me sui-
 „ vissent point, je laisse *Marcolse* maitresse
 „ de quelques petits morceaux de terre que
 „ je possède, jusqu'a ce que son fils soit
 „ parvenu à l'age de vint cinq ans, a-
 „ près lesquels il en fera Maitre à son tour
 „ aux conditions suivantes, sçavoir; que,
 „ s'il se marie il ne s'aliara point avec des
 „ personnes au - dessus de son état; qu'il
 „ ne se familiarisera point avec ses Supé-
 „ rieurs; qu'il ne fera point de mal à ses
 „ voisins; qu'il mangera quand il en au-
 „ ra, & qu'il travaillera quand il pourra;
 „ qu'il ne prendra point de conseils de
 „ gens qui n'ont pas sçu se bien gouver-
 „ ner eux mêmes, ni de remédes d'un
 „ Médecin infirme; qu'il ne se fera point
 „ saigner par un Chirurgien qui n'aura
 „ pas la main sure; qu'il s'aquitera de ses
 „ devoirs envers tout le monde; qu'il
 „ sera vigilant dans ses affaires; qu'il ne
 „ se mêlera point de celles qui ne le re-
 „ garderont pas, encore moins de celles

„ dans les quelles il n'entendra rien; qu'il
„ ne désirera rien, & se contentera de ce
„ qu'il a; qu'il considérera sur-tout qu'il
„ va plus d'Agneaux à la Boucherie, qu'il
„ n'y va de Brebis, je veux dire, qu'il
„ meurt plus de jeunes-gens, que de
„ Vieillards. S'il réfléchit murement à
„ toutes ces choses, & s'il les accomplit
„ de point en point, il ne peut manquer
„ de vivre heureux dans ce monde, & de
„ mourir tranquillement.

„ *Item*, n'ayant rien autre chose à
„ moi, puisque je n'ai jamais voulu rien
„ accepter du Roi, quoiqu'il m'ait souvent
„ offert & pressé de recevoir. de grandes
„ sommes d'argent, des Bijoux, des Meu-
„ bles & des habits précieux, des Ter-
„ res, des Châteaux, des Seigneuries,
„ de Magnifiques Chevaux, & mille au-
„ tres riches presents; ayant, dis-je, re-
„ fusé toutes ces choses qui m'auroient
„ fait perdre mon repos & ma tranquillité
„ qui, après la santé, sont les biens les
„ plus précieux de la vie, mais qui auroient
„ pu me faire faire toutes les impertinen-
„ ces que j'ai vu faire à la plûpart de ceux
„ qui les possèdent, ce qui m'auroit, a-
„ vec raison, rendu odieux à tout le mon-
„ de; car l'intolence marche ordinaire-
„ ment

„ ment à côté des gens que la Fortune
 „ ramasse dans la boue pour les mettre
 „ dans les emplois les plus éminents; En-
 „ fin ayant toujours voulu rester pauvre,
 „ pour ne point faire d'envieux, & pou-
 „ voir toujours dire librement ce que je
 „ pensois, & ce que je croyois à propos;
 „ n'ayant rien autre chose à laisser à mon
 „ Roi, qui m'a paru se trouver assez bien
 „ de mes conseils, je lui laisse encore
 „ ceux-ci qui ne lui feront pas moins sa-
 „ lutaires, & à son peuple.

„ JE lui recommande donc, pour le
 „ bien de ses sujets & le sien propre, de
 „ tenir toujours la balance égale entre le
 „ riche & le pauvre; d'examiner soigneu-
 „ sement les procès avant que de décider
 „ en faveur de l'une ou de l'autre partie;
 „ de ne jamais prononcer d'Arrêt, ni de
 „ Sentence, étant en colère; de se con-
 „ server l'amour de son peuple; de ré-
 „ compenser les gens de bien & les Sça-
 „ vants; de châtier les méchants sujets
 „ & récompenser les bons; de chasser
 „ les Flateurs, les Médifants, les Calom-
 „ niateurs, & généralement toutes les
 „ pestes de Cour qui y mettent tout en
 „ feu par leurs mauvaises langues; de ne
 „ point surcharger ses peuples; de proté-

„ ger les Veuves & les Orphelins; d'ex-
 „ pédier promptement les procès, & de
 „ ne pas souffrir qu'on consume par des
 „ fraix énormes, par des Voyages, &
 „ des chicanes ruineuses, les biens des
 „ Plaideurs dont on pousse la patience à
 „ bout par des procédures dont la durée
 „ ne finit point. S'il suit exactement ce
 „ petit nombre de conseils, il vivra heu-
 „ reux & content, immortalisera son Re-
 „ gne, & sera proposé comme un modè-
 „ le de Sagesse & de perfection à tous les
 „ Rois de la Terre jusqu'à la fin des sie-
 „ cles, AMEN".

(*étoit signé*) BERTHOLDE.

& plus bas, CERFOLLIO DE VILUPPI.

Notaire Royal.

A la lecture de ce Testament, & sur-
 tout des deux derniers Articles, le Roi
 fit sentir au Courtisan combien la haine
 qu'il avoit portée à Bertholde, pendant sa
 vie, étoit injuste, aussi-bien que l'accusa-
 tion dont il s'étoit efforcé de noircir sa
 mémoire qui étoit des plus irréprochables,
 comme il venoit de le voir. Il releva par

les

les plus grands éloges , en présence de toute sa Cour , le zèle avec lequel ce Païsan l'avoit assisté de ses bons conseils , non seulement dans le tems qu'il étoit au monde , mais même encore après sa mort. En reconnoissance de ses grands & bons services , ce Monarque en porta le deuil , lui fit faire des obseques aussi magnifiques que si c'eut été le premier Seigneur de sa Cour , & fit graver en lettres d'Or , sur le Mausolée , qu'il lui fit élever , l'Epitaphe suivante.

DANS ce Magnifique Tombeau.
Repose un Païsan qui , bien loin d'être beau ,
Fut de tres difforme figure
Mais , en revanche , la Nature
L'embellit des dons de l'Esprit.
Bertholde fut son nom. d'Alboïn qui le chérit
Et le tint à sa Cour auprès de sa personne ,
Il soutint la gloire & le Trône
Par sa grande Sageſſe & ses conseils prudents.
Il ſcut des Courtisans abaiſſer l'arrogance ,
Par son esprit & ses talens
Du peuple & de son Roi s'aquit la bienveillance ,
Et , ce que l'on ne vit jamais depuis ce tems
Au milieu des Trésors mourut dans l'indigence.
Par cet exemple-ci , Passants ,
Aprenex à juger des gens
Autrement que sur l'apparence.

F I N.

De l'Histoire & des Aventures de Bertholde.



T A B L E
D E S
C H A P I T R E S
E T D E S
M A T I E R E S
C O N T E N U E S

Dans ce Volume.



CHAPITRE PRELIMINAIRE.

Pour servir d'introduction aux suivants. pag. 1.

CHAPITRE II.

*Ce qu'étoit Bertholde. L'estime qu'on en
faisoit dans son Village; il vient à la
Ville.*

DES CHAPITRES.

Ville. Plaisant combat dont il est témoin. pag. 5.

CHAPITRE III.

Comment Bertholde s'introduit à la Cour, & la conversation qu'il a avec le Roi. Il en est chassé. pag. 13.

CHAPITRE IV.

Dans quel équipage Bertholde revient à la Cour. Comment le Roi termine le différent qui s'étoit élevé entre deux Femmes au sujet d'un Miroir. Portrait naturel des Femmes. Leur Apologie. pag. 24.

CHAPITRE V.

Eloge de la vie Rustique. Combien la Mollesse est nuisible à la santé. De quelle manière Bertholde s'y prit pour obliger le Roi de se dédire de tout le bien qu'il avoit dit des Femmes. Tumulte épouvantable qu'elles viennent faire à la Cour de ce Prince, & quel en étoit le sujet. pag. 35.

CHAPITRE VI.

Quelles furent les suites de la ruse de Ber-

T A B L E

*Bertholde. Nouvelle Apologie du Beau
sexe. Colère de la Reine contre Ber-
tholde Caractère de cette Princesse,
& des Femmes en général. pag. 51.*

C H A P I T R E VII.

*De quelle maniere Bertholde évite les
Châtiments que la Reine étoit résolue
de lui faire, & comment il les fait
retomber sur ses Domestiques mêmes
aux quels elle en avoit donné la com-
mission. pag. 58.*

C H A P I T R E VIII.

*Bertholde raconte au Roi ce qui s'est pas-
sé chez la Reine. Il confond un Para-
site. Tour qu'il joue au Roi pour le
convaincre d'une vérité dont il ne vou-
loit pas convenir. pag. 67.*

C H A P I T R E IX.

*Plaisante & singulière Requête présentée
au Roi par les Dames. Embarras
dans lequel ce Prince se trouve à cette
occasion. Il prie Bertholde de l'aider
à s'en tirer. pag. 83.*

CHA-

DES CHAPITRES.

CHAPITRE X.

Stratagème que Bertholde imagine pour faire échouer le projet des Dames. Embarras ou elles se trouvent. Quelles furent les suites de leur curiosité & de leur désobéissance. Belles réflexions de Bertholde sur la sotte Vanité des Hommes. pag. 94.

CHAPITRE XI.

Le Roi croit surprendre Bertholde par qui il est lui même attrapé. Portrait des Courtisans. Pour quelle raison l'Ecrevisse marche à reculons, & la Crabe de côté. pag. 113.

CHAPITRE XII.

Le Roi veut récompenser Bertholde des services qu'il lui a rendus. Celui-ci refuse ses gratifications. La Reine le fait demander une seconde fois au Roi, pour le punir du nouveau tour qu'il avoit joué aux Femmes. Comment il échape à sa vengeance. Elle le fait mettre dans un sac pour le faire jeter dans la riviere. pag. 130,

CHA-

TABLE

CHAPITRE XIII.

Ruse de Bertholde pour sortir du sac où la Reine l'avoit fait mettre. Il y fait entrer en sa place le Sbire qui avoit été chargé de le garder. . . pag. 139.

CHAPITRE XIV.

Nouveau tour que Bertholde joue à la Reine. Quel fut le sort du Sbire. Suites du tour que Bertholde avoit joué à la Reine. Il est condamné à être pendu, & est livré à l'Exécuteur. Par quelle ruse il échape de ce terrible danger. pag. 159.

CHAPITRE XV.

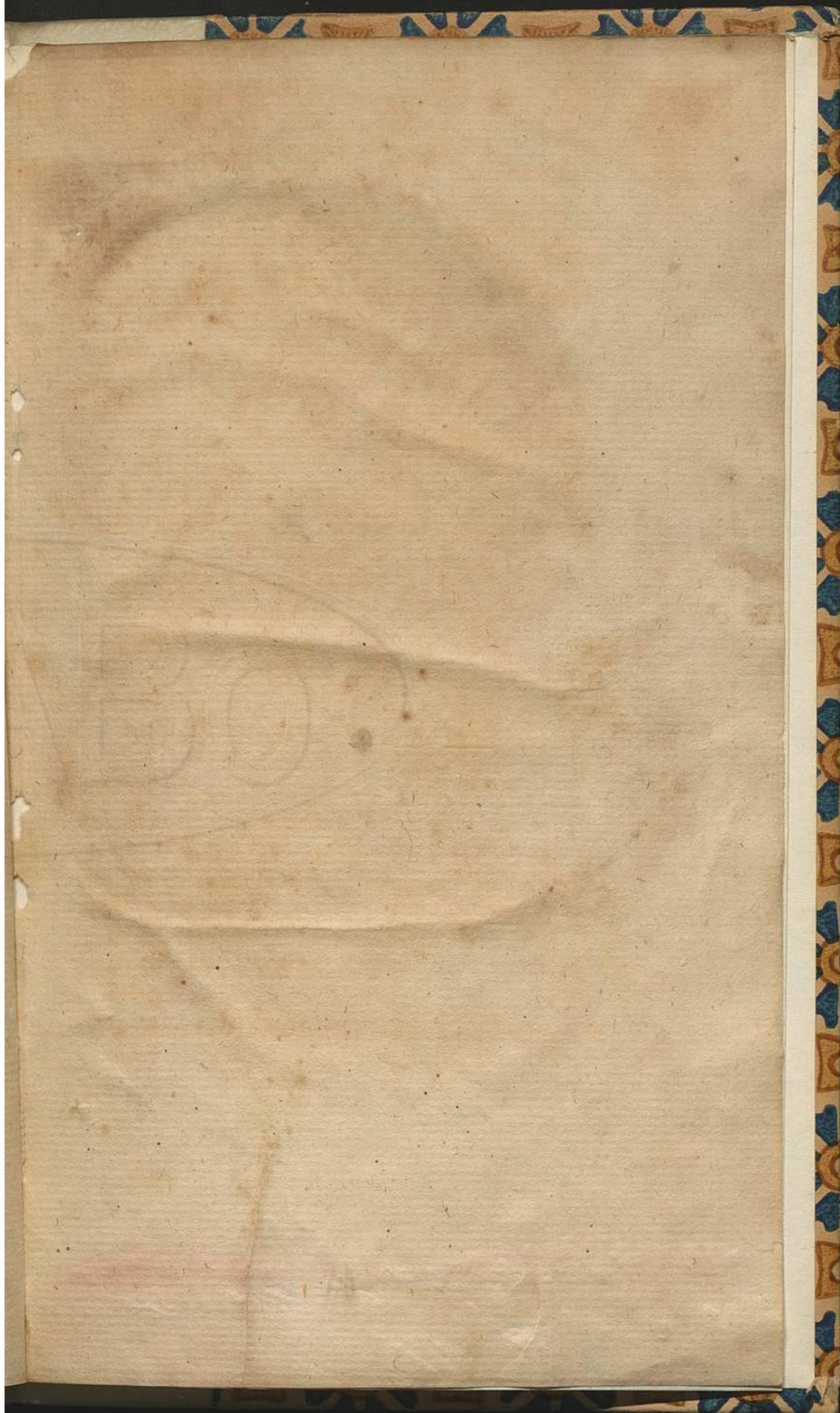
Bertholde se retire de la Cour; y est ramené par le Roi même qui le fait son premier Conseiller. Il y tombe malade, & y meurt, son Testament & son Epitaphe. pag. 185.

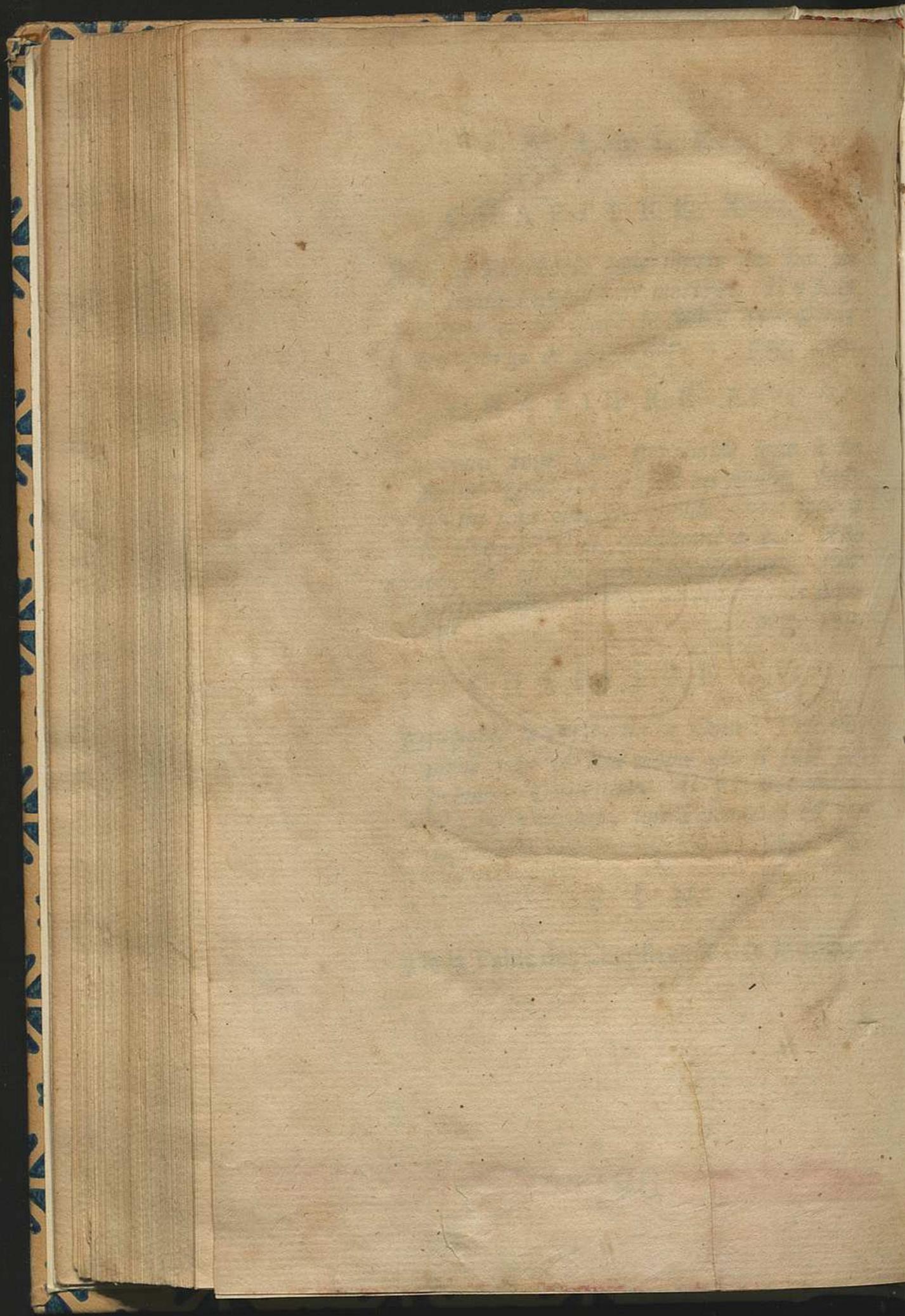
F I N.

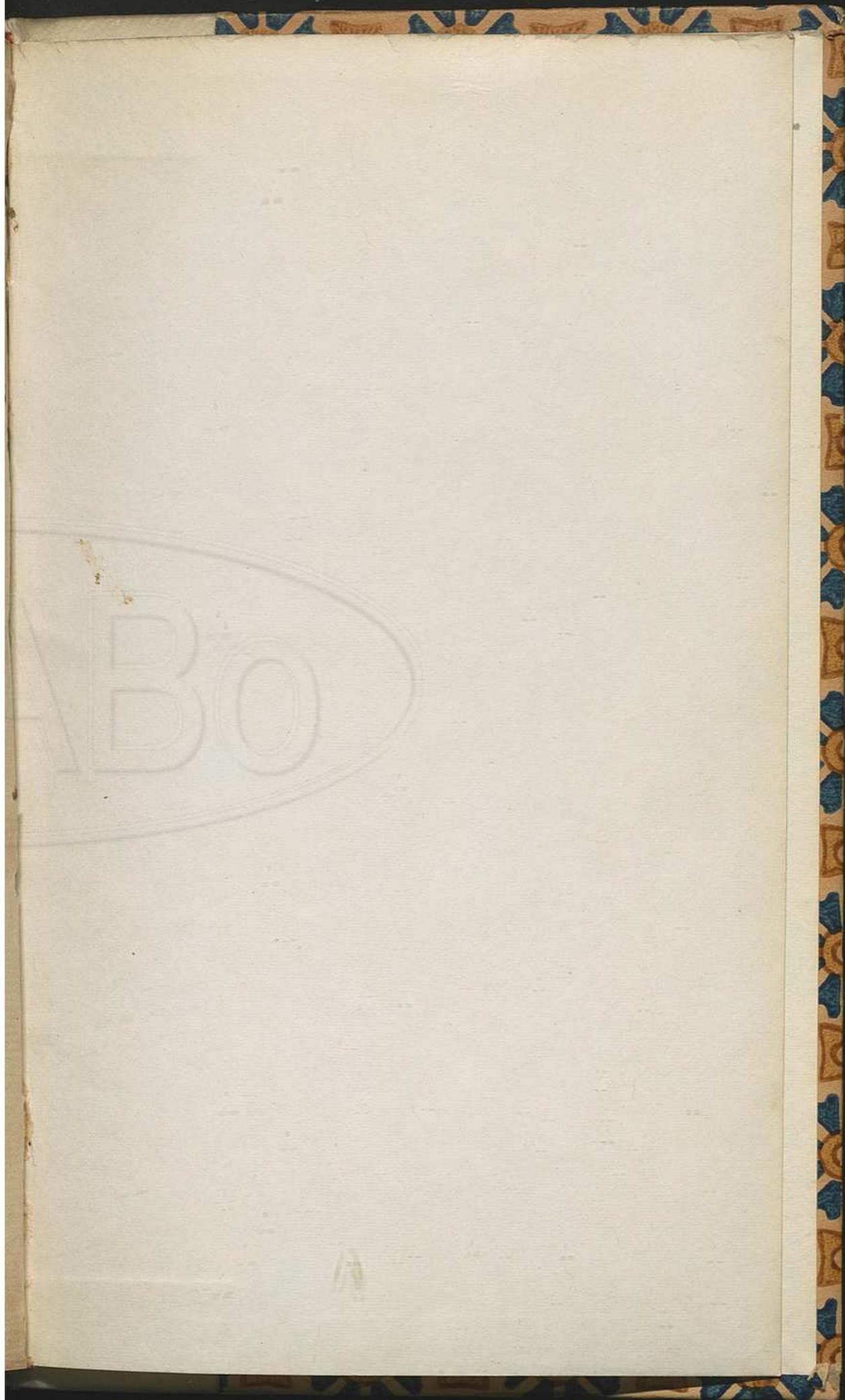
De la Table des Chapitres & des Matieres.



731390







BCA

12—

Caugh

ABO

